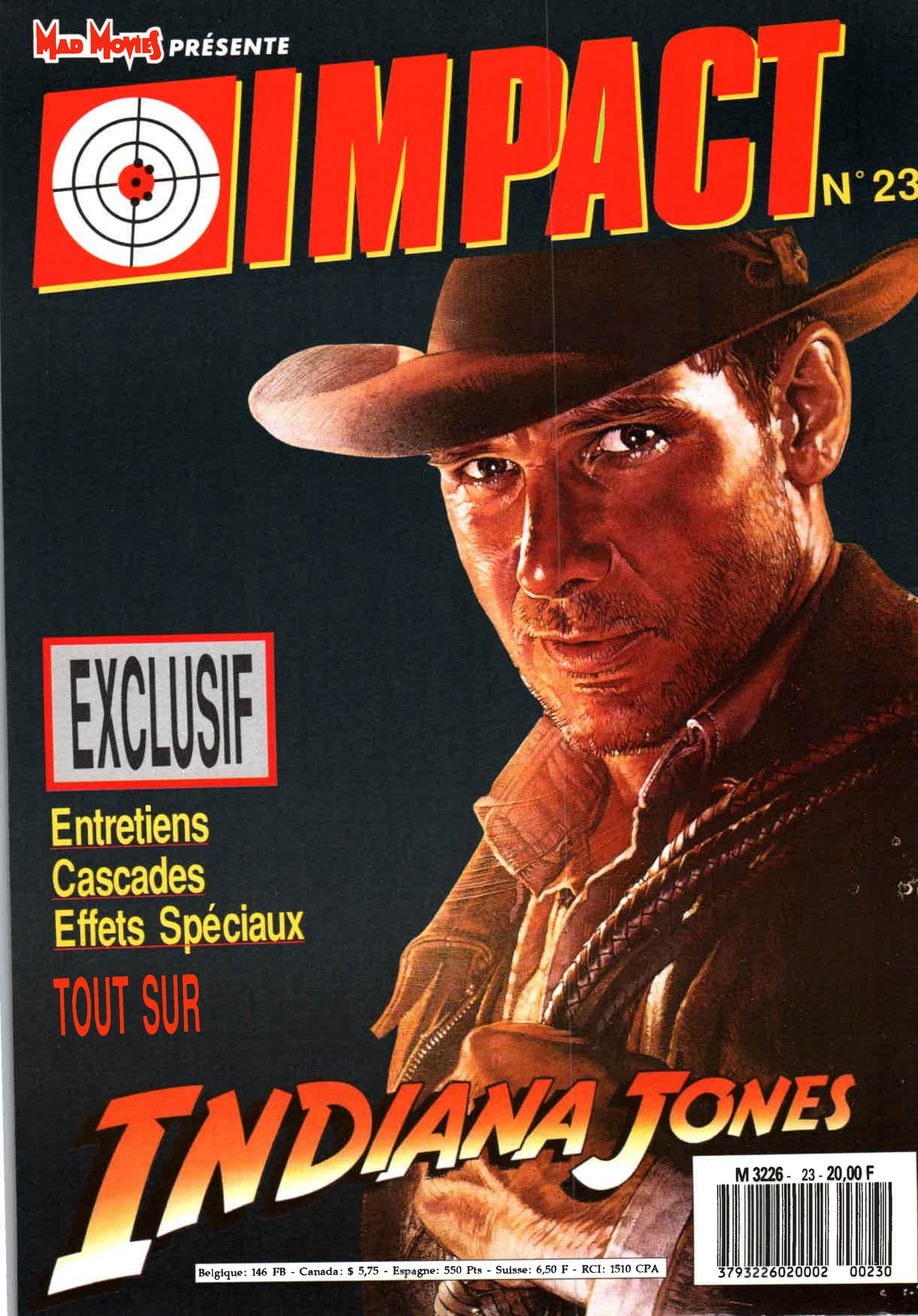


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
62
M 2016 - 62 - 20,00 F
3792016020000 00620
SPÉCIAL
EFFETS SPÉCIAUX


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 23
EXCLUSIF
Entretiens
Cascades
Effets Spéciaux
TOUT SUR
INDIANA JONES
M 3226 - 23 - 20,00 F
3793226020002 00230
Belgique: 146 FB - Canada: $ 5,75 - Espagne: 550 Pts - Suisse: 6,50 F - RCI: 1510 CPA

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Dir. de la publication: Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 62. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Nick D'Auria. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Nick D'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland Mc Donagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Guy Giraud. **Correspondants** : Maitland Mac Donagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **A la Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Antarès Travelling, Daniel Bouteiller, Christophe Champeaux, Helen Chan, Terence Chang, Firmin Dartois, GCR/Film Workshop, Klaus Jurgen Gerke, Anne Lara, Christophe Lavaud, Henri Lénique, Marie-Christine Malbert, Andrew McBride, Elizabeth Meunier, Joëlle Rameau, Jean-Pierre Vincent, Patrick Zylberman.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Novembre 89. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITES

DOSSIER

ENTRETIENS

RETROSPECTIVE

RUBRIQUES



I.L.M., La Grande Illusion



ROBOFORCE

NOTULES LUNAIRES

EDITORIAL

Ouf, c'est fait ! Le cyclone **Batman** vient de déferler sur nos écrans. Tellement vite d'ailleurs qu'on ne l'a pas vraiment vu passer... Dès lors, prise à rebours et toutes passions éteintes, la campagne publicitaire que nous avons connue, cette intox médiatique, ce phénomène socio-culturel, comme on dit, paraissent aussi opportunistes que complètement dérisoires. S'il semble naturel que les revues spécialisées en aient fait leurs choux gras (chez nous, vous noterez, seulement six pages dans *Impact* et huit pages dans *Mad*, plus deux de rétrospective), que dire de celles qui, s'ingéniant ordinairement à mépriser le genre fantastique, se mettent soudain à hurler avec les loups sous prétexte que c'est la mode et qu'il faut bien vendre, mon pauvre monsieur. Hé, ho, les hypocrites, on vous a reconnus !

Pensez que même *Ici-Paris* n'a pas craint de se payer un poster central double page sur le noir héros (quoi, Batman serait noir ? arrêtez tout, on veut bien faire démago mais faut pas pousser quand même. Mais non, du calme coco, on plaisantait). *Ici Paris*, parfaitement. Cette chose qui cultive le scandale et flaire de près les secrets d'alcôve, ce fleuron du mauvais goût en perpétuel équilibre entre le mensonge et le coup médiatique, *Ici Paris* a tenu à défendre **Batman**. Bravo, les gars, ça c'est courageux. Tiens, pendant que vous y êtes, j'ai une vingtaine de films super 8 à défendre aussi cette année. mais non, ne partez pas, je disais ça pour rire...
En fait, ce qui a réduit la locomotive publicitaire censée tout casser à ce teuf-teuf pathétique, c'est avant tout cette mode tapageuse lancée par des gens n'ayant d'ail-

■ On commence très fort: Amateurs de froufrous (plus y'a de froufrous et plus on rit !), de jarretelles et de petites culottes en dentelle, réjouissez-vous car il y en aura à foison dans le film d'Erica Fox, avec John Romo, Maura Tierney et June Lockart. Un détail cependant, tout cela est porté par des femmes mortes dans **Dead Women in Lingerie**. Ah oui, je sais, ça refroidit un peu...



■ La science-fiction parodique a décidément le vent en poupe aux States. Ecrit et dirigé par Phil Smoot, **Outlaw Alien** lâche un cow-boy d'opérette fréquentant des spectacles minables dans un bled terrorisé par des extraterrestres dont le vaisseau spatial s'est écrasé dans le coin. L'aventure tourne au western pur et simple. Apparition surprise de deux légendes du vieil Ouest : Buffalo Bill et Sunset Carson. Rudolph Valentino aurait bien joué ça (Ah bon, il est mort, vous êtes sûrs ?).

■ Le prix Calliope récompense une nouvelle ou un poème ayant pour thème "Les animaux du monde et de la galaxie". Un concours doté de 24OOF de prix et dont on obtient de plus amples informations en écrivant à *CECAM*, 68, résidence des Plaines, 83500 La Seyne/Mer.

■ *Horror Pictures* vient de sortir un superbe recueil sur Boris Karloff. 35F et on commande à Gérard Noël, 90, rue Gandhi, 46000 Cahors.

■ L'association *Bande à Part*, de Châteauroux, vous proposent, du 28 mars au 1er avril 90 le *IVème Festival du Cinéma Indépendant*. Pour toute inscription ou renseignements: 16 - 54 34 80 O4

■ Dans la grande mouvance des flots bleus rénumérateurs, Bruno Mattei commet **Shocking Dark** (ne manquez surtout pas l'illustration ci-dessous, ce serait franchement dommage), mixture entre **Leviathan** et **Mad Max 2**. Dans un futur proche, Venise ne serait plus qu'un amas de ruines, à l'atmosphère empoisonnée. A travers tout un dédale de souterrains, une petite escouade composée de militaires et de scientifiques est décimée par un mutant monstrueux. Dans un registre fantastique, Clyde Anderson (dont le **Monster Dog** avec Alice Cooper se fait attendre depuis 4 ans) marche sur les traces de Fulci, avec **After Dead**. Au large de l'Afrique du Sud se trouve une île infestée de morts-vivants et renfermant les portes de l'Enfer... Rien que ça.

■ Lon Chaney Jr va sans doute se retourner dans sa tombe lorsqu'il apprendra le tournage de **Curse of the Queerwolf**, de Mark Pirro, avec Michael Palazzolo, Kent Butler, Forrest J. Ackerman. La raison ? Il s'agit certainement du premier loup-garou homosexuel de l'histoire du cinéma. Seul un médaillon contenant la photo de John Wayne l'empêche de se transformer les nuits de pleine lune. Bourré d'humour rose et noir, le film parodie **L'Exorciste** et **Délivrance**. L'auteur était précédemment connu pour un super 8 comique: **Un Vampire Polonais à Burbank**.



■ Tant que **Vendredi 13** fera des vagues au box-office, il y aura des commerçants pour exploiter le filon sur toutes les gammes. Laszlo Hege annonce franchement la couleur avec **Bloody Murder**, interprété par Steven Bauer et Keith David. Sur le registre parodique **Cutting Class**, de Rospo Pallemberg avec Donovan Leitch et Roddy McDowall, lâche un psycho-killer dans une université... Faut le comprendre, dans une maison de retraite, ça ferait fuir la clientèle adolescente. Parions sans grand risque que **Blood Moon**, d'Alec Mills avec Christine Amor (ach... touchours l'Amor) et **Night Eyes**, de Jack Mandhra avec Tanya Roberts sur le déclin, ne révolutionnera pas le genre non plus.

■ Sans doute fâchée de ne pas être au générique de **The Exorcist : 1990** réalisé par William Peter Blatty, avec George C. Scott, Linda Blair donne dans l'auto-dérision (ne pas confondre avec Loto Sportif. Aussi casse-pied, d'ailleurs) avec une pochade intitulée **The Repossessed** écrite et mise en scène par Robert Logan pour Morgan Creek. Elle est soutenue par Leslie Nielsen, Robert Fuller et Ned Beatty. Soutenez, les gars, soutenez...

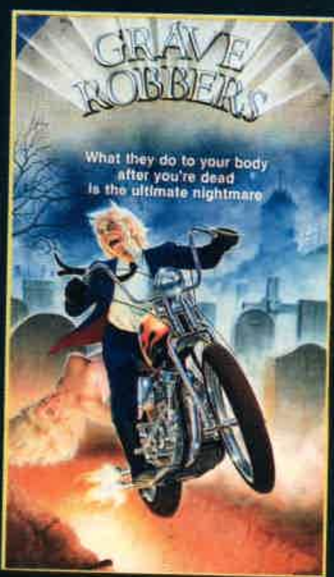
■ En avril 1990, aura lieu le troisième Festival du Super 8 d'Agen, au Centre Culturel d'Agen avec pour thème le fantastique. Egalement au programme, un concours de maquillage doté de prix allant de 5000 à 10.000 francs. Les inscriptions doivent parvenir avant le 15 février à Cinévision, Mr. Dominique Laffitte, L'Hoste Estillac, 47310 Laplume.

leurs pas vu le film, mais qui tenaient à nous l'imposer quand même. Parce que pour le public, il ne s'agit plus d'un choix. Les manchettes traduisaient assez bien le manque d'alternative: "le film que vous irez voir", "le héros auquel vous n'échapperez pas", etc.
Cela participe d'une tendance générale visant à créer des phénomènes de groupe, de masse: "Vous allez danser ça cet été, vous allez voir **Batman** cet automne, vous vous mettrez ce truc sur le dos cet hiver, vous allez avoir chaud cet été" (euh non, n'exagérons pas quand même...).
Et si on ne voulait pas, nous? Si on en avait marre des modes, si on avait compris qu'une certaine presse ne cherche nullement à nous informer mais à nous vendre du papelard et, mieux encore, de la pub sur du beau papelard (je ne parle pas à *Ici Paris*, là) ?
Tout ce petit monde s'ingénie à fabriquer des cinéphiles tendance fast-food: on consomme la dernière production bien grasse qu'il faut avoir vue et on jette les papiers par terre en attendant le prochain gros truc. Pendant ce temps, le prix des places augmente et les salles disparaissent. Et vous voulez parier qu'il y aura encore des gogos pour faire semblant de s'étonner que le cinéma marche mal ? Tartufes, va !
Pour nous calmer, après la période des sorties poids lourd, **Batman, Abyss, Indiana Jones**, nous allons connaître le temps des vaches maigres qui va nous rappeler la disette de cet été. En attendant bien sûr la ruée des sorties post-Avoriaz pour le début de l'année prochaine, où nous allons encore espérer très fort de bonnes surprises.
Comme toujours, la suite au prochain numéro. On se retrouve là-bas. Le premier arrivé attend les autres, hein ?

Jean-Pierre PUTTERS



■ Enfin voici que se profile le **Grave Robbers** (toujours *gorge sévère*, donc) dont nous vous parlions il y a peu ici même. Avec les célèbres Elizabeth Mannino, David Gregory et Kelvin Keraga, quand même !... Filmée par Straw Weisman, l'histoire marque encore une certaine parenté avec le Freddy que nous connaissons bien, mais cette fois, même les morts rêvent.



■ Fred Olen Ray continue bon gré mal gré sa croisade pour le nanar à trois sous, cette fois chez *A.I.P.* qui distribuera **Haunting Fear.** Avec ce sens du générique surprenant qu'on lui connaît, il aligne Jan Michael Vincent, Karen Black, Brinke Stevens, Robert Quarry et Michael Berryman. Ça y est, on salive déjà sans savoir de quoi ça parle. Olen Ray est le nouveau Pavlov.

■ Habitants de La Rochelle et des environs, ne manquez pas l'inauguration en grande pompe de *VidéOclock*, un Vidéo-Club consacré exclusivement au fantastique. Les festivités se dérouleront le dimanche 12 novembre à partir de 15 heures avec défilé dans la ville et, à 16 heures, à l'adresse du Club : *VidéOclock* Z.A.C. La Vallée, Avenue du Fief-Rose, 17140 Lagord/La Rochelle.
La présence de Sangria et de Jean-Pierre Putters (je le connais, un gars très sympathique) (*fais gaffe, San Helving, fais très gaffe à toi !*) devraient susciter les ardeurs faniques (pourvu qu'ils soient sages, surtout !) (*Fais très gaffe, San Helving...*). Le soir, à 23 heures aura lieu un concours de maquillage dont le premier prix consistera en une semaine tous frais payés au Festival d'Avoriaz.

■ Tant qu'il n'existera pas de loi contre le détournement des films, il faudra s'attendre au pire. Justement, **What's up Hideous Sun Demon** est la version déconnante du film de Robert Clarke **The Hideous Sun Demon** (voir *Craignos* dans le N° 60) tourné en 12 week-ends pour le méga-budget de 50.000 $. Dans le genre Craignos, l'original rallie tous les suffrages, mais la nouvelle version piratée par Craig Mitchell fera date avec ses blagues au niveau de la braguette et ses allusions à la drogue.

■ *Darkness* vient de faire paraître un numéro 9 spécial "censure" avec un dossier archi-complet sur ce brûlant sujet. C'est 15F, à Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77000 Meaux.

■ Dans le genre craspec et horreur dérangeante, **Confessions of a Serial Killer** de Mark Blain remue les estomacs. Volontairement provocant, le cinéaste détaille les meurtres les plus abominables de Henry Lee Lucas, texan fou, auteur de quelque 200 assassinats. Faut avoir l'estomac bien accroché et le cœur solide.

■ Au Texas, un policier traque un psycho-killer qui égorge des jeunes femmes, le petit voyou... Il n'y aurait rien d'autre à signaler sur **Night Game** (chez *Transworld*) de Peter Masterson, sinon qu'il bénéficie d'un bon budget, semble assez soigné et est interprété par Roy Scheider, Karen Young et Paul Gleason.

MAGIC LONDON



En Espagne, on continue à œuvrer dans le fantastique un tantinet coquin. **Magic London** de German Monzo décrit ainsi les agissements d'un metteur en scène (Salvador Sainz), porté sur le sado-masochisme. Ce Kubrick du "snuff movie" tringle de jeunes dames et les tue ensuite. Ce serait quelconque si le monsieur en question ne filmait le tout... Remake inavoué du **Voyeur, Magic London** est la deuxième production de *Monzo Films* après **The Power of Vengeance**, le premier film d'arts martiaux tourné en Catalogne, également signé German Monzo. Normal : Monzo, marié à une Chinoise, a bossé à Hong-Kong pour Bruce Lee et Jackie Chan.

QUACKBUSTERS

Warner Bros, aguiché par le succès de **Roger Rabbit**, convoque les personnages les plus célèbres de son bestiaire pour alimenter **Quackbusters**, une anthologie de tous les courts métrages de la firme, touchant au Fantastique. Cependant, *Warner* a pris la peine de tourner spécialement le segment **The Night of the Living Duck** pour les besoins du film. Dépité et malchanceux, Duffy Duck offre ses services à un milliardiaire, J.P. Cubish, capable d'offrir une fortune pour un rire. Le canard réussit si bien à le faire marrer que celui-ci crève littéralement de rire. Héritier de la fortune de son bienfaiteur, Duffy Duck doit néanmoins respecter deux volontés du défunt : dépenser son argent afin "de rendre service à la communauté", et "se montrer honnête en affaires". Inévitablement, les volontés du mort ne sont pas prises au sérieux. Et ce dernier revient d'entre les morts. Pour conjurer le mauvais sort, Duffy Duck mobilise ses potes de la *Warner*, Sylvestre et Titi, Bugs Bunny, etc... Dirigé et écrit par Greg Ford et Terry Lennon, **The Night of the Living Duck** cohabite avec des courts métrages plus anciens, portant les signatures illustres de Chuck Jones, Fritz Feleng et Robert McKimson.



■ Heureux producteurs italiens. La firme *Flora Film* présente des jolis nanars comme on les aime. Après le cocasse **Shocking Dark**, qui nous a tous beaucoup frappés à la page 4, voici plus fort: **RoboWar** de Vincent Dawn (toujours Bruno Mattei, en fait, dont on ne se lasse pas du **Virus Cannibale** et des **Rats de Manhattan**). Cette fois, il pille allègrement **Predator**, avec un motard casqué en guise d'extraterrestre. Red Brown se prend pour un Schwarzenegger mâtiné d'un rien de Stallone et l'on retrouve au détail près tous les autres protagonistes de l'histoire. Gonflés, les mecs...

■ Une nouvelle production Roger Corman pointe à l'horizon, **Brain Dead** confié à un jeune de 27 ans, Adam Simon. Interprété par George Kennedy, Bill Pullman, Bill Paxton et Bud Cort, **Brain Dead** présente un gentil toubib effectuant des recherches chirurgicales sur la schyzophrénie et la paranoïa, menacé par un type affreux qui tente de le convaincre d'extirper un maximum d'informations du cerveau d'un savant complètement secoué. Très gore, avec surtout une opération à crâne ouvert, **Brain Dead** se réclame ouvertement de **La Quatrième Dimension**.

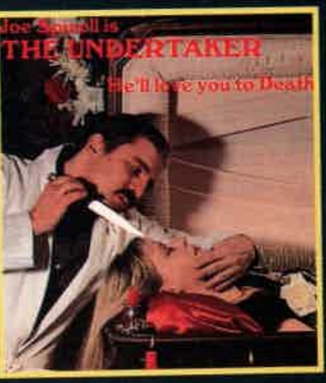




■ Les amateurs de psycho-killers miteux vont être comblés par **Frightened to Death** de Chris Otjen. Une vieille femme fait croire à son mari qu'il est persécuté par un tueur fou. Le pire est que le psychopathe s'en prend vraiment à lui. Gageons que ce suspense horrifique est plus proche de **Vendredi 13** que de **Chut, Chut, Chère Charlotte**, le sulfureux thriller de feu Robert Aldrich.

■ C'est Irvin Kershner, un spécialiste des suites, qui met actuellement en scène **RoboCop II**, toujours avec Peter Weller et Nancy Allen, pour *Orion*.

■ Le défunt Joe Spinell a tourné avant de succomber **The Undertaker** de Franco Steffanino, qui n'est qu'un vague remake de **Maniac** ! Joe Spinell y incarne un croque-mort qui pense qu'aucune femme sur terre ne mérite ses bonnes grâces. Il pratique également une religion inédite qui signifie que l'immortalité ne peut être acquise qu'après un mariage et... le meurtre de la promise ! Ce bon vieux Roscoe zigouille ainsi plusieurs jeunes femmes avant d'être corrigé par son neveu. Bien que Roscoe menace de réapparaître dans une séquelle, on peut être sûr que celle-ci ne sera pas interprétée par Joe Spinell !



Tribune Libre

VIVE LE GRAIN !

Les nouveaux procédés d'image vidéo, l'image léchée, polie, miroitante, l'arrivée du Showscan, ce 70 mm encore plus vrai que vrai, conçu par Douglas Trumbull...
Une avancée technologique qui, si elle ne débouchait pas sur un un cul-de-sac, condamnerait une certaine façon d'envisager le cinéma. Aujourd'hui, les *Mr Propre* du cinéma, Trumbull en tête, se livrent pleins d'espoir au grand exercice de nettoyage visant à supprimer ce qui fait la spécificité, et donc la force, du septième art. Il faut voir **New Magic**, premier film tourné en Showscan et réalisé par l'inventeur du procédé, pour mesurer l'(éventuelle) étendue de la future catastrophe. Le Showscan, c'est l'image lumineuse de n'importe quel épisode de *Voisin Voisine* projeté sur grand écran panoramique. De la télé à l'échelle cinéma en quelque sorte. Avec en prime, une caméra qui veut vous la foutre, la trouille, en enfourchant tout ce qui va vite. A défaut de clouer au fauteuil, ça donne mal au crâne et même si ça coûte cent fois plus qu'un vulgaire film de foire projeté sur demi-sphère, c'est beaucoup moins impressionnant...
Trumbull et sa clique troquent la profondeur de champ contre un simili-relief, contournent les soi-disant défauts de la pellicule en jouant à fond la carte de la photo flashée, et se réjouissent d'un plan dès que ce maudit grain l'épargne.
Parrallèlement à cette recherche qui dénature plus qu'autre chose un cinéma dit traditionnel, il y a une nouvelle génération de cinéastes "rentre-dans-le-lard" pour qui l'image n'est pas le reflet épuré de la réalité. En tête, James Cameron, qui n'éclaire pas de façon contemplative ses plans d'effets spéciaux mais les intègre aux prises de vue réelles. Une mise en scène bien plus révolutionnaire que celle de Trumbull, qui va jusqu'à éblouir le critique moyen de *Télérama*, navré de ne pas voir plus clairement ce qui se passe. Question : a-t-il bien compris que la constante du cinéma de Cameron, c'est la lisibilité du mouvement continu, et non la simple mise en valeur de tel ou tel plan d'effets spéciaux ? Tout comme Cameron, le Verhoeven de **Robocop** ne craint pas d'affronter l'image surlignée d'un écran de télévision ou de contrôle. Friedkin, lui, n'hésite pas à bricoler des plans, qui s'avèreront merveilleusement inspirés, en filmant de près une photo granuleuse des protagonistes de son film, **Rampage** en l'occurrence. Plus jeunes, Lars Von Trier et Atom Egoyan (dont le **Speaking Parts** est toujours inédit), se foutent des aspérités de la pellicule et en usent même dans un discours revigorant pour l'Image.
Ces cinéastes-là sont les enfants de **Blade Runner** où la caméra plongeait au plus profond d'une image pour en déceler le mystère. C'est ce mystère, protégé par Cameron et les autres susnommés, que tente de mettre à jour Trumbull. On ne saurait être moins convaincant.

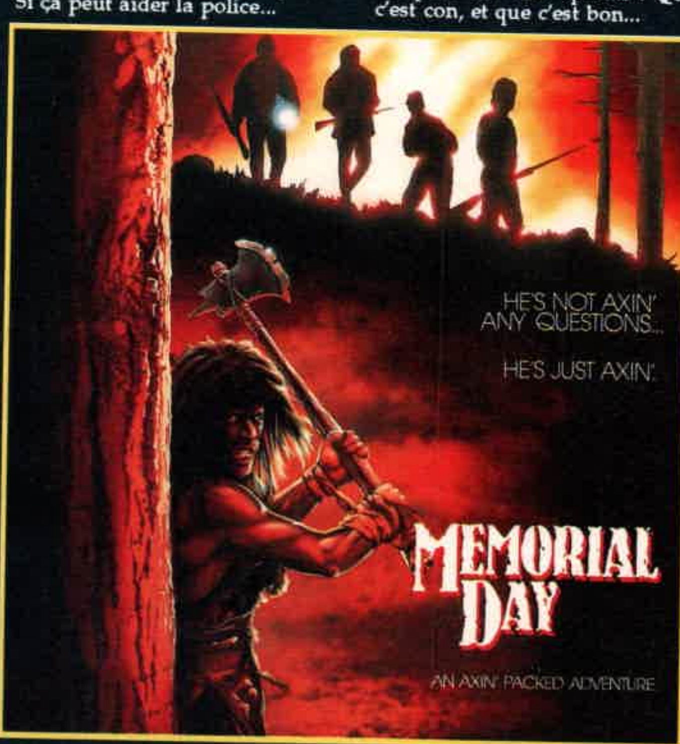
Vincent GUIGNEBERT



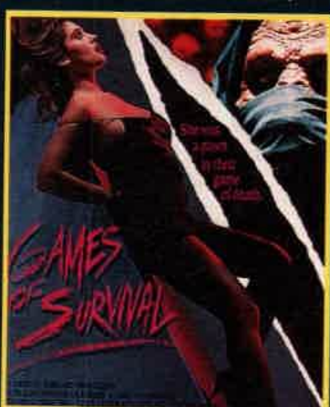
■ Faut croire que les asiatiques sont plus doués pour la science-fiction que les ricains. Parallèlement au jouissif **RoboForce** de Hong-Kong, des japonais, fous de ***Goldorak*** et des joujoux destructeurs, tournent **Gunhed.** 7 mercenaires aux commandes d'un robot luttent contre un ordinateur géant gouvernant le monde. Nous sommes en 2038. Dans le genre délirant, destroy, **Gunhed** frappe très fort.

■ Une autre production Roger Corman pour bientôt, **The Lawless Land** de Jon Hess. Rien de bien novateur au menu. Les Etats-Unis sont en ruine après la troisième guerre mondiale. Un despote y règne (touche pas à mon despote...), régissant tout, y compris l'amour. Un homme s'oppose à lui ! **The Lawless Land** ne joue pas la sobriété; il se définit comme un rival à **Mad Max 2.** Attendons de voir.

■ Vous connaissez l'histoire du camping où les gens disparaissent et que tout ça c'est vachement mystérieux, non ? Alors voilà : il s'agit d'un camping où les gens (des ados masos comme d'habitude) disparaissent. Etonnant non ? Dirigé par Robert C. Hugues, ça s'appelle **Memorial Day.** A tout hasard, on publie la photo du présumé coupable. Si ça peut aider la police...



■ Utilisé moult fois, le titre **Games of Survival** sert cette fois-ci à une chasse au gibier humain par des aliens commandés par le vilain Gothic. Capturé, le rebelle Zane doit affronter six guerriers armés jusqu'aux dents. Sur terre, il trouvera une amulette lui garantissant toute la force nécessaire au combat. Cette modeste série B est réalisée par Armand Zagarian. Les maquillages sont de Steve Wang (**Beetlejuice, L'Invasion Vient de Mars**).

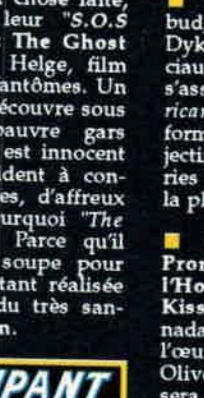




■ Retour de la blonde Linnea Quigley après quelques semaines d'absence des vidéo-clubs. Son nouveau chef-d'œuvre : **Sex-Bomb**, qui mêlerait rock'n roll, loups-garous et un zeste de "***Fièvre au Corps***". Le scénario vaut son pesant d'or. Linnea Quigley incarne la star du Fantastique Phoebe Love, qui vient de tourner "**I Rip your Flesh**" pour le grand cinéaste King Faraday (Robert Quarry) avec qui elle devrait enchaîner sur "**Werewolves in Heat**". Et c'est l'épouse du cinéaste, jalouse, qui vient tout chambouler en s'envoyant en l'air avec le scénariste. Malheureusement, le King claque d'une crise cardiaque. Embarras des amants, qui jettent le cadavre sous les sunlights et tentent de le faire passer pour un effet spécial ! Que c'est con, et que c'est bon...

MAYA

Une ambitieuse production italienne portant la signature de Marcello Avallone (dont le **Spectri** nous avait plutôt ennuyés) : **Maya**, qui ressemble quelque peu à **L'Emprise des Ténèbres.** Tout ceci se déroule quelque part en Amérique du Sud, autour d'une pyramide bâtie voici quelques siècles par le roi Xilbalbay, toujours vivant dans les légendes locales. Et son retour est imminent... De peur de le voir sortir du royaume des morts, les pêcheurs offrent chaque année un sacrifice humain aux dieux.



Connaissant bien les croyances entourant Xilbalbay, le scientifique Solomon Silvak (William Berger) meurt dans des circonstances atroces, le cœur extirpé de la poitrine. Tandis que Peter flirte avec la blonde Jaheira, que la fille de Silvak décide de demeurer au village, le dieu Maya se manifeste par l'intermédiaire de deux punks américains...

Serpent sortant de la bouche, machette plantée en pleine gueule, pieu dans la bouche, morsures filmées en gros plan, érotisme, Marcello Avallone ne brode pas dans la dentelle fine.

■ C'est maintenant chose faite, les Suédois ont leur "***S.O.S Fantômes***" à eux : **The Ghost Hunters** de Mats Helge, film de fantômes sans fantômes. Un groupe de gosses découvre sous un studio un pauvre gars fuyant la police. Il est innocent et les bambins l'aident à confondre les coupables, d'affreux motards. Alors pourquoi "*The Ghost Hunters*" ? Parce qu'il faut vendre cette soupe pour têtes blondes, pourtant réalisée par le réalisateur du très sanglant **Ninja Mission.**



■ Ronny Yu (**L'Héritier de la Violence** avec Brandon Lee) aime les maisons hantées. Après **The Hunted** présenté au Festival de Paris du Film Fantastique, il aura tourné **The Occupant** avec Chow-Yun Fat et Sally Yeh (déjà réunis dans **The Killer**). Sur le mode de la comédie, le Chinois Ronny Yu conte une très classique histoire d'appartement habité par des fantômes. Inévitablement, ceux-ci prennent possession des nouveaux locataires. Comptons sur le talent du cinéaste pour aller au-delà d'un scénario apparemment assez tarte.

■ Les films de SF à petits budgets ont un bel avenir. John Dykstra (le génie des effets spéciaux de **Star Wars**) vient de s'associer à Sam Grogg et *American Television Ventures* pour former *Magic Pictures*. Leur objectif: produire cinq petites séries B dans les 18 mois à venir, la plupart de science-fiction.

■ Le troisième épisode de **Prom Night (Le Bal de l'Horreur)** intitulé **The Last Kiss** est en tournage au Canada. Deux réalisateurs sont à l'œuvre: Peter Simpson et Ron Oliver. Est-ce à dire que le film sera deux fois meilleur ? Pas sûr, en fait...

■ Ce n'est un secret pour personne, si la suite de **Re-Animator** a pour titre **Bride of Re-Animator**, c'est en hommage à la série des Frankenstein des années 30 chez *Universal* : **Bride of Frankenstein** faisant directement suite au film original avec Boris Karloff. *Wild Street Pictures* annonce justement la troisième partie qui s'appellera **House of Re-Animator,** qui pourrait bien se référer au **House of Frankenstein**, de Kenton. Dans cette optique, *Mad Movies*, toujours à la pointe de l'actualité, est en mesure de vous révéler les titres des innombrables séquelles qui pourraient se tourner un jour prochain: **Le Fils de Re-Animator, Le Spectre de Re-Animator, Re-Animator contre le Loup-garou** (on échappera heureusement à **Jesse James Meets Re-Animator's Daughter**, ce n'était pas un *Universal*) et **Abbott et Costello Contre Re-Animator**... mais une dépêche m'apprend que le tandem comique n'est plus de ce monde... Soit, mais en est-on vraiment certain avec Herbert West ?

San HELVING



LE CUISINIER, LE VOLEUR, SA FEMME ET SON AMANT

Jusqu'à aujourd'hui, Greenaway avait bâti ses films sur des bases creuses, telles la photogénie, la symétrie, les références picturales et architecturales, en expliquant, dès que l'occasion s'en présentait, que le cinéma avait cessé depuis longtemps d'évoluer. Voulait-il, lui, orchestrer une fusion entre tous les arts (photo, peinture, architecture, musique, cinéma) que ses films n'existaient que pour ce bon vouloir... Sans enjeu autre qu'un travail d'orfèvre sur le cadre, l'image ou ses ingrédients, tout Greenaway, de **Meurtre dans un Jardin Anglais** à **Drowning by Numbers**, repose sur un éloignement de l'intrigue, des personnages, de l'action. On se sent à l'aise ou on s'ennuie, mais attention, on ne participe pas, on regarde, et éventuellement on essaie de comprendre. Une émotion purement intellectuelle, fatigante à la longue.

Le Cuisinier, le Voleur, sa Femme et son Amant (encore un titre dont la beauté s'évapore à la traduction) est peut-être l'un des plus beaux films de l'année, sans doute le plus surprenant, et assurément le plus riche en émotions cinématographiques. Pour la première fois, Greenaway passionne avec des personnages qui pensent, bougent, pleurent, s'aiment, s'affrontent, se tuent... Se mangent aussi. Reposant sur une banale histoire d'adultère (la femme d'un riche et immonde propriétaire tombe amoureuse d'un homme érudit et trompe son mari presque sous ses yeux), **Le Cuisinier...** est une incroyable tragédie limitée dans l'espace, un restaurant, et dans le temps, sept jours, où les talents plastiques de Greenaway deviennent indispensables. Car **Le Cuisinier...** est un film qui n'appartient qu'à lui-même. Des décors aux costumes, en passant par la lumière et les différents accessoires, tout participe d'une vision absolue de l'histoire, comme si Greenaway avait découvert, enfin, les vertus d'un art qu'il croyait épuisé. Par moments, nombreux, on est littéralement transporté par voie aérienne, face à un cinéma coloré, musical, en mouvement, un cinéma au souffle tantôt violent (le film l'est éhontément), tantôt ironique, tantôt passionnel, auquel Greenaway n'aurait peut-être jamais cru pouvoir accéder. Se libérant soudain d'un carcan référenciel qui avait fait de **Meurtre..., Zoo, Le Ventre de l'Architecte** et **Drowning...** des amusements figés d'universitaire cultivé, Greenaway s'abandonne donc aujourd'hui au cinéma. Affolant, le film est à la hauteur de cet abandon.

Vincent GUIGNEBERT

The Cook, the Thief, his Wife and her Lover. GB/France. 1989. Réal. et scén.: Peter Greenaway. Dir. photo.: Sacha Virny. Mont.: John Wilson. Mus.: Michael Nyman. Cost.: Jean-Paul Gaultier. Prod.: Kees Kasander. Int.: Richard Bohringer, Michael Gambon, Helen Mirren, Alan Howard, Tim Roth, Ciaran Hinds... Dist.: Pari Films. Dur.: 2H. Sorti à Paris le 25 octobre 89.



ERIK LE VIKING



Dépeint par Terry Jones, l'univers a ceci de passionnant qu'il est à la fois loufoque, épique, et avec, quelque part sous la légèreté apparente, une pointe de gravité. C'est en tout cas un mariage réussi entre gags, imagerie et acteurs, pour nous raconter la quête d'Erik vers le Walhalla (le paradis viking), pour y récupérer la femme dont il est tombé amoureux au moment même où (pillage oblige) il la tuait. Comme dans son point de départ, le ton humoristique du film est tout entier dans la contradiction entre la place que devrait occuper chaque personnage dans une épopée comme celle-là, et la difficulté pour chacun à jouer ce rôle. Dès que la situation se présente, elle est déformée, étirée jusqu'à l'absurde : ainsi, lorsqu'Erik quitte le village avec ses compagnons, son discours d'adieu finit, au lieu d'être apaisant et porteur d'espoir, par démoraliser tout le monde... sauf le spectateur, qui, lui, est plié en deux ! Terry Jones réussit à garder son souffle à l'histoire, alors même qu'il transforme le conte moralisateur en un spectacle acide et destructeur. Dès lors, heureux de voir s'allier poésie visuelle et causticité décapante, on suit jusqu'au bout les déambulations de cette bande de vikings qui passent leur temps à se demander ce qu'ils sont venus faire dans cette galère (ou plutôt dans ce drakkar). Partis pour trouver le sens de la vie, ils se retrouvent aux prises avec un roi mélomane, qui leur impose sa cacophonie musicale (sous peine d'être très vexé... et de se mettre à pleurer). Et lorsqu'Erik retrouve son grand amour défunt (par sa propre épée) au Ciel, il s'aperçoit qu'elle a d'autres chats à fouetter.

Très anglais par son humour à froid, **Erik le Viking** possède un rythme vraiment spécial, un peu perturbateur. Une folie propre à son réalisateur, à l'image de la manière dont ce dernier interprète le roi Arnulf : un rôle outrancier, presque une caricature, et pourtant un personnage très humain, et qui nous donne, l'espace de quelques scènes, l'impression d'exister réellement.

C'est là le talent de Terry Jones de nous proposer un film loufoque, où rien n'a ni queue ni tête, et où rien n'est pris au sérieux, et d'y mettre suffisamment de vie et d'émotion pour qu'en sortant de la salle, on ait l'impression que c'est la réalité qui est une fiction. Faut l' faire, non ?

Jean-Michel LONGO

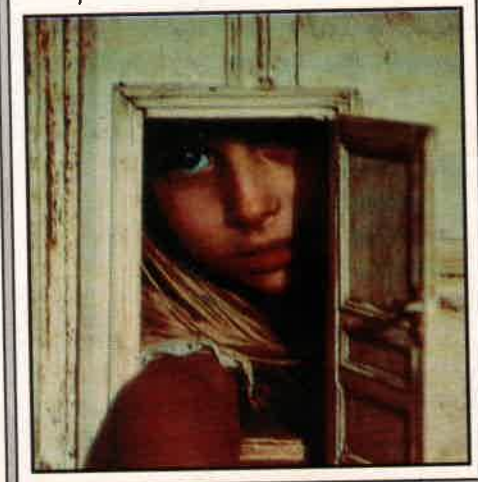
Erik the Viking. 1989. Réal. et scén.: Terry Jones. Dir. photo: Ian Wilson. Mus.: Neil Innes. SPFX: Richard Conway. Prod.: John Goldstone/ Prominent Pictures. Int.: Tim Robbins, Gary Cady, Terry Jones, Eartha Kitt, Mickey Rooney, John Cleese... Dist.: AAA. Dur.: 1H44. Sorti à Paris le 11 octobre 89.

ALICE

Une nouvelle adaptations de "*Alice au Pays des Merveilles*" qui restera dans les annales. Après la jolie sucrerie musicale de Walt Disney, puis la cacophonie hirsute de Jean-Christophe Averty pour la télévision, la lourde super-production british de William Sterling avec Peter Sellers et surtout l'invraisemblable délire de Norman Z. McLeod en 1933, et quelques autres détournements plus ou moins réussis (notamment l'excellent **Dreamchild** disponible uniquement en vidéo), cette illustration réussit le prodige de rester fidèle à l'œuvre de Lewis Carroll, tout en innovant. Visuellement, cette nouvelle **Alice** ne cesse de surprendre. Tout ce qu'on pensait archi rebattu, mille fois raconté, prend ici des dimensions nouvelles, furieusement inédites. Le lièvre de Mars, qui n'a rien d'une gentille peluche, mange de la sciure, pour se remplir un ventre qui fuit en permanence. Ce même personnage, toujours montre en main, coupe allègrement les têtes sur ordre... Animant selon des procédés traditionnels des marionnettes, Jan Svankamajer ne marche jamais sur les traces de ses prédécesseurs. Imprégné de l'esprit non-sensique, il se montre à la fois réaliste et toqué. Logique dans la folie. Tout Lewis Carroll en somme. D'où la force de ce film refusant la facilité de la poésie commerciale, le délire préfabriqué. Avec son crâne de vache monté sur pattes, ses têtes de poissons rances flanqués de perruques, son rat qui allume un feu domestique sur la tête blonde d'Alice, ses duettistes qui quittent les cartes à jouer pour se battre..., Alice acquiert une force onirique peu commune, d'autant plus déstabilisante que les objets du rêve sont ceux de la réalité. Cependant, le fait que l'héroïne sert de voix à tous les personnages irrite quelque peu. Mais c'est là une broutille comparée aux immenses qualités d'un film authentiquement voué à l'imaginaire. Par des temps où les scénaristes ne cessent de se plagier allègrement en réactulisant vaille que vaille les vieux classiques (la nouvelle d'Edgar Poe promet du gratiné), un cinéaste tchèque, doté de moyens modestes, confère une nouvelle jeunesse à un ouvrage immortel. Cette **Alice** déconcertera peut-être les bambins, mais ravira les adultes. Et bizarrement les réconciliera avec leur âme d'enfant. Les lecteurs de *Mad Movies* se feront un devoir d'y aller. Non ?

Marc TOULLEC

Tchécoslovaquie. 1987. Réal.: Jan Svankamajer. Scén.: Jan Svankamajer d'après le livre de Lewis Carroll. Dir. Phot.: Svatopluk Maly. Animation : Bedrich Glaser. Prod.: Condor Features, Peter-Christian Fueter, Film Four International (Londres). Int.: Kristyna Kohoutova. Dur.: 1H 24. Dist.: K-Films. Sortie à Paris prévue le 25 novembre 1989.



HEAVEN



On a failli vous passer une photo où Diane Keaton se regardait le nombril, mais on l'a perdue. En voici une autre en remplacement avec toute nos excuses.

Diane Keaton, névrosée notoire, n'est pas sortie indemne de sa liaison avec Woody Allen qui, entre nous, n'a toujours pas tué sa mère, il serait peut-être temps... Keaton est venue présenter son "film" à la Quinzaine des Réalisateurs, il y a deux ans, et a tout juste balbutié un "*Nice to be here*" et un "*Hope you'll enjoy the film*" avant de disparaître dans une grosse cylindrée où, paraît-il, elle a vomi son déjeuner. Angoisse, quand tu nous tiens...

Heaven est un documentaire-fiction abordant des sujets qui excitent à peu près autant l'esprit, que l'étrange réticence du vinaigre à se mélanger avec l'huile. Ainsi, la question "Le sexe existe-t-il au Paradis ?" (la seule dont je me souvienne, comme quoi on est bien peu de chose !), rassemble autour d'elle des réponses allant du "Oooouuuhhh..." façon Mamie Nova, à la longue dissertation métaphysico-érotico-philosophique. Les interviewés sont plantés devant un décor stylisé à l'extrême. Perspectives des lignes, soulignées par des zones d'ombre, géométrie rétroactive pesant sur l'inconscient des personnes, espace mathématique luttant contre l'imagination excessive, arrêtez-moi si je vous pompe... Les interviewés donc, plantés devant ça, débitent leurs imbecillités mais, à question idiote... et patati, et patata. Constitué à la fois de quidams trouvés dans la rue, d'intimes connaissances de la réalisatrice, et d'acteurs récitant un texte, le groupe des sondés est régulièrement interrompu par des extraits de vieux films-catastrophe, par exemple. Cette intrusion d'images d'archives n'a pour seul but, complètement anecdotique, que d'aller à l'encontre des propos mielleusement utopiques des sondés. Le cinéma, par cet effet de style qui réjouit les cinéphiles grabataires, répond donc à la réalité, le tout par l'intermédiaire d'un film projeté devant des spectateurs. N'allez pas chercher plus loin, **Heaven** est un film-procédé, une mise en abîme aussi peu profonde qu'inutile, où le naturel sonne faux.

Vincent GUIGNEBERT

P.S.: Pour y avoir goûté lors de ses nombreux voyages transcendantaux, un de nos fidèles lecteurs, Roger Zudenah (Zarette), affirme que le sexe existe bel et bien au Paradis. Merci à lui.

USA. 1986. Réal.: Diane Keaton. Dir. photo.: Frederik Elmes et Joe Kelly. Mus.: Howard Shore. Mont.: Paul Barnes. Images d'archives : William K. Everson et Richard Prelinger. Prod.: Joe Kelly. Int.: Plein d'inconnus.... Dist.: Sinfonia. Dur.: 1H30. Sorti à Paris le 1er novembre.

COMIC BOOK CONFIDENTIAL

Les *comics* sont l'art du peuple", déclare Spain, l'une des 22 personnalités interviewées dans **Comic Book Confidential.** Plus vivants que jamais, les *comic books* américains ont une longue histoire qui est racontée ici par les auteurs mêmes, et qui est un reflet fidèle de l'évolution des Etats-Unis.

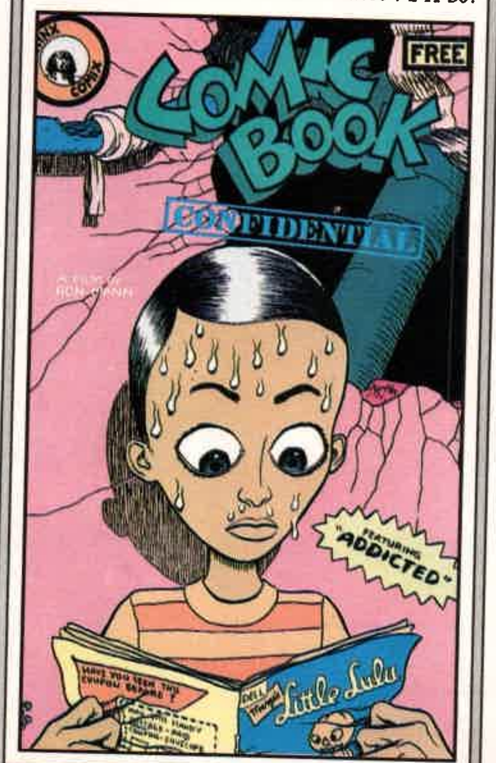
Vu le sujet, le seul reproche majeur que l'on puisse faire réside dans le manque de fantaisie. Il s'agit d'un documentaire passionnant, mais découpé historiquement en tranches de cake : les années 30 avec **Superman** et **Batman**, la période de la guerre avec **Captain America**, la chasse aux sorcières contre les B.D. d'horreur, l'explosion de la *Marvel* (**Hulk, Spiderman...**), la révélation underground (**Fritz the Cat**), le *heavy metal*, le renouvellement actuel (avec par exemple le **Batman** de F. Miller...), etc...

Tout cela est classiquement conçu et presque didactique, dans le but de donner une vision d'ensemble de l'évolution de la B.D. yankee, à travers de nombreuses anecdotes, documents d'époque, et extraits de B.D. bien sûr. Les plus grands noms sont interrogés, comme Jack Kirby, le créateur avec Stan Lee des ***Quatre Fantastiques, Hulk***, etc... qui déclare modestement : "Tout ce que j'ai fait, c'était de mettre mes rêves sur papier, et en rêve on peut faire n'importe quoi".

Le cheminement de la B.D. pour enfants des origines aux *comics* intellectualisés récents est sûrement moins évident que ne le laisse penser le récit, mais la tentative d'explication est intéressante. Le mot de la fin sera pour la dessinatrice Lynda Barry qui conclut : "Les *comics books* sont des moyens vraiment pas chers pour visiter d'autres mondes". Dans cette optique **Comic Book Confidential** vous servira de "Guide Bleu".

Marcel BUREL

Canada. 1988. Prod. et Réal.: Ron Mann. Montage : Robert Kennedy et Ron Mann. Photo : Robert Fresco et Joan Churchill. Int.: Will Eisner, Robert Crumb, William Gaines, Jack Kirby, Stan Lee, Frank Miller... Durée : 1 H 30.



ROUGE



Oui, **Rouge** est bien une "*histoire de fantômes chinois*". Oui, l'acteur principal, la star du rock de Hong-Kong, Leslie Cheung, était le petit collecteur d'impôts du chef-d'œuvre de Ching Siu Tung. Mais **Rouge** n'a pourtant rien à voir avec la floppée de plagiats mal inspirés par le succès de **Histoires de Fantômes Chinois**. Yuen travaille pour un grand quotidien de Hong-Kong, au service des petites annonces. Il se fait brancher par Fleur (en français dans le texte, tout comme d'ailleurs le titre du film), une mystérieuse jeune femme. Elle est belle, elle est seule. Et elle n'est pas humaine. Yuen l'invite dans son appartement, ce qui n'est pas du goût d'Ah Chor, sa fiancée. Une dispute éclate, de courte durée... Fleur est bien un fantôme. Cinquante ans auparavant, elle s'était suicidée avec son amant, en avalant de l'opium pur. Yuen et Ah Chor, émus par l'histoire, décident de retrouver coûte que coûte la trace de ce second fantôme. Il n'ont que trois jours avant la date anniversaire du suicide des deux amants. Après quoi, Fleur disparaîtra à jamais dans les limbes de l'au-delà. Et les forces de la jolie fantôme faiblissent d'heure en heure...

On le voit, le scénario est particulièrement original. Et il est surtout remarquablement construit, alternant les séquences bleutées sur le Hong-Kong des années 80 avec les flash-backs envoûtants sur les préparatifs du suicide. La maestria du metteur en scène Stanley Kwan est prodigieuse. A l'intérieur même d'une séquence, il mélange émotion et dérision avec une facilité déconcertante que l'on n'avait plus revue depuis la grande époque de la comédie italienne. Kwan est l'ancien assistant de Jackie Chan. **Rouge** est d'ailleurs produit par ce dernier, preuve que notre chinois bondissant est bien plus futé que les personnages qu'il incarne. Un point commun entre **Police Story** et **Rouge** : la virtuosité et l'enthousiasme. Pour toutes ces raisons et pour la superbe séquence finale où les trois héros se retrouvent sur un plateau de cinéma (où se tourne un film de cape et d'épée fantastique, avec force effets spéciaux...), il faut aller voir ce nouveau chef-d'œuvre du cinéma de Hong-Kong.

Cyrille "Tchang" GIRAUD

Yan Zhi Kou. Hong-Kong. 1988. Réal.: Stanley Kwan. Scén.: Lee Beek Wah. Dir. photo.: Bill Wong. Mont.: Cheung Yu Chung. Mus.: Michael Lai. Prod.: Jackie Chan et Leonard K. C. Ho. Int.: Anita Mui, Leslie Cheung, Alex Man, Emily Chu... Dur.: 1H44. Dist.: Panda Films. Sortie à Paris prévue le 15 novembre 89.

ABONNEMENT



Qu'est-ce qui différencie l'homme de goût du lecteur ordinaire ? Le Tee-Shirt ! Faites comme nous (ci-dessus: J.P.P. et Nick D'Auria. En bas: Vincent Guignebert et Marcel Burel - de gauche à droite) et gagnez le splendide Tee-Shirt Mad Movies *en vous abonnant. En plus, tout le monde vous prendra pour des journalistes de Mad et vous allez tomber toutes les nanas (enfin, nous, c'est comme ça, en tous cas...). Merci* Mad Movies *!*



Devenez membre du club très fermé des hommes de bon goût en vous abonnant à Mad Movies. Pour ce faire, remplissez le bon de commande ci-dessous (recopiez-le ou photocopiez-le, si vous ne désirez pas découper votre exemplaire) et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 PARIS.**
Vous serez abonné pour une année complète (six parutions) et vous ne manquerez plus un seul numéro. Abonnement pour la France : 100F, par chèque ou mandat-lettre. Etranger : 100F (voie de surface) ou 200F (par avion). Règlement par mandat-international exclusivement.

GRATUIT

Pour les 100 premiers abonnés à nous faire parvenir leur bulletin: le Tee-Shirt *Mad Movies* vous parviendra avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement, 100F, ci-joint par chèque ou mandat-lettre.

BOX-OFFICE



Batman mesure son score au box-office. Pas de doute: ça craint. (dessin d'O. Moretti).

Pas de veine pour **Batman**. La *Warner* attendait le million d'entrées sur Paris mais ce sera moins de 600.000 pèlerins. Un échec relatif. Pourquoi, comment ? D'abord parce que culture française et super-héros font deux, ensuite parce que la sur-médiatisation sature, et encore parce que le bouche à oreille a été désastreux dès les premiers jours. Il faut dire que TV et radio y ont largement contribué avec des micro-trottoirs ne vantant pas du tout les vertus du film de Michael Keaton. Et puis sortir un titre dans 72 salles Paris-Périphérie tient du simple délire. Avec 20 salles de moins, **Batman** aurait donné le même chiffre. Plus modestement, l'exemple de **Erik le Viking** revient au même schéma. Un battage publicitaire détonant singulièrement par rapport au film et 45 écrans pour la région parisienne. Résultat, en première semaine, **Erik le Viking** se ramasse un coup de casque cornu dans le lard du bide avec 58.000 nordiques. On restera à des kilomètres de brasse des 400.000 Barons de Munchausen. C'est de **Abyss** que vient la surprise : 350.000 plongeurs en trois semaines ; James Cameron devrait largement couler Tim Burton en fin de carrière. Voilà l'exemple type du film lancé intelligemment. Une pub adaptée, une combinaison de salles sans excès de gigantisme... Reste qu'aux Etats-Unis, **Abyss** réussit tout juste à rembourser son colossal budget avec environ 60 millions de dollars dans la cagnotte de la *Fox*. Toujours aux States, **Freddy V** connait un revers de fortune avec des recettes moitié moins importantes que le précédent. Avec un budget modeste (6,5 briques US), *New Line* s'en tire tout de même très honorablement. Mieux qu'honorable est le nombre de spectateurs touchés par le **Calme Blanc** de Philipp Noyce, 100.000. Et dire que sa sortie estivale le condannait à un score miséreux genre 30.000 péquenots dans la capitale. Pour **Jusqu'au Bout du Rêve** : Big succès chez l'Oncle Sam et lanterne rouge dans la patrie de Super Dupont, avec 43.000 sportifs en cinq semaines. Pas fameux.
Pour son premier jour, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** casse la baraque : quasiment 50.000 aventuriers dans une combinaison de 62 salles. En France, Harrison Ford aura rapidement raison de la cape noire et des joujoux de Michael Keaton.



AVIS CHIFFRES

VG: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	V.G.	J.M.L.	J.P.P.	M.T.
Abyss	6	4	5	6
Batman	0	3	3	1
Erik le Viking	0	4	4	3
Heaven	1	3		4
Indiana Jones et la Dernière Croisade	2	4	5	4
Jusqu'au Bout du Rêve	2			4
RoboForce	5	4	3	5
S.O.S. Fantômes II	1		2	1



SOS FANTOMES 2

Les chasseurs de fantômes reviennent. On les reconnaît facilement : ce sont les mêmes et ils font très précisément les mêmes choses. L'application dans la continuité à défaut de continuité dans l'application.

La scène se passe cinq ans après les événements contés dans le **S.O.S. Fantômes**, premier du nom. Comme quoi temps réels et temps imaginaires peuvent parfois se rejoindre.

Aujourd'hui les Ghostbusters ont déposé les armes, faute de combattants maléfiques à affronter. Ray et Winston jouent les utilités comiques dans les surboums enfantines, Peter se prend pour le Bernard Pivot des phénomènes parapsycho, et semble bien s'amuser, tandis qu'Egon Spengler poursuit ses recherches sur l'énergie psychomagnétique humaine. Et Dana Barrett (Sigourney Weaver), elle, s'occupe de son bébé, Oscar (un Oscar remporté durant notre absence...).

Mais voilà que soudain, le landau lui échappe. Elle tente de le rattraper mais l'engin infernal, livré aux fantaisies d'une force invisible, s'engage à fond la caisse dans les rues new-yorkaises, évite de justesse les voitures, sème la panique avant de s'arrêter tout aussi inexplicablement. Oscar est sauf, mais pour Dana, une énergie démoniaque s'empare à nouveau de la ville. A qui demander de l'aide, sinon aux fameux Ghosbusters ?

Et c'est reparti pour une aventure tout aussi folle que la précédente. On sent la volonté chez les auteurs d'appréhender l'histoire sous les mêmes angles, de faire rire avec les mêmes ingrédients, de jouer sur cet identique décalage du monde rempli d'ectoplasmes farceurs des Ghostbusters et de la lucidité bornée des autorités compétentes qui ne s'en tiennent qu'aux faits tangibles.

Tout le monde en prend un peu plein la figure : la justice, la parapsychologie, la police, jusqu'aux habitants de New York dont la force morale négative engendre et articule cette gelée rosâtre qui s'écoule dans les sous-sols de la métropole et où le mal puise toute son énergie.

Au rendez-vous des effets spéciaux, la palette se veut complète de revenants, monstres divers, blob en mouvement et statue de la Liberté déambulante, carrément, dont la référence au bonhomme chamallow, clou du premier acte, saute évidemment aux yeux.

Comme d'habitude, les ghostbusters vont se heurter à l'incrédulité, aux forces de l'ordre, à la prison, à l'apocalypse, jusqu'à ce que les autorités réalisent qu'ils constituent le dernier bastion pouvant vaincre les forces du mal, et jusqu'au légitime moment de triomphe final. Pas de problème, c'est la copie conforme, et si vous avez aimé le premier, vous apprécierez sans doute tout autant le second. Si l'on se reporte aux entrées faramineuses en 84, ça risque même de ne pas passer inaperçu aujourd'hui.

Excellente surprise, Rick Moranis (**La Petite Boutique des Horreurs, La Folle Histoire de l'Espace**, et bientôt **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**) compose ici un personnage hallucinant d'avocat timide et complètement incapable, censé défendre nos héros. D'entrée, il annonce la couleur : "Je suis certain que vous faites une grosse erreur, les gars, je suis spécialisé en droit fiscal. J'ai eu mon diplôme aux cours du soir...". "Pas de problème, lui répond-on, on nous a arrêtés la nuit..."

Ivan Reitman persiste et signe toujours aussi vaillamment, même si la technique prend ici le pas sur l'inspiration véritable et novatrice. Il faudra s'y faire, c'est un signe des temps.

Jean-Pierre PUTTERS



Ghosbusters 2*. USA. 1989.*
Réal.: Ivan Reitman. Scén.: Harold Ramis et Dan Ackroyd. Dir. photo.: Michael Chapman. Mus.: Randy Edelman. SPFX.: ILM. Prod.: Ivan Reitman. Int.: Bill Murray, Dan Ackroyd, Sigourney Weaver, Harold Ramis, Rick Moranis, Ernie Hudson, Annie Potts... Dist.: Columbia. Durée: 1H42.
Sortie prévue le 13 décembre.





Ivan Reitman (à gauche sur la photo), un réalisateur adoré du public, jalousé par les professionnels, ignoré par la critique.

Qui veut la peau d'IVAN REITMAN?

A Hollywood, la seule règle est de réussir, coûte que coûte. Mais qu'un immigrant tchécoslovaque l'applique à la lettre, et c'est le tollé général. Qui est donc Ivan Reitman, un cinéaste populaire, ou un arriviste éhonté ?

Que s'est-il passé entre le mois d'Octobre 1946 et cette fin d'année 1989 ? A quelques (nombreux) détails près, pas grand-chose, sauf qu'on a assisté à l'irrésistible ascension d'un immigrant tchécoslovaque au Canada puis à Hollywood, un dénommé Ivan Reitman.

Un fils de commerçants pauvres d'Europe centrale, qui a débarqué à Toronto à quatre ans, et qui a fini par encaisser (ou faire encaisser aux producteurs qui l'ont soutenu) plus d'un demi-milliard de dollars, et cela en quatre ou cinq comédies bien ficelées. "Je ne me souviens pas m'être jamais considéré personnellement comme un réfugié, dit de lui-même l'intéressé, mais au contraire je pense être parfaitement intégré au mode de vie nord-américain". On le serait à moins !

L'HOMME QUI VALAIT UN DEMI-MILLIARD DE DOLLARS

Reprenons dans l'ordre. Et, bien que le calcul soit vite fait, on peut déjà rappeler que **Meatballs (Arrête de ramer, t'es sur le sable**, bravo, là encore, à la magnifique *french* traduction !) avait coûté un million et demi de dollars en 1979, et en avait aussitôt rapporté 43... Ou que **Stripes (Les Bleus**, en 1981), avec un budget de départ au moins aussi modeste, avait rapporté 85 millions de dollars de recette. En passant évidemment par **Ghostbusters (S.O.S. Fantômes**, en 1984) qui, lui, avait allègrement franchi la barre des cent millions de dollars de... bénéfice. Ensuite, même si **Legal Eagles (L'Affaire Chelsea Deardon**, en 1985) a quelque peu fait baisser la moyenne, il est certain que **Twins (Jumeaux**, en 1988) a encore relancé la machine : le score plus que moyen obtenu en France ne doit pas masquer, à nos yeux, l'immense succès américain d'une comédie conçue et réalisée pour des Américains, qui en raffolent et ne se privent pas de les plébisciter à la moindre occasion. Il était donc inévitable qu'on en arrivât à ce prochain **S.O.S. Fantômes II**, destiné à crever le plafond. "J'aime à croire qu'avec mes films je touche à la sensibilité des classes moyennes, ça on ne peut pas me le retirer", dit encore Reitman. Alors, comment expliquer une détestable réputation acquise au box-office des réalisateurs. Simple jalousie d'intellectuels ou de critiques (ou les deux) ? Peut-on et doit-on lui reprocher, comme il est d'usage dans la presse américaine, d'être carrément "co-responsable d'une baisse générale du Q.I. de ses concitoyens" ? Certains ne se privent pas de le faire, jusques et y compris dans la rédaction de *Mad*...

Pourtant, c'est aller un peu loin en besogne. Et c'est presque lui faire trop d'honneur que de croire qu'avec lui chaque mec à tête de *looser* est forcément susceptible de devenir un "héros". Ce qui est sûr, c'est que la plus grande part du succès incontournable de Reitman découle de la cour effrénée qu'il a fait à la "comédie" avec des ingrédients typiquement américains, tout en portant le moins de respect possible à la communauté des gens de cinéma ! Du coup, il apparaît à ces derniers que parler du talent ou même simplement du travail d'Ivan Reitman relèverait de l'absurdité, puisqu'il a basé tout son succès sur une série de *money-makers* (littéralement, des films-à-faire-du-fric !). Le voilà donc le mieux loti et le moins apprécié des réalisateurs : "Ce qu'on me reproche en fait, c'est mon approche populaire du travail. Eh bien, cela aussi, je le revendique, car justement je prends mon travail très au sérieux. Mes films sont faits avec habileté, avec soin, et ils sont même montés très méticuleusement, pourrait-on dire"... Le problème est que, jusqu'ici, les réalisateurs de comédie qui ont pu retenir l'attention du public travaillaient en général dans un registre plus sophistiqué. Et ils faisaient plus appel à la sensibilité et à l'humour des classes dirigeantes ou intellectuelles, comme Ernst Lubitsch en son temps, ou même Woody Allen à l'heure actuelle. "J'ai gardé, quant à moi, le sens de l'humour un peu loufoque et un peu bon enfant des Canadiens. Et je suis certainement le premier à m'amuser de ce que je fais", se défend Reitman.

Toutefois, son propre pays (d'adoption) ne lui avait pas reconnu au départ tous ces talents, puisqu'à la suite de sa première comédie (**Columbus of Sex**), il se voyait poursuivi et condamné pour outrage aux bonnes moeurs, dans l'une des provinces canadiennes. Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, il entreprit ensuite dans la même veine un **Cannibal Girls**, dont le slogan devait être : "ces filles font exactement ce que vous pensez qu'elles font !". En passant par la Croisette, à Cannes, où il se fait remarquer en placardant des affiches coquines pour attirer l'attention...

Tout Ivan Reitman est là, dans la provocation, comme aussitôt après dans le besoin irrépressible d'être "reconnu" par ses pairs. Mais, et c'est là son moindre défaut, connaissant parfaitement son propre impact et surtout les chiffres de ses recettes, il est peu à peu devenu intraitable, et ne se laisse plus impressionner par la mauvaise réputation qui lui colle à la peau.

LA PEAU DE PUTTNAM

Le dernier, et non des moindres, à faire les frais de l'arrogance de cet arriviste, a été David Puttnam, le producteur anglais plutôt non-conformiste qui prit les rênes de la *Columbia* en 1986. Puttnam crut bien faire en attaquant d'emblée les acteurs fétiches d'Ivan Reitman. Bill Murray, par exemple, le complice reitmanien de toujours, se vit reprocher publiquement de "n'avoir jamais apporté aucune contribution à l'art de la comédie". Qui a dit que toute vérité n'était pas toujours bonne à dire ? Sur ce, David Puttnam voulut aussi obliger Dan Aykroyd à accepter Cyndi Lauper comme partenaire, laquelle est mignonne certes mais sûrement pas exempte de vulgarité, à ses heures... Aykroyd répliqua, en termes vifs, que pour rien au monde il n'accepterait de rejouer dans le **S.O.S. Fantômes II** qui s'imposait pourtant, pour la *Columbia*, vu le fabuleux succès du premier.

C'en était trop pour Reitman, quand on sait qu'il avait justement commencé sa carrière avec cette bande de "voyous" (comme il dit affectueusement), ces gais lurons inconnus au début des années 70, et qui comptaient dans leurs rangs d'autres inconditionnels de sa personne, comme le regretté John Belushi ou encore Harold Ramis (tiens, encore un des **Fantômes**...). Dès lors, on pouvait dire que la "guerre" entre Reitman et l'establishment hollywoodien était déclarée. Tout d'abord, et peut-être pour pallier à un éventuel manque de crédits, Reitman institua un système de pourcentage en faveur des acteurs, en les intéressant autant que possible à ses productions. Cela a l'avantage de satisfaire tout le monde, du côté des bailleurs de fonds, qui n'ont plus à investir de trop en faveur de cet "arrogant Canadien". Comme du côté des acteurs eux-mêmes : Danny DeVito et Arnold Schwarzenegger (le couple inénarrable des **Jumeaux**) y ont sans nul doute trouvé leur compte. Du coup, et dès qu'on parle argent (non dépensé), on peut parier qu'à Hollywood Reitman risque fort, maintenant, d'être pris beaucoup plus au sérieux...

Que cela ait pu peser ou non dans la balance ne changera rien au fait que Puttnam a aujourd'hui jeté l'éponge. Et qu'Hollywood peut alors vivre à l'heure de sa enième course au succès, avec **S.O.S. Fantômes II**. Voilà un film qui était hors de question il y a deux ans, si l'on se fie aux propos intempestifs tenus à l'époque par David Puttnam, sur "ce genre de productions au rabais". Puttnam évincé, la nouvelle direction de la *Columbia*, Dawn Steel en tête, s'empresse de déclarer **S.O.S. Fantômes II** comme une priorité absolue, d'un strict point de vue financier. Il était temps, face aux séquelles attendues de la part des concurrents (de **L'Arme Fatale II** chez *Warner* à **Indiana Jones III** chez *Paramount*), c'était là une sage décision. Et le moyen pour Ivan Reitman de poursuivre son ascension, avec son équipe et ses moyens. Il ne gagnera jamais d'Oscar, et alors ?

Cyrille GIRAUD

LES EFFETS







"Tête d'Oignon n'a rien perdu de son appétit.



Le Slime, petit cousin du Blob, envahit le musée.









Le vilain Vigo s'extrait de la peinture qui le retient prisonnier. Heureusement, les Ghostbusters veillent.

SPECIAUX

Les Temps Forts











Les fantômes de deux condamnés à mort font leur apparition au cours du procès. Les Ghostbusters, accusés, ont enfin l'occasion de prouver leur bonne foi en aspirant les ectoplasmes dans leur boîte magique.

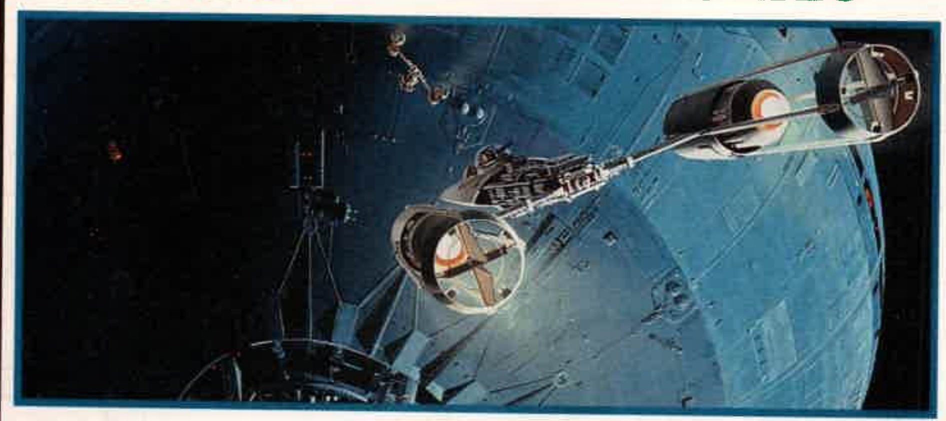


I.L.M.
LA GRANDE ILLUSION

Une image universellement connue : Elliot et E.T.

**San Francisco, quelques bâtiments austères...
L'antre de George Lucas ne ressemble pas à un parc d'attractions.
I.L.M., Industrial Light and Magic, née de *La Guerre des Etoiles*,
est pourtant devenue une parcelle du pays des merveilles.
Tout peut y prendre forme, par les bonnes grâces de l'ordinateur...
et de l'imagination !**

LA GUERRE DES ETOILES

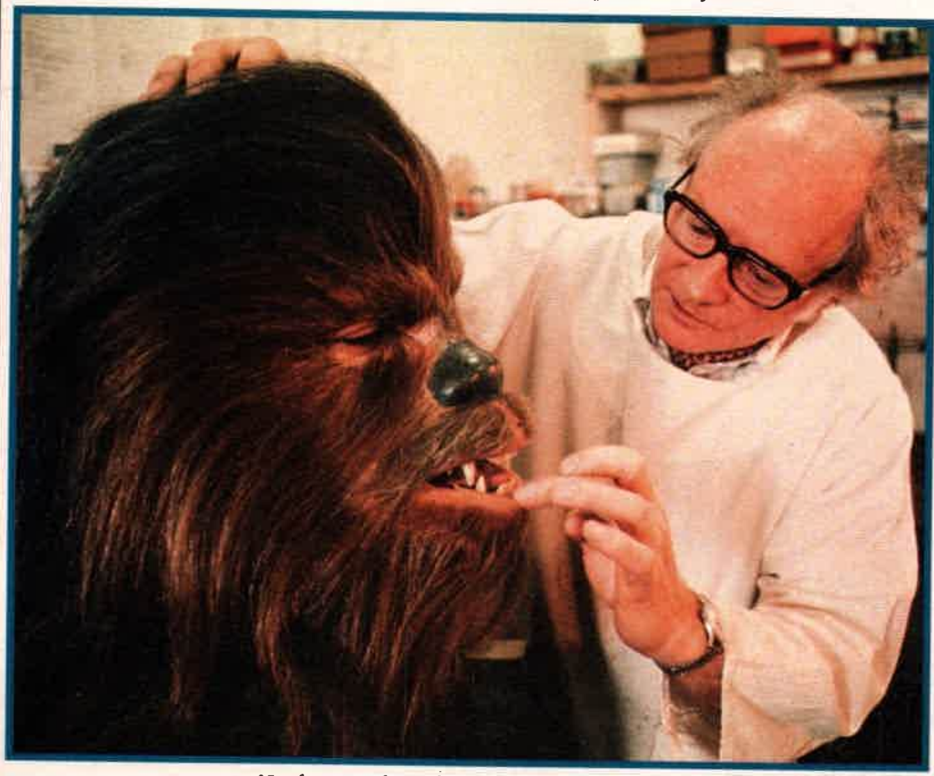


Une gravure de Ralph McQuarrie pour LA GUERRE DES ETOILES.

C'était en 1975, l'année où **La Guerre des Etoiles** prenait son envol, que George Lucas parvenait enfin à convaincre une *major* de monter son projet. Celle-ci, la *Fox*, lui alloua un budget dérisoire en regard de l'immensité de l'entreprise, 15 petits millions de dollars...

Mais, c'est connu, le manque de fric motive les initiatives. Et les effets spéciaux les plus performants sont souvent les plus simples. Simples d'abord comme les dessins de Ralph Mc Quarrie, l'homme à qui Lucas révéla tout sur tout, pour **La Guerre des Etoiles**. Mc Quarrie, suivant ses indications, dut crayonner un story-board, la base de tous les effets spéciaux à venir du film. Tandis que les pontes de la *Fox* commençaient à regretter leur signature, George Lucas recrutait à tour de bras ceux qui allaient devenir les entrepreneurs de son rêve.

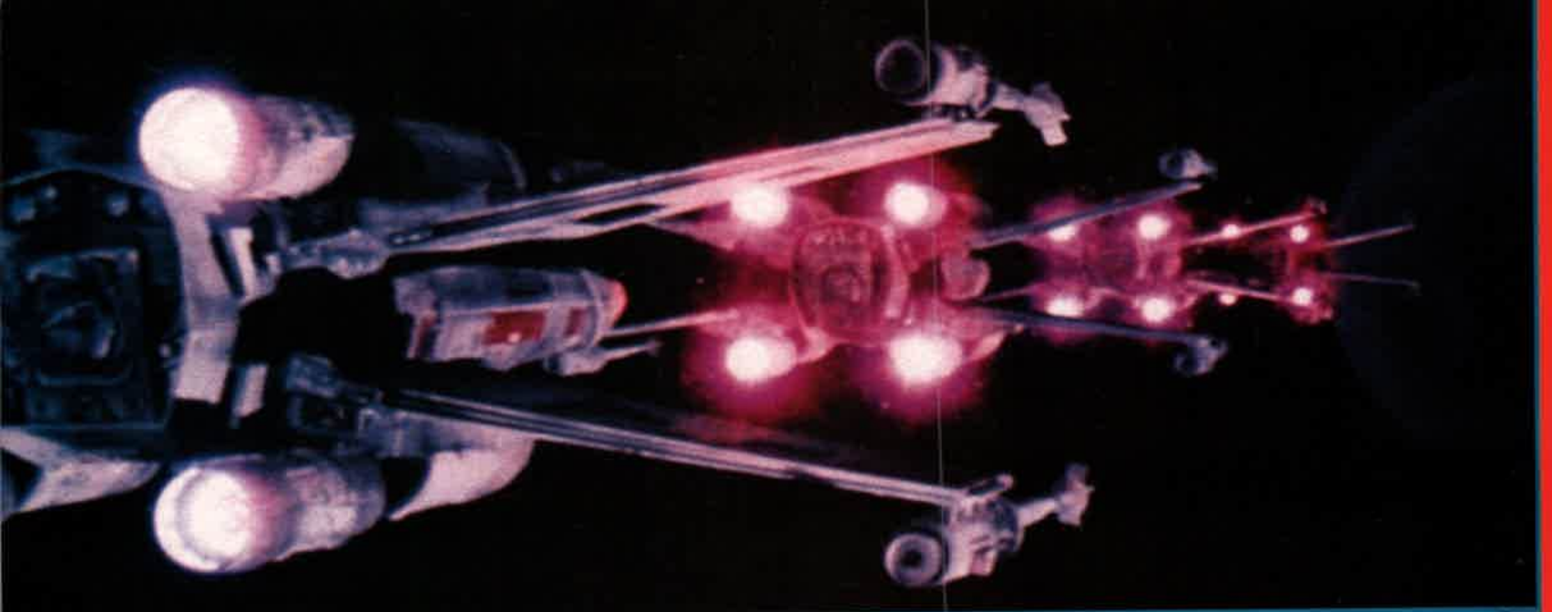
John Dykstra fut le premier. Barbu comme Lucas, grand, âgé des mêmes 33 ans, Dykstra fut l'assistant de Douglas Trumbull sur **Silent Running**, science-fiction écologique, petite "*Guerre des Etoiles*" avant la lettre, elle aussi fréquentée par des vaisseaux spatiaux et des robots. L'école Trumbull a été pour John Dykstra inestimable car son mentor portait à son actif les effets spéciaux novateurs de **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Une référence, le seul titre à avoir décrit de façon réaliste l'espace jusqu'à présent. Mais **La Guerre des Etoiles** est bien plus audacieux que **2001** ne le fut en 1968. Douglas Trumbull y était parvenu à une trentaine de plans d'effets spéciaux; mais **La Guerre des Etoiles** en comptera plus de 350. Alors que tous les spécialistes hollywoodiens sont à la retraite, Dykstra engage tout d'abord un bataillon de 75 fêlés, des dingues de fantastique et d'informatique. La plupart sortent de l'université et n'ont pas encore vingt ans. Et ils devront faire face aux problèmes les plus insurmontables qui soient... A commencer par mettre sur pied le matériel nécessaire au tournage des effets spéciaux. En sept mois le pari est tenu. Le marathon commence. Car les 75 sont désormais plus de 200, bossant nuit et jour dans un bordel indescriptible. Et ces derniers viennent également de partout, des campus évidemment, mais aussi du monde de la pub et celui de la télévision. Or, après un an de travail acharné, et la dépense d'un premier million de dollars, trois plans (seulement !) étaient disponibles. L'inquiétude des pontes de la *Fox* tournait maintenant à la panique. Mais ces 365 jours furent largement profitables à John Dykstra. Car il créa tout simplement une caméra révolutionnaire, égoïstement baptisée la Dykstraflex.



Un des membres du staff maquillage de LA GUERRE DES ETOILES lime les canines de Chewbacca.



Chewbacca au repos.



Un majestueux alignement de vaisseaux, des maquettes évidemment.

Jusqu'à **La Guerre des Etoiles**, les vaisseaux spatiaux sillonnant les espaces hollywoodiens tremblaient de partout et filaient en ligne droite sans se permettre le moindre virage. Malgré leur perfection, les effets spéciaux de **2001, L'Odyssée de l'Espace** étaient rigides. Du **King Kong** de 1933 à **2001**, rien n'a vraiment changé. Ce sont toujours des objets animés (plus ou moins) devant tel ou tel fond. **La Guerre des Etoiles** n'aurait jamais supporté une technique aussi restrictive. Il fallait que tout bouge, des chasseurs spatiaux aux étoiles. La Dykstraflex, grâce à une mobilité unique, donne vie aux rêves de George Lucas. L'engin paraît évident : la caméra (petite) est montée au bout d'une grue qui lui donne 7 axes de mouvements suivis par un ordinateur, reproduisant à loisir les voltiges. La caméra bouge frénétiquement tandis que l'objet filmé demeure fixe; l'illusion du mouvement est parfaite. Mais comment fait-on lorsque plusieurs vaisseaux spatiaux doivent débouler dans le champ ? Intelligent, l'ordinateur peut très bien enregistrer séparément les déplacements; et un autre computer les regroupera ensuite, dans un seul et même plan. Dans **La Guerre des Etoiles**, trois vaisseaux se balladent dans les astres, dans **L'Empire Contre-Attaque**, ils seront une centaine. Le triomphe de l'image composite ! ■



Un soldat de l'Empire emploie son arme.
Le laser est "dessiné" par les animateurs d'I.L.M.



John Dykstra prépare un chasseur à la prise de vue.

I.L.M. CONTRE-ATTAQUE

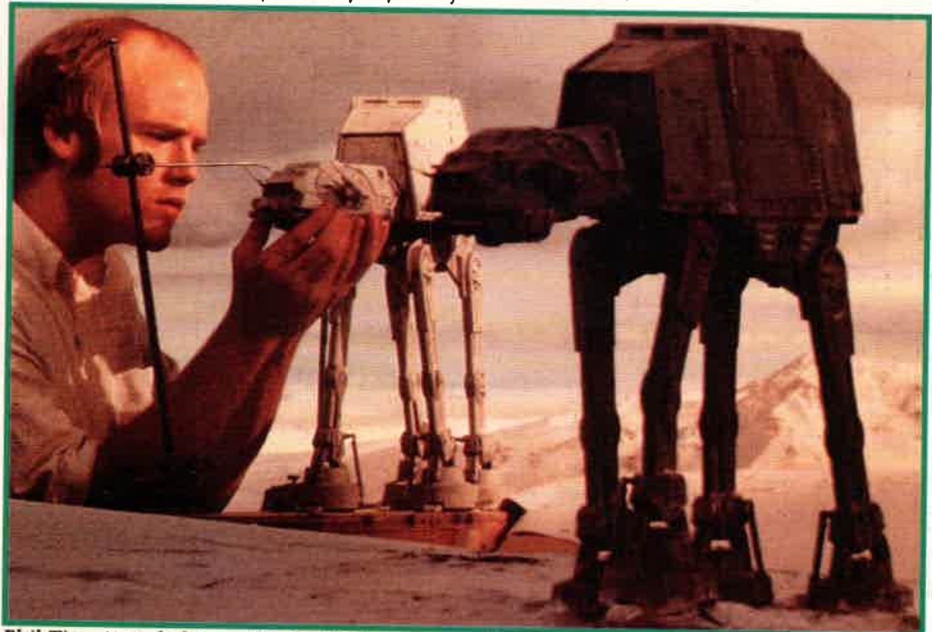
Le tournage a été une expérience à la fois pénible et exaltante, une épreuve de force au niveau du moindre effet spécial. Devant les problèmes de locomotion du petit robot R2-D2, George Lucas avait même eu recours à un vulgaire câble, qui le tirait comme une voiture de gosse. Le spécialiste regardant peut encore y déceler quelques imperfections, notamment deux vaisseaux spatiaux presque transparents. Manque de temps pour tout peaufiner à l'extrême. Tandis que George Lucas supervisait les effets spéciaux en Californie dans les studios d'*I.L.M.*, le cinéaste Irvin Kershner tournait **L'Empire Contre-Attaque** dans les pires conditions, sur un glacier norvégien.

"Chaque plan contient au moins un vaisseau spatial, un rayon laser, un objet en apesanteur, un personnage à intégrer à l'image filmée. Beaucoup de scènes dont on pourrait croire qu'elles ne comportent pas de trucages en sont remplies. Je voulais que ces effets s'intègrent à la scène à un tel degré qu'on ne les remarque plus, que personne ne puisse s'exclamer *"Oh, quel beau plan, quel merveilleux trucage !"*. Si l'on réagit comme cela, l'histoire s'arrête, et ce qui est plus important, c'est de préserver le mouvement du récit" témoigne un cinéaste qui est actuellement occupé à la réalisation de **RoboCop 2**. Les divers effets de **L'Empire Contre-Attaque** sont, en effet, superbement intégrés au scénario. Ils marquent surtout un progrès stupéfiant par rapport à ceux de **La Guerre des Etoiles** qui, déjà en 1977, en comptait environ 360. **L'Empire Contre-Attaque** atteint les 722 plans "truqués" par les bons soins d'ordinateurs révolutionnaires, "la limite de ce qui est faisable en ce domaine", rajoute Irvin Kershner.



Un des nombreux extra terrestres du film.

Le vaisseau mère de l'Empire attaqué par le faucon millénaire.



Phil Tippett règle la marche des Walkers grâce à la go-motion.
Ci-dessous :
Nilo Rodis-Jamero peaufine devant l'écran bleu une offensive des Walkers.



La séquence des "walkers" (les immenses forteresses en forme de tortues) est de loin la plus complexe du film; une année de préparation et deux autres mois de tournage. Phil Tippett et Jon Berg construisirent 5 marcheurs des neiges de 45 centimètres pour les faire ensuite évoluer dans un décor miniature. Des prises de vues réelles effectuées en Norvège furent ensuite rajoutées, notamment les plans où les soldats fuient au milieu des explosions. *I.L.M.* se permet là un nombre incroyable de détails : les pieds des "walkers" soulevant des nuages de neige, un chasseur s'écrasant au sol, d'autres sillonnant le ciel... Chaque segment était incrusté à l'image grâce à une tireuse optique, appareil qui mêle une infinité de plans de diverses origines en éliminant les contours. Dans le domaine de l'image composite, la séquence du Faucon Millénaire se faufilant entre des centaines d'astéroïdes bat elle aussi des records de difficultés. Richard Edlund et ses comparses filment d'abord le gros météorite, les quatre vaisseaux spatiaux, des dizaines de rochers, les arrière-plans peints, le fond étoilé, des explosions, des ombres et les fameux rayons lasers... Un boulot invraisemblable, 25 enregistrements en tout, et tout cela en couleur, dont les contours disparaîtront après 4 traitements du plan. Commencé en mars 1979, le tournage des effets spéciaux ne s'acheva qu'au printemps 1980, soit juste quelques semaines avant la date de sortie, prévue le 21 mai. Cependant, la perfection n'est pas le lot de toutes les scènes du film. Celle de la Cité des Nuages surtout montre trop qu'elle n'est qu'une peinture sur verre, belle certes (Ralph McQuarrie est un homme de talent) mais totalement artificielle par manque de détails, de profondeur de champ. Et surtout par manque de temps. Les délais arrivant à expiration, il était impossible de recomposer la scène. Il est vrai que, vers la fin du tournage, George Lucas et Gary Kurtz, son producteur, taillaient allègrement dans un storyboard lourd de 500 pages. Le budget était en dépassement spectaculaire. Comme **La Guerre des Etoiles, L'Empire Contre-Attaque** fut récompensé par l'Oscar des effets spéciaux, que les "anciens" d'*I.L.M.* (Richard Edlund, Dennis Muren) partagèrent avec le britannique Brian Johnson, auparavant responsable des coûteux vaisseaux de la série ***Cosmos 1999***. *I.L.M.*, sorti de cette épreuve de force, allait prendre en quelque sorte du "repos" studieux sur **Les Aventuriers de l'Arche Perdue et Star Trek II**... ■



La "chose" de Phil Tippett, impressionnante à l'écran, minuscule dans la réalité. (LE DRAGON DU LAC DE FEU)

L'ANNEE DU DRAGON

En 1981, les studios *Disney* décident de produire une vaste saga moyenâgeuse, **Le Dragon du Lac de Feu**, réalisée par Matthew Robbins, en collaboration avec son complice Hal Barwood, d'après nombre de légendes. Malgré l'échec du **Trou Noir** noyé par ses propres effets spéciaux, *Disney* misait une fois de plus sur les performances techniques. Le studio n'allait pas être déçu du voyage, même si le public, déprimé par le pessimisme de l'entreprise, changeait de trottoir à la vue d'un cinéma le programmant. Le pari tenait surtout à la création d'un dragon malfaisant digne de ce nom, un animal monstrueux et crédible, qui ne soit pas une bébête débonnaire en carton-pâte ou un lézard maquillé du style **"Voyage au Centre de la Terre"**. Le processus des effets spéciaux commença avec des recherches graphiques concernant les dragons. Un dessinateur travaillant alors pour un journal destiné aux gosses fournit à Matthew Robbins les premiers croquis où le monstre, répondant au doux nom de Vermithrax, était scrupuleusement détaillé. Abandonnant les vieilles techniques d'animation à la Ray Harryhausen, les petits génies d'*I.L.M.* adoptent immédiatement les moyens les plus sophistiqués pour élaborer le monstre. Son coût : 4 millions de dollars. Vermithrax fut ainsi construit en plusieurs versions, suivant les nécessités de tel ou tel plan. D'après les gribouillages de David Bunnett, Phil Tippett construisit aussi une figurine, qui allait servir de référence aux fragments du corps grandeur nature mis en place par Danny Lee. La répartition du travail était donc bien nette : Danny Lee de chez *Disney* pour les gros morceaux et *I.L.M.* pour toutes les miniatures. Phil Tippett demanda rapidement à son complice de **Piranhas**, Chris Walas, de mitonner au dragon une tête à échelle réduite de 40 cm de hauteur. Celle-ci, grâce à un tout un système de leviers, de poche d'air, de télécommande, et de six assistants maximum, pouvait se permettre quantité de mouvements, ouvrir la gueule, les yeux, dilater les narines... Même topo pour les plans rapprochés ou d'ensemble du dragon. Laissant pour compte la traditionnelle animation image par image héritée de Willis **King Kong** O'Brien et, plus tard, de Ray Harryhausen, qui aurait nui au réalisme du dragon, Phil Tippett expérimenta la *go-motion*. Explication simple : cette technique inclut la disposition de baguettes, contrôlées par ordinateur sur toute la surface du corps de la créature. Le computer, ayant enregistré les mouvements programmés par Phil Tippett (qui avait déjà utilisé cette technique pour les Taun-Taun de **L'Empire**), gomma ainsi toutes les imperfections des monstres antédiluviens de Ray Harryhausen. **Le Dragon du Lac de Feu** marqua les véritables débuts de la *go-motion*, technique qu'on retrouvera ensuite dans **Willow** et **Golden Child**. Petit inconvénient : autant l'animation classique revient bon marché, autant la *go-motion* coûte la peau des fesses.

Element indispensable à la véracité de Vermithrax : les vols. Ils sont au nombre de deux et Ken Ralston les filme exactement de la même façon que les vaisseaux de **La Guerre des Etoiles** dont il a eu aussi la charge. Le dragon demeure devant un écran bleu, tandis que la caméra Dykstraflex reliée à un ordinateur décrit sa trajectoire. Rajoutez un rien de *go-motion*, pour le battement des ailes, et vous obtenez un monstre plus vrai que nature. Aussi réalistes sont les bébés-dragons façonnés par Ken Ralston et Chris Walas; un acteur les trouva même si répugnants, à tel point qu'il leur balança un vigoureux coup de pied, qui brisa le mécanisme de l'un d'eux ! ■

LES EFFETS DE L'AVENTURIER

Dès sa première séquence, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** énumère un nombre invraisemblable d'effets spéciaux, surtout à base de peintures. La vitesse, et surtout la surprise occasionnée par ce fracassant début de trilogie, élimine la contemplation. Placés sous la responsabilité de Richard Edlund, les effets spéciaux du film ne sont pas tapageurs, pas clinquants. Superbement intégrés au récit, ils se remarquent à peine. La séquence, brève, de l'hydravion au port par exemple. Elle est fabriquée de toute pièce. L'avion n'est qu'une maquette, le fond une peinture sur verre, et les figurants des techniciens d'*I.L.M.* en vêtements d'époque. Idem pour beaucoup de scènes, y compris le plan final montrant l'Arche perdue... Perdue en fait dans un immense entreprôt, une ultime peinture où se trouve incrustée une minuscule image en prise de vues réelle. Le travail du maquilleur Chris Walas alors débutant est bien plus spectaculaire, avec en particulier la décomposition accélérée des nazis, des mannequins de cire fondant sous l'effet d'un souffle brûlant. Tout ceci paraît vraiment trop simple. En comparaison, **Indiana Jones et le Temple Maudit** est un modèle de complexité, bien qu'utilisant des méthodes éprouvées. Lorsque l'avion d'Indy pique du nez sur la montagne, c'est une maquette d'un mètre de long (filmée devant un écran bleu) qui chute sur un décor de 2,5 m sur 4 mètres, bricolé avec du carton et du papier aluminium. La falsification est le dada des cerveaux d'*I.L.M.* Bidon aussi, la Muraille de Chine du **Temple Maudit**. Bidon, le village indien où arrivent Indy et Demi-Lune. Une petite erreur est d'ailleurs fatale au plan; la caméra bouge de quelques millimètres et la frontière entre la prise de vues réelle et l'élément étranger se perçoit immédiatement... Bidon encore, l'inondation des cavernes du méchant, dans la réalité pas plus spectaculaire qu'un château de sable ratatiné par la marée. Mille litres de flotte sont envoyés, poussés dans un canon à air, dans des galeries miniatures. A l'écran, l'alternance des modèles réduits et des personnages réels (incrustés dans les maquettes) tient du miracle. La rapidité du montage est toujours un atout essentiel pour les gens d'*I.L.M.* Idem pour la démentielle poursuite en wagonnet, aussi bien prodige de montage que d'effets spéciaux. C'est d'abord Mike Mc Alister qui filme une maquette vidéo de la course, avec des miniatures. Spielberg se base alors là-dessus pour tourner les prises de vues réelles avec Harrison Ford. Et ces plans servent ensuite de base à Mike Mc Alister, qui poursuit son travail en fonction de celui du cinéaste. **Indiana Jones et le Temple Maudit**, c'est du bidon. Du bon bidon, aussi synthétique que la glycérine fai-



Le maquilleur Chris Walas règle leur compte à deux nazis, des mannequins de cire chauffés à blanc.



Une portion de falaise et l'envers du décor. (LE TEMPLE MAUDIT)





sant office de lave en fusion dans le repaire de l'infâme adorateur de Kali. Et du bidon comme ça, on en redemmande.
Retour à une sobriété presque bressonienne avec **Indiana Jones et la Dernière Croisade**, sur lequel Mike McAlister n'a pas trop à se dépenser. De jolies maquettes (dont un dirigeable, et des biplans dont l'un se plantera dans un tunnel...), des peintures sur verre (le gouffre du final), et une punition divine (décomposition rapide de Julian Glover obtenue grâce à un mannequin bondé de câbles), voilà le résultat. D'ailleurs, Spielberg clame haut et fort qu'il n'a pas voulu refaire **Le Temple Maudit**, que **La Dernière Croisade** concerne d'abord des personnages. Et qu'il a volontairement atténué le spectaculaire, pour pouvoir rentrer chez lui tous les soirs. Il est vrai qu'à *I.L.M.* on bosse à domicile, contrairement à une équipe de cinéma classique, qui bat la campagne et le monde. ■

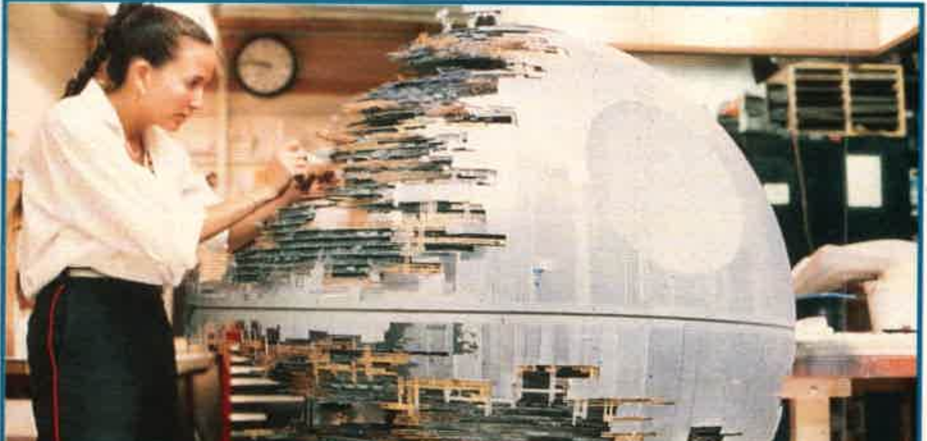
L'ANNEE DU JEDI

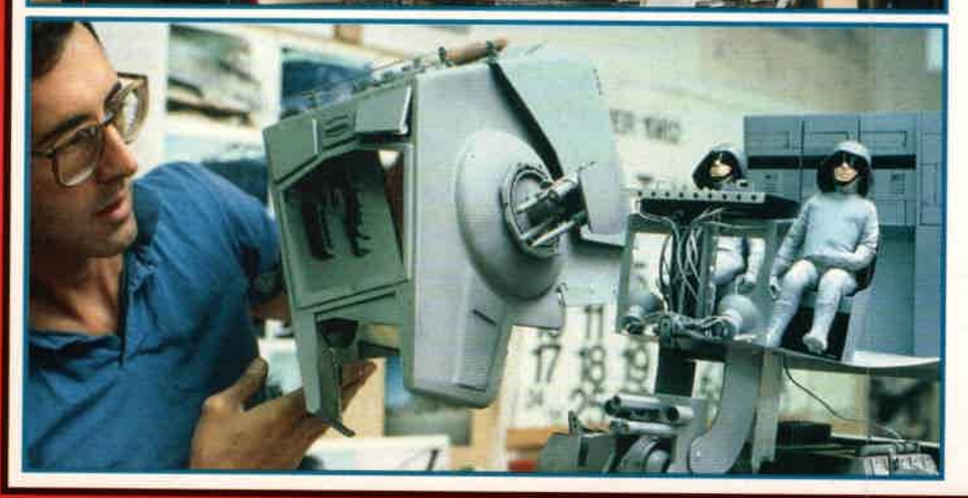
Les records semblent une habitude dans la saga de **La Guerre des Etoiles**. Troisième volet, **Le Retour du Jedi** sous la direction de Richard Marquand, cumule les chiffres impressionnants question effets spéciaux : deux ans de travail pour 150 personnes, la plupart œuvraient 12 heures par jour et ceci six jours sur sept, 517 séquences emploient des effets spéciaux, c'est-à-dire plus de 1500 éléments composites...
On retrouve au générique les meilleurs éléments d'*I.L.M.* : Richard Edlund, Dennis Muren, Phil Tippett, Ken Ralston et Joe Johnston. Rien que des as se répartissant un boulot colossal en trois équipes. La part la plus impressionnante revient probablement à Ken Ralston, la bataille finale se déroulant autour de l'Etoile Noire. Il ne s'agissait plus là de simples réglages, mais de chorégraphie. C'était d'ailleurs l'idée de George Lucas qui, du jour au lendemain, jeta à la corbeille 250 plans préalablement filmés. La bataille était trop confuse, impossible de s'y retrouver ! Il reste que la réussite exceptionnelle de cette séquence est due surtout aux précautions prises auparavant par Georges Lucas, à savoir le tournage d'un brouillon en vidéo. La "maquette" obtenue



Un maquillage pour un E.T. du mauvais côté de la barrière.

étant évidemment grossière, exécutée sans souci de réalisme et les bruitages en ayant été assurés par les techniciens eux-mêmes, avec la bouche et divers accessoires... Elle se révéla pourtant un élément indispensable. Une seconde maquette, plus précise et en noir et blanc celle-là, donnait une vue plus définitive du résultat à l'écran. Certains plans réunissant près de 70 éléments différents étaient purement et simplement annulés, parce qu'un seul d'entre eux déconnait. D'ailleurs, tous les effets spéciaux du **Retour du Jedi** seront menacés de poubelle au cas où ils ne donneraient pas satisfaction à George Lucas. Ce dernier aurait été parfaitement capable de virer la poursuite en scooter aérien dans la forêt, après des semaines d'efforts ! Cette séquence paraît pourtant aussi simple à réaliser que spectaculaire. D'abord, on filme Mark Hamill et Carrie Fisher sur un engin, devant un écran bleu. Le scooter peut amorcer quelques mouvements. A des milliers de kilomètres de là, une autre équipe met en boîte un maximum d'images de la forêt. Les deux éléments sont ensuite combinés, le premier ayant tenu compte de l'éclairage du second et des miniatures venant, d'un plan sur l'autre, remplacer





De haut en bas :
Le Rancor, un monstre vorace et une marionnette manipulée dans les coulisses.
L'Etoile Noire à demi détruite.
Préparation pour la cuisson d'un "chicken walker" miniature.

les personnages en chair et en os. La dynamique et la rapidité du montage sont une des armes de la trilogie de **La Guerre des Etoiles**. Là où **2001** restait en contemplation devant de grosses maquettes de plusieurs dizaines de mètres parfois, les trois films de George Lucas évitent les plans d'effets spéciaux qui dureraient plus de 4 secondes. C'est, par ailleurs, grâce à cette frénésie que Ken Ralston glisse au milieu des maquettes amoureusement ciselées des jouets achetés au magasin d'à côté, lors de l'éblouissante bataille finale. Petit rigolo, Ralston avait déjà fait passer des pommes de terre pour des astéroïdes dans **L'Empire Contre-Attaque**. Adroit, il construit ses images en faisant en sorte de focaliser l'attention du spectateur sur un point bien précis, très spectaculaire, afin que le regard ne s'attarde pas sur des détails délibérément rendus flous ! En revanche, les maquettes de Lorne Peterson et Steve Gawley brillent par leur perfection totale. Il y avait une cinquantaine de maquettes dans **La Guerre des Etoiles**, 106 dans **L'Empire Contre-Attaque**, et il y en a 150 dans **Le Retour du Jedi**, toutes ou presque réalisées à plusieurs échelles. La plus petite mesure 4 centimètres et le couloir extérieur de l'Etoile Noire fait, lui, 100 mètres de long ! Lorne Peterson plante également une forêt d'arbres de la dimension d'une grande pièce où se déplacent des "chicken walkers" animés selon le procédé de la *go-motion*.

Associé au vétéran britannique Stuart Freeborn, le polyvalent Phil Tippett flanqué de nombreux assistants imagine une armée d'extraterrestres, allant de la simple marionnette manipulée par-dessous le plancher au monstre miniature, manipulé par six opérateurs placés hors-champ (le hideux Rancor, que combat Luke Skywalker), en passant par l'énorme Jabba the Hut, monstre ultra-perfectionné qui demande l'emploi de deux tonnes de glaise, le moulage de dizaines de pièces en caoutchouc-mousse, des poches d'air pour marquer la respiration... Un tour de force de plus. Les fameux Ewoks, une cinquantaine de nains, ne présentent guère de problèmes, vu l'aspect sommaire de leur maquillage et l'épaisse fourrure qui leur recouvre le corps. Petit détail amusant, une séquence montrant une danseuse à la poitrine avantageuse (de six seins !) qui s'exhibait devant Jabba the Hut, fut coupée au montage pour des raisons morales qui n'échappent à personne... ■



Un extraterrestre parmi tant d'autres. Ci-dessous : une image composite, vaisseaux miniatures et soldats ont été filmés à part.

LES PILIERS D'I.L.M.

JOHN DYKSTRA. Sans lui, la **Guerre des Etoiles** n'aurait été qu'une escarmouche spatiale; il a, tout simplement, inventé une caméra ultra-mobile, capable de filmer des maquettes immobiles. Sa carrière au sein d'*I.L.M.* se résume à **La Guerre des Etoiles.** Assistant de Douglas Trumbull sur **Silent Running**, il tournait déjà pendant ses études des films en 16 mm utilisant des miniatures. Après **La Guerre des Etoiles**, il participe à la très onéreuse série **Galactica**, règle les vols du "Firefox" piloté par Clint Eastwood, et supervise les effets visuels de **L'Invasion Vient de Mars...**

RICHARD EDLUND. Lui aussi file rapidement de *Industrial Light and Magic* pour se mettre à son propre compte. Artiste autant que technicien d'exception, il débute dans la profession en tant que magasinier dans une boutique vendant des articles électroniques destinés à la télévision et au cinéma. Pendant ses études, il entreprend une carrière de photographe sportif. Passionné de culture japonaise (il parle couramment cette langue), Richard Edlund supervise les effets spéciaux de la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, des **Aventuriers de l'Arche Perdue** et de **Poltergeist. 2010** et **S.O.S. Fantômes** suivent son séjour chez George Lucas. **Les Aventures de Jack Burton** et **Piège de Cristal** prouvent son efficacité et, surtout, de judicieux choix artistiques.

CHRIS EVANS. Le numéro 1 à *I.L.M.* pour tout ce qui concerne les peintures sur verre. Diplômé d'arts plastiques de l'Université de Californie, il écrit à George Lucas suite à la vision de **L'Empire Contre-Attaque**. Un ami commun présente alors les deux hommes, et voilà... Il ne sait alors strictement rien sur les effets spéciaux, mais la lecture assidue de la revue *Cinefex*, prétend-il, lui apprend tout de A à Z.

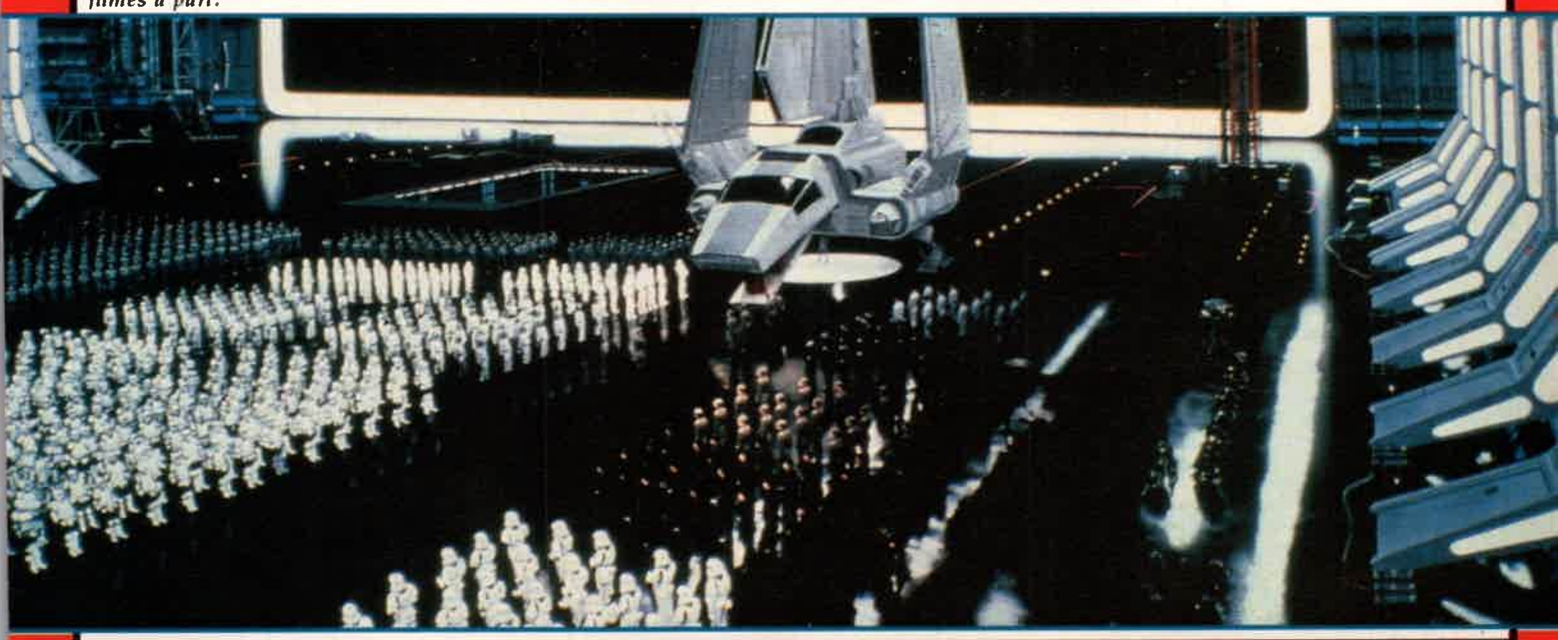
JOE JOHNSTON. Il a gravi tous les échelons d'*I.L.M.* Etudiant, Joe Johnston travaille pendant ses week-ends sur le story-board de **La Guerre des Etoiles**. Il devient rapidement le "Monsieur story-board" de la compagnie, puis un spécialiste de la peinture sur verre. Ancien de **Galactica**, il passe à la mise en scène avec **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**, remplaçant au pied levé Stuart Gordon. Coup d'essai, coup de maître, et le film rapporte gros...

MIKE McALISTER. Embauché d'abord comme assistant opérateur sur **L'Empire Contre-Attaque** pour un mois, Mike McAlister voit son contrat renouvelé pour deux mois et demi... De fil en aiguille, il devient l'un des hommes les plus importants d'*I.L.M.* Lauréat d'un Oscar pour **Indiana Jones et le Temple Maudit**, il œuvre essentiellement sur les modèles réduits et maquettes.

DENNIS MUREN. Fasciné par des films comme **La Guerre des Mondes** ou le premier **King Kong**, il ne pouvait qu'atterrir à *I.L.M.* Auparavant, il bricole sur des productions minuscules comme **Equinox** et surtout **Flesh Gordon**. Sur des spots TV, il côtoie Phil Tippet et Jon Berg, ses futurs partenaires. Collaborateur de la première heure d'*I.L.M.*, Dennis Muren peut porter à son actif tous les succès de la firme. Il éclate littéralement avec les effets spéciaux spongieux de **L'Aventure Intérieure**.

KEN RALSTON. Le "Monsieur maquette" d'*Industrial Light and Magic*. Lecteur vorace de la revue *Famous Monsters*, il réalise plusieurs petites choses, avec la caméra 8 mm payée par ses parents. Démarre ensuite dans la publicité, où il rencontrera Phil Tippet. Naturellement au générique de **La Guerre des Etoiles**, Ken Ralston cumule les fonctions sur presque tous les films *I.L.M.* (caméraman, maquettiste, sculpteur, animateur). Lauréat d'un Oscar, sa contribution à **Roger Rabbit** est essentielle.

PHIL TIPPET. A 7 ans, il voit **Le Septième Voyage de Sinbad** et les créatures de Ray Harryhausen. Le petit Phil décide d'en faire autant un jour. Avec son copain Jon Berg, il fait son apprentissage sur **The Crater Lake Monster** (dinosaure en vadrouille) et sur l'indispensable **Piranhas**. Réalisateur (son **Dinosaurs**, pour la TV, est une pure merveille), Phil Tippet crée l'échiquier vivant de **La Guerre des Etoiles**, les Taun-Taun et les colosses d'acier de **L'Empire Contre-Attaque**, le monstre du **Dragon du Lac de Feu**, la boîte de Pepsi de **Golden Child...** Egalement doué pour les maquillages, il travaille indifféremment avec un ordinateur ou selon les méthodes manuelles de son mentor, Ray Harryhausen. Et hors d'*I.L.M.*, Phil Tippett a aussi manipulé le méchant robot de **RoboCop**.





UNE SECONDE TRILOGIE

1980 n'est pas une année révolutionnaire pour les techniciens d'*Industrial Light and Magic*. Il s'agit maintenant d'exploiter et de rentabiliser le coûteux matériel utilisé pour **L'Empire Contre-Attaque**, quitte à jouer les prestataires de service... Tel est le rôle du studio pour **E.T.** et **Poltergeist**, deux productions Steven Spielberg dont les tournages se sont effectués parallèlement. Sur **E.T.**, le gros du travail va à Carlo Rambaldi et son équipe, et les effets spéciaux de maquillage de **Poltergeist** sont d'un jeune type de 29 ans, Graig Reardon.
Sur **Poltergeist**, les effets spéciaux optiques paraissent peu nombreux. Mais l'habit ne fait pas le moine; ils sont une bonne centaine, contre seulement une quarantaine dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. La plupart sont simplement des peintures sur verre, notamment de la ville illuminée (assez identiques à celles d'**E.T.**), et du ciel tourmenté. Pour les plans où se forment à grande vitesse des nuages menaçants, Gary Platek jette dans un réservoir d'eau transparent des peintures de couleurs différentes, lesquelles se mêlent assez lentement. Ce mouvement s'apparente assez à la formation de la masse nuageuse... Filmé en accéléré puis incrusté dans le plan, le liquide devient quasiment volatile. La technique du réservoir d'eau transparent est également mise à contribution pour l'effrayante séquence où apparaît un monstre doté de longues pattes flexibles. Comme ses poils blancs semblent littéralement flotter, il fut immergé, filmé ainsi, et "greffé" face à l'actrice, qui hurlait de terreur ! Les modèles réduits de **Poltergeist** incluent surtout la destruction de la maison de Graig T. Nelson et JoBeth Williams, modeste pavillon comme aspiré par l'enfer. D'un coût total de 25.000 dollars, le modèle réduit de la maison est réellement avalé par le conduit d'un puissant aspirateur placé hors-champ, le tout étant filmé à la verticale, la caméra surplombant la maquette.
On ne peut guère dire que les magiciens d'*I.L.M.* touchèrent de près au personnage d'**E.T.** Steven Spielberg leur laissa seulement quelques figurines assez rigides à se mettre sous la dent. Surtout voué aux effets spéciaux optiques, *I.L.M.* s'est consacré souvent à des travaux impossibles, *a priori*, à déceler sur l'écran, surtout des peintures sur verre, des maquettes, reproductions maniaques des maisons sur les collines de Los Angeles. C'est Ralph McQuarrie qui dessine d'abord les séquences à effets spéciaux, notamment l'apparition du vaisseau spatial en forme de boule de sapin de Noël. Le modèle réduit construit d'après ses croquis ne correspond ainsi pas de tout aux "OVNI" habituels. Les techniciens d'*I.L.M.* l'ont reproduit sous la forme de deux répliques de tailles différentes, illuminées de l'intérieur. Le décor environnant n'est rien de plus qu'un morceau de forêt, une clairière, lui aussi miniaturisé et à peine plus grand qu'une table de cuisine. L'envol d'Elliot sur fond de soleil couchant (puis de lune) est finalement assez simple. Des miniatures animées par *go-motion* devant un écran bleu, un faux astre ardent derrière la cîme de quelques sapins artificiels... Il n'en faut pas plus pour donner au cinéma l'une de ses plus belles séquences. A *I.L.M.* aussi, on sait rester simple, quelquefois, devant les plus grands défis techniques... ■

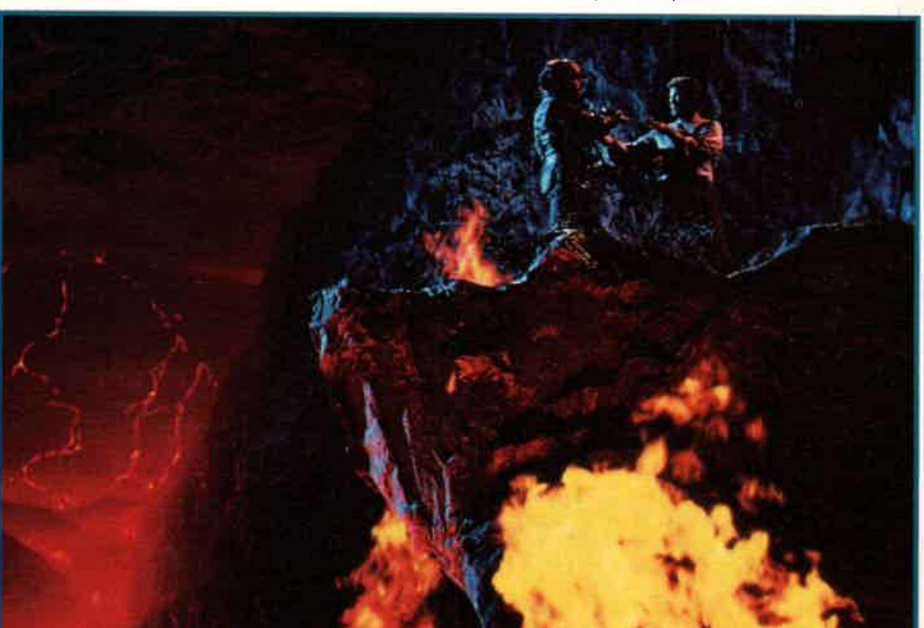
Les effets spéciaux du premier **Star Trek**, sous la responsabilité de Douglas Trumbull, reviennent très cher à *Paramount*. Rien que la grande maquette de l'Enterprise coûtera 125.000 dollars ! *Paramount* dit alors halte à l'inflation, et recourt tout logiquement aux services d'*I.L.M.*, qui sera le garant d'économies importantes pour **Star Trek II, La Colère de Khan**. La priorité est d'abord de retrouver les modèles réduits déjà employés. On leur met la main dessus, mais dans un état lamentable... Les délais serrés entraînent chez *I.L.M.* une somme de travail colossale en très peu de temps, à raison de 16 heures de travail quotidien, et cela six jours sur sept... *Industrial Light and Magic*, ce n'est pas exactement les pantoufles d'Hollywood. "L'âge moyen à *I.L.M.* est de 26 ans (à Hollywood, c'est plus de 40). Beaucoup de gens ont appris leur métier ici-même. L'état d'esprit est très différent de ce qui se passe à Hollywood : nous ne sommes pas pour la division du travail à outrance telle qu'elle est pratiquée là-bas, et qui fait qu'ils se retrouvent avec des structures extrêmement lourdes, qui ne sont pas nécessaires, et qui nuisent à une bonne avancée du travail. Ici, des caméramen peuvent très bien faire leur éclairage ou manipuler une boîte de clous, si nécessaire. Même un ouvrier peut être amené à tourner un plan, même George Lucas. Vous ne trouverez pas ici le spectacle affligeant d'un plan tourné avec 40 personnes qui s'ennuient, quand 3 personnes seulement auraient suffi", commente Tom Smith, big boss d'*I.L.M.* en 1982.
La différence entre les deux premiers **Star Trek** est nettement marquée. Sorti de jolies maquettes (surtout un vaisseau spatial en forme de champignon et éclairé de l'intérieur comme un lampion), de magnifiques fonds étoilés baroques (à la différence du noir profond de **La Guerre des Etoiles**), **Star Trek II** bénéficie d'une séquence mémorable entièrement réglée par ordinateur : les conséquences du programme Génésis sur la topographie d'une planète. Celle-ci flambe, des montagnes apparaissent, la végétation prend forme... **Star Trek IV, Re-**


Construction de la maquette d'un célèbre édifice. (STAR TREK IV)

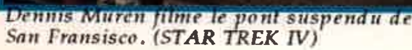
tour sur Terre comporte une scène assez similaire, celle du voyage dans le temps où se reconstitue le visage de Spock au centre d'un brouillard. Employant l'écran bleu, la *go-motion* et les peintures sur verre les plus réalistes, la saga **Star Trek** ne rechigne pas à utiliser les moyens les plus archaïques, lorsque les circonstances l'exigent. Témoin le chien klingon de **Star Trek II, A La Recherche de Spock**, une grosse marionnette, manipulée sous le plancher par Ken Ralston, et les gros vers cornus qui nécessitaient 15 opérateurs. Pourquoi faire compliqué, quand on peut faire simple ? *I.L.M.* raisonne dans le bon sens. Abandonnant les images de synthèse et le sacro-saint écran bleu, Ken Ralston a recours à une maquette du pont suspendu de San Francisco, à une maquette d'un vaisseau klingon, à un petit bassin, à des ventilateurs, pour un bref passage de **Star Trek IV**. Des baleines d'un mètre vingt dans une piscine, et une eau prudemment rendue floue, donnent à ce titre **IV** de somptueux ballets aquatiques.
Simplicité, un mot sacré, au royaume de la technologie de pointe. Une technologie également présente dans la série TV, ***Star Trek, The Next Generation*** qui, petit écran oblige, allège les performances, tout en recourant aux mêmes techniques... ■

La maquette de l'Enterprise attaquée par la maquette d'un vaisseau Klingon. (STAR TREK III)

Ci-dessous : une des images composites de STAR TREK III







Dennis Muren filme le pont suspendu de San Fransisco. (STAR TREK IV)



Kirk se faufile sous le pont. (STAR TREK IV)

UNE EXPERIENCE FRUSTRANTE

Lorsque John Carpenter arrive en 1985 dans les studios d'*I.L.M.* pour les besoins de son **Starman**, il ne soulève guère l'enthousiasme. Et pour cause; tout est planifié, storyboardé et réglé, quant aux effets spéciaux. Bruce Nicholson et son équipe n'ont plus qu'à se taire et exécuter le plan de travail. Généralement, le travail chez *I.L.M.* est un peu plus convivial. Client et employés discutent, élaborent ensemble les effets spéciaux du projet. La forte personnalité de John Carpenter avait déjà visualisé l'ensemble du film, avant même de le soumettre à quiconque. Mais à *I.L.M.*, on soigne le boulot quelles que soient les circonstances. Et le réalisateur de **Invasion Los Angeles** exige beaucoup des effets spéciaux. Le vaisseau spatial du **Starman** doit être réfléchissant, un défi inédit pour Bruce Nicholson. Comment filmer pareil objet sans dévoiler la présence d'une caméra ? A priori, c'est impossible. A moins que ledit objet ne soit une sphère, aussi noire et mate que possible. Et comment faire passer une telle boule pour un astronef ? En lui rajoutant des anneaux perpétuellement en mouvement ! **Starman** est donc un casse-tête de tous les instants. John Carpenter est intraitable; pour la scène du train traversant le désert près de Las Vegas, il ne veut pas de réalisme mais "quelque chose de légèrement irréel". *I.L.M.* construit donc une portion de désert, dispose des peintures sur verre, et fait passer dans le décor un petit train filant à vive allure. L'effet se remarque à peine. C'est la garantie de sa réussite... Et John Carpenter peut se féliciter de ce petit rien de différent, qui marque de son empreinte une séquence *a priori* quelconque. Il est vrai que, contrairement à beaucoup de cinéastes, il n'a pas hésité à se déplacer à *I.L.M.* Seuls George Lucas et Steven Spielberg l'avaient fait avant lui. ■

Elémentaire mais beau. Une poubelle spatiale et une vue imprenable des USA. *(EXPLORERS)*

DEUX ODYSSEES DE L'ESPACE



Enemy, le film de l'allemand Wolgang Petersen, emploie autrement mieux *I.L.M.* que des nanars comme **Golden Child**. Exemple, l'effet omniprésent durant tout le film, mais invisible, les cieux rougeoyants. Ce sont des peintures sur verre d'un étonnant réalisme, dues au spécialiste Chris Evans. Tous les extérieurs du films découlent d'une étroite combinaison entre peintures sur verre (pour le ciel, l'horizon hérissé de volcans...), décors de studio (dans ceux de la *Bavaria* à Munich), et prises de vues réelles (effectuées sur Lanzarote, une île des Canaries). Sur **Enemy**, la consigne lancée par Wolfgang Petersen est : "Rien qui ressemblerait à **La Guerre des Etoiles**". Elle a été si bien respectée par les techniciens qu'aucun détail ne vient rappeler le film de George Lucas. Et cela, y compris les vaisseaux spatiaux, très différents des Chasseurs de l'Empire, plutôt arrondis comme ceux des couvertures des vieux livres de science-fiction.

Préparation du survol de Los Angeles. Une peinture sur verre et des fibres optiques. *(EXPLORERS)*





Une flotte de chasseurs baroques sortis d'un album de Flash Gordon. (ENEMY)

Au rayon spatial, **Explorers**, de Joe Dante, donne une image extravagante des immensités interstellaires. La forme outrageusement phallique du vaisseau *alien* n'échappe à personne, et la fusée des jeunes héros est plus proche d'une poubelle que d'une navette. Les effets spéciaux, bien que solides et réussis, par leur côté bande dessinée rétro, font la nique à la technologie sophistiquée des grosses machines de science-fiction. Après avoir survécu à la colère d'un extraterrestre saucissonné par Rob Bottin, les protagonistes disparaissent devant une espèce de grosse araignée métallique, mi-animée, mi-réelle (les gens d'*I.L.M.* ont construit sa partie la plus avancée en grandeur nature, et en métal). Cependant, le meilleur des effets spéciaux de **Explorers** concerne encore les peintures sur verre, des vues de la Terre autrement plus belles que les relevés topographiques de la NASA. Les pinceaux d'*I.L.M.* se penchent parfois vers les palettes de couleurs d'un Renoir ! ■

SABOTAGE

Le Souverain Noir animé par Phil Tippett dans HOWARD.

L'année 1986 n'est pas, pour *I.L.M.*, une année faste. Trois films, deux bides (**Howard** et **Le Secret de la Pyramide**) et un dernier larron qui a piraté ses propres effets spéciaux, **Golden Child** de Michael Ritchie. A quoi bon faire appel au gratin dans ce domaine, pour un résultat somme toute quelconque et, parfois même, franchement déplorable ? Pourtant, il y a de bonnes peintures sur verre dans **Golden Child**, avec un temple perché sur l'Himalaya, et l'intérieur, où le regard se perd dans un couloir sans fin... C'est beau (les techniciens disent d'ailleurs avoir été un peu inspirés par **Koyaanisqatsi**), et cela économise un long voyage. Par contre, il est vrai que d'autres images composites échouent complètement. Comme celle du gamin magique lévitant sur fond de paysage bleu et orange, surtout. Il est tellement évident que le gosse a le cul posé sur un tabouret, hissé à des câbles devant un écran bleu, que le spectateur le moins averti soupçonne quelque chose de louche, de truqué. Les démentielles batailles spatiales de la trilogie de **La Guerre des Etoiles** passent comme des lettres à la poste, sans que l'on s'interroge sur la réalité des choses; et là, dans un modeste *money-maker* taillé sur mesure pour Eddie Murphy, un effet simple se plante. Tout le problème du film tourne autour de son montage, de l'enchaînement des plans d'effets spéciaux. "Du sabotage", annonce clairement Phil Tippett, un monsieur généralement posé. Et pourtant, **Golden Child** s'annonçait à l'origine comme un digne successeur du **Dragon du Lac de Feu** et de **L'Empire Contre-Attaque**, *I.L.M.* y ayant adopté le système Tondreau. Grosso modo, cette technique peut positionner un

élément animé dans un décor donné. Et cet élément, filmé stable, pourra subir les mêmes tremblements que le décor, lorsque celui-ci bougera... Une bénédiction, pour les images employant l'animation, caractérisée du temps d'Harryhausen par des plans souvent plats et dévitalisés de tout mouvement de caméra. A l'opposé, le système Tondreau permet, lui, le travelling. La boîte de Pepsi qui danse, le démon ailé que combat Eddy Murphy, bénéficient de cet apport... Tout comme la peu convaincante femme-serpent, combinaison d'une image animée... et d'une femme maquillée. Aussi ratée est la description des enfers, décors d'aluminium, de bois et de plastique, que parcourt une caméra télécommandée. La scène ressemble ainsi à ce qu'elle est réellement : un plateau miniature !
On retrouve le nom de Phil Tippett associé à la meilleure séquence de **Howard**, le bide qui, avec **Labyrinth**, fit sauter beaucoup de têtes chez *LucasFilm*, en cette piètre année 86. Alors que le maquilleur Tom Burman et son staff travaillent à la transformation progressive de Jeffrey Jones, Phil Tippett oeuvre dans son domaine favori, l'animation en trois dimensions d'un monstre particulièrement horrible, le seul effet un peu mémorable sur les 140 plans "falsifiés" que le film supporte... La bête, le Souverain Noir, combine pas moins de 60 éléments différents, tous en mouvement. C'en est trop pour les ordinateurs d'*I.L.M.* et Phil Tippett y a recours le plus souvent à une animation traditionnelle, à la Harryhausen. Trois mois sont nécessaires au tournage d'une séquence mettant en scène un monstre très différent des habituelles créatures de bandes dessinées, un monstre qu'on dirait proche du peintre Francis Bacon.
Les minutes les plus stimulantes du **Secret de la Pyramide (Young Sherlock Holmes**, *in english*) une production Spielberg, de Barry Levinson, appartiennent aussi au rayon animation d'*I.L.M.* Un vitrail, représentant un féroce chevalier, prend vie et s'en va traquer un prêtre jusque dans la rue. Pour la première fois, dans l'histoire des effets spéciaux, le laser est utilisé. Dans un premier temps, un comédien mimant la scène est filmé devant un quadrillage nécessaire pour recomposer les fragments du corps, sous forme d'images digitales, lesquelles sont ensuite directement imprimées sur la pellicule grâce à un scanner. La méthode, performante, n'a pourtant pas fait école. Pour des raisons (bassement) pécuniaires ? ■


Un monstre plus impressionnant en photo qu'à l'écran. (GOLDEN CHILD)

DEUX COCOON POUR LE PRIX D'UN

Les effets spéciaux de **Cocoon** ne sont pas nombreux, mais ils sont beaux ! OK, le vaisseau spatial évoque énormément le *mothership* de **Rencontres du Troisième Type**, mais l'attention des gens d'*I.L.M.* s'est essentiellement portée sur l'esthétique au détriment du spectaculaire. Figurine illuminée de l'intérieur par des centaines de faisceaux lumineux, le vaisseau spatial resservira dans **Cocoon II** quatre ans plus tard, à quelques plans près, notamment les portes qui s'entrouvrent. Très discret donc, **Cocoon** met en scène des extraterrestres très peu envahissants, sources de lumière. D'abord maquillés par Greg Cannom, les personnages sont interprétés par quatre danseurs habillés de collants clairs, et évoluant, accrochés à des filins, devant un écran bleu. L'un d'eux est même amené à nager dans un grand réservoir transparent, pour être ensuite épinglé dans l'image. Les lueurs vives émanant des *aliens* sont produites par toutes sortes de clartés assez violentes sur l'eau. Ne cherchant pas à figurer dans le Livre des Records, les effets spéciaux de **Cocoon** privilégient donc le côté intimiste, cette même facette que le même Ron Howard oubliera complètement dans **Willow**.
Plus riche en divers effets optiques, mais foncièrement médiocre, **Cocoon II** de Daniel Petrie emploie des combinaisons techniques assez similaires, légèrement plus complexes à mettre au point, vu que les extraterrestres luminescents se balladent perpétuellement devant la caméra, pour colmater les brèches d'un script prenant l'eau de partout... **Cocoon II**, comme **Willow**, prouve au moins une chose : aussi perfectionnés et novateurs que soient les effets spéciaux, un scénario médiocre reste un scénario médiocre. Prestataires de service réputés pour les économies qu'ils amènent aux producteurs et pour leur respect draconien des délais, les têtes pensantes d'*I.L.M.* ne sont guère concernées par les scénarios. Assez peu original, y compris en ce qui concerne les effets spéciaux (une boule de feu personnifie une Tahnee Welch en rut dans un restaurant français, un vieux bonhomme bondit dans les airs pour marquer un but lors d'une partie de volley-ball), **Cocoon II** renferme pourtant une séquence extraordinaire, dont le trucage est complètement invisible. Protagoniste du joli film de Ron Howard, Brian Dennehy interprète également le nanar de Daniel Petrie, sans avoir mis les pieds sur le plateau. Tous les plans le mettant en scène ont été enregistrés devant un écran bleu et insidieusement logés au milieu des autres comédiens. A quand une distribution au complet qui se donnerait la réplique sans jamais se rencontrer ? Les craintes du **Looker**, l'excellent thriller de Michael Crichton sur la manipulation des images synthétiques, sont loin d'être infondées... ■


L'envol du mothership. (COCOON I)

LES MIETTES DU PALMARES

L'AVENTURE DES EWOKS (1984). Conçu pour le petit écran, **L'Aventure des Ewoks** est un téléfilm de luxe pour les gosses, exploitant à mort les peluches du **Retour du Jedi**. Plein de superbes peintures sur verre, décrivant des paysages grandioses, **L'Aventure des Ewoks** inclut surtout le monstre Gorax (un simple costume dans lequel se trouve son couturier, Jon Berg), et le Borra (une créature animée par l'inévitable Phil Tippet)...

EWOKS -LA BATAILLE D'ENDOR (1985). La suite de **L'Aventure des Ewoks**. Les effets spéciaux sauvent ce téléfilm mielleux, surtout les monstres de Phil Tippett dans la grande tradition Harryhausen. Certains éléments sont des créations non retenues pour la trilogie de **La Guerre des Etoiles** et recasées ici. Il y a, notamment, une bien curieuse monture...

CAPTAIN EO (1986). La participation d'*I.L.M.* n'est pas essentielle dans ce moyen métrage en relief, ce *space-opera* bouffon réalisé par Francis Coppola pour les visiteurs de Disneyland. Juste un rôle d'opérateur caméra, en quelque sorte.

LES GOONIES (1986). Une production Spielberg et une récréation pour *I.L.M.* Les effets spéciaux se résument à quelques peintures sur verre, et surtout à un galion miniature reposant sur une eau reconstituée par ordinateur. Les plans rapprochés sont tournés sur un faux navire, partiellement reconstitué. Le montage sert merveilleusement les effets spéciaux, on ne le soulignera jamais assez.

RETOUR VERS LE FUTUR (1986). D'emblée, dans cette comédie fantastique, Robert Zemeckis et son producteur (Spielberg) se refusent aux effets spéciaux. Un seul truc notable dans le film, la fabuleuse voiture à voyager dans le temps du Professeur De Lorean. Il s'agit d'un modèle réduit, animé par ordinateur et filmé comme l'un des vaisseaux spatiaux de **La Guerre des Etoiles**. Quelques secondes de présence à l'écran. *I.L.M.* dans toute sa discrétion...

MIRACLE SUR LA 8ème RUE (1987). Une production Spielberg, lanterne rouge au box-office. Une fois de plus, les effets spéciaux déterminent le film et donnent vie à des extraterrestres métalliques, en forme de soucoupes. *I.L.M.* les humanise, leur donne un caractère. Toutes les techniques se bousculent au portillon pour rendre ces "*E.T.*" crédibles, à commencer par l'écran bleu et la *go-motion*. Mais ici, la fonction des gens d'*I.L.M.* tient en un mot : marionnettistes. Cependant, jamais les fils ne sont visibles. Un petit film, mais une preuve supplémentaire de la maîtrise totale de l'outil, pour *I.L.M.*



MIRACLE SUR LA 8ème RUE

THE ABYSS (1988). Où *I.L.M.* prend l'eau. James Cameron confie la majeure partie des effets spéciaux visuels à *Dreamquest*, la grande rivale d'*I.L.M.*, mais demande à cette dernière de sculpter l'eau, de maîtriser l'élément aquatique... L'effet donne un majestueux serpent de mer, reproduisant à son extrémité les deux visages de Mary-Elizabeth Mastrantonio et Ed Harris. Huit mois de travail, un ordinateur spécialisé dans l'animation en trois dimensions, une étude approfondie de la composition de l'eau... Dennis Muren a livré là 70 secondes inédites et merveilleusement troublantes.

LEVIATHAN (1988). *I.L.M.* fait un peu de la figuration dans ce pâle remake aquatique d'**Alien**. Quelques peintures sur verre pour peaufiner les fonds marins...

CHERIE, J'AI RETRECI LES GOSSES (1989). Des gamins minuscules sur le museau d'un chien, un scorpion géant, une abeille tout aussi énorme... Bref, une nouvelle version de **L'Homme qui Rétrécit**. Production *Disney*, **Chérie...** marque le retour à *I.L.M.* de Tom Smith, qui avait quitté la compagnie après **Le Retour du Jedi**, parce qu'il "ne voulait pas passer le restant de ses jours à assurer des entreprises de post-production". Nourri au lait d'*I.L.M.* depuis sa prime jeunesse, Joe Johnston fait ses débuts de metteur en scène. Sortie française prévue pour février 90. Nous y reviendrons largement...

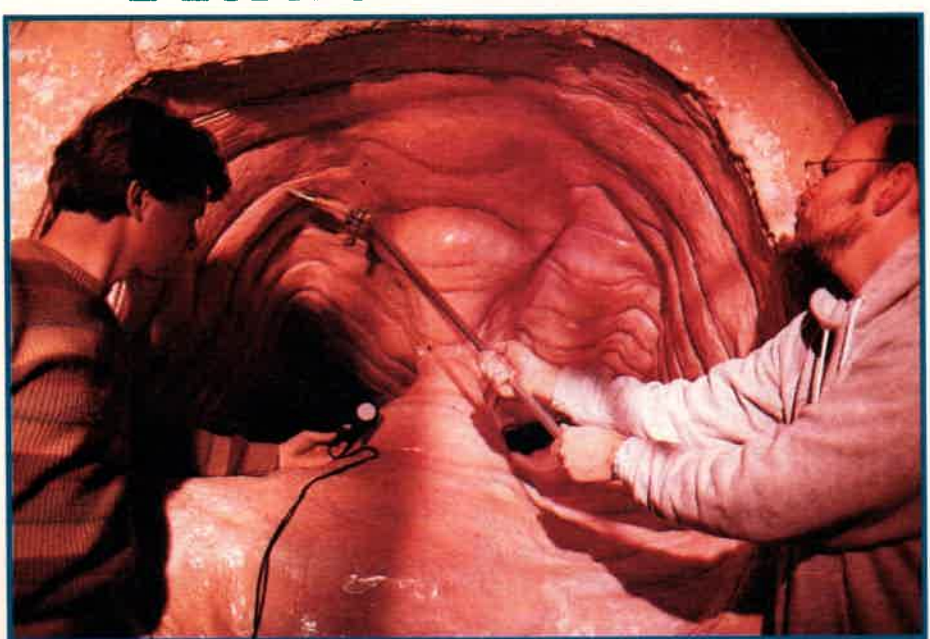
JUSQU'AU BOUT DU REVE (1989). Un boulot de commande. Incruster un terrain de base-ball au milieu d'un champ de maïs, puis le faire disparaître, et faire disparaître des joueurs se faufilant dans les agrumes. Houdini aurait apprécié. Gracieux.

S.O.S. FANTOMES II (1989). C'est ici que Dennis Muren remplace Richard Edlund, qui avait la charge des effets spéciaux du premier, après son départ d'*I.L.M.* Un figurant dans le costume amidonné de la Statue de la Liberté écrase une voiture miniature, au milieu d'un New-York incrusté dans l'image. Des effets spéciaux efficaces, en ce qui concerne les fantômes, mais déjà plus douteux lorsqu'il s'agit de planter la tête de l'affreux méchant dans le décor. Malgré l'emploi de l'ordinateur, on pense à de mauvaises transparences, dignes d'un *Tarzan* des années 30. Le fameux *slime* gluant et rouge serait de la peinture métallique, agitée avec tout un réseau de pompes et tuyaux.



L'AVENTURE DES EWOKS

L'ESPACE INTERIEUR



Une opération des amygdales ? Non, L'AVENTURE INTERIEURE.

L'Aventure Intérieure que Joe Dante réalise en 1987 pour le compte de Steven Spielberg bouleverse les données d'une décennie de travail chez *I.L.M.* Du jour au lendemain, Dennis Muren et sa clique abandonnent les immensités interstellaires pour se consacrer à l'intérieur du corps humain, où se trouve précipité Dennis Quaid. Le passif, en matière d'exploration "interne", inclut seulement **Le Voyage Fantastique** de Richard Fleischer, dont on conservera à jamais l'image d'une Raquel Welsch moulée dans sa tenue de plongée et agressée par des... anticorps ! Il faut savoir aussi que la plupart des décors du film étaient construits grandeur nature, de manière fantaisiste et psychédélique. Ici, Dennis Muren va abattre d'emblée la carte du réalisme. L'intérieur du corps humain est obscur, noir, pas bariolé comme dans **Le Voyage Fantastique**. Muren écarte immédiatement la lourde charge des effets spéciaux effectués en post-production, parfois bien après le tournage. Il tourne en direct, espérant ainsi préserver toute la spontanéité, la nervosité du style de Joe Dante. Sa démarche est quasiment scientifique lorsqu'il s'attaque à l'élaboration des tissus musculaires. Il décrit ceux-ci exigus, humides, aux formes molles. On est loin des studios copieusement aménagés du **Voyage Fantastique**, et de ses lumières vives. Les effets



L'AVENTURE INTERIEURE de haut en bas : une reconstitution clinique du corps humain, un effet de perspective forcée et un accouchement sans douleur.





spéciaux de Dennis Muren sont dictés par la logique; à chaque fois que la capsule pilotée par Dennis Quaid se rapproche de la peau, l'intensité de la lumière augmente. Le voyage passe dans un globe oculaire, le ventre ou les tympans...., en bref une variété incroyable de décors miniatures, souvent utilisés pour un seul et unique passage du héros. Le plus spectaculaire d'entre eux est probablement l'artère, conduit en plastique transparent, d'une longueur de 12 mètres et de 45 centimètres de diamètre, parcouru de globules rouges en silicone de la taille d'une pièce de deux francs... Quant à la capsule conduite par Dennis Quaid, et télécommandée par les techniciens d'*I.L.M.*, elle ne mesure que trente centimètres de diamètre. Et dire que le sous-marin du **Voyage Fantastique** était bâti grandeur nature, pour les besoins de certains plans ! Recourir à pareille méthode aurait amené *Industrial Light and Magic* au bord de la faillite et fait perdre à Spielberg des millions de dollars. Déjà que le film s'est planté aux USA...
Sorti des effets propres au contenu du corps humain, **L'Aventure Intérieure** se laisse aussi aller à des miniaturisations dignes des Brownies de **Willow**. Ce sont celles des méchants incarnés par Fiona Lewis et Kevin McCarthy qui, bien que réduits à une taille de cinquante centimètres, tentent de neutraliser Meg Ryan et Dennis Quaid dans leur voiture. Dennis Muren emploie ici la technique de la perspective forcée, "truc" qui consiste à placer des comédiens dans des décors surdimensionnés, à savoir un intérieur de voiture géant et des mannequins immenses. Ceci, ajouté à quelques bonnes vieilles transparences, fait la nique aux ordinateurs et consoles de **Willow**... ■

WILLOW, L'OVERDOSE



En 1987, **Willow** renoue avec l'héroïc-fantasy, genre passé de mode depuis quelques années déjà. Mais George Lucas espère bien lui redorer son blason en injectant à un scénario déficient une vingtaine de séquences propres à tous les débordements spectaculaires. Tous les départements d'*I.L.M.* sont mobilisés et les ordinateurs donnent le meilleur d'eux-mêmes. Les effets spéciaux sont parfaits. D'une grande froideur, d'une inhumanité toute informatique mais, il est vrai, parfaite. En regard, ceux bricolés de bric et de broc dans **Beetlejuice** osent la poésie si savamment évacuée de **Willow**. Cependant, la performance reste à saluer. Fonctionnel et dévitalisé de toute émotion, **Willow**, sans l'ombre d'une maladresse, détaille une vingtaine de Brownies, des lutins de quelques centimètres ! Il aurait été évidemment possible de construire des décors géants (ce qui a d'ailleurs été fait pour certains plans) mais

Une peinture sur verre indispensable à la grandeur de WILLOW.

Une autruche informatisée. (WILLOW)

cette solution aurait considérablement grevé un budget déjà élevé. L'irremplaçable fond bleu, et l'ordinateur, peuvent palier au boulot d'une armée de charpentiers. Avec, en tête, une scène de **La Fiancée de Frankenstein** où le Dr. Pretorius exhibe des homoncules, Mike McAlister et Dennis Muren réussissent l'impossible; 150 plans mettant en scène les Brownies, des plans d'autant plus complexes que la caméra ne cesse de se déplacer. Bien que les scènes utilisant des décors surdimensionnés soient au nombre de dix, le défi technique à relever passe par les pires contraintes. D'abord, les ombres des nabots, qui seront ensuite dessinées par les animateurs d'*I.L.M.*, puis leurs déplacements continuels. Ron Howard tient tout banalement à filmer ses Brownies comme s'il s'agissait de personnages normaux... Facile pour lui, et cauchemardesque pour les autres. Dans **Willow**, l'écran bleu prend des proportions gigantesques et s'étend jusque sous les pieds des acteurs. Pour corser les difficultés, le scénario inclut une fée libellule se déplaçant dans un halo de lumière blanche. Ce peut être aisé dans un dessin animé comme **Peter Pan**, et déjà moins évident dans un film *live*... Le bon sens des techniciens d'*I.L.M.* commande à George Lucas d'engager un superbe mannequin newyorkais, de l'habiller chichement, et de le suspendre devant un écran bleu. La lumière et les battements d'ailes sont ensuite rajoutés par un ordinateur et des procédés d'animation très performants. En comparaison, la manipulation du dragon (inspiré à la fois d'un requin, du dinosaure et de l'éléphant) est un modèle de simplicité. Construit en deux exemplaires miniatures pour deux décors à cette échelle, et sous forme d'un buste plus grand cracheur de flammes, le dragon complique singulièrement la tâche de Phil Tippett, car il possède deux têtes. Autrement dit, il demande deux fois plus de travail. Sommet technique de **Willow**, la transformation de la Reine en une multitude d'animaux allant de la chèvre au tigre en passant par l'autruche, déclenche des records de migraines entre les murs d'*I.L.M.* Son explication ne donne qu'une faible idée de la performance. Ce sont d'abord des animaux de petit format qui sont métamorphosés grâce à des baguettes et des membres télécoscopiques. L'ordinateur et le traitement synthétique des images affinent ensuite le processus, gomment les nombreuses imperfections. C'est ainsi que la chèvre mute en autruche, que l'autruche devient une tortue, la tortue un tigre... Cependant, les effets spéciaux les plus esthétiques de **Willow** sont aussi ceux que l'on remarque à peine, les paysages que George Lucas a commandés par dizaines, après un premier montage du film. Le producteur soumet alors à ses techniciens, Chris Evans en tête, des photographies d'une région particulièrement sauvage de la Chine, Kwaïlin. Celles-ci, recomposées ensuite sur des *mat-paintings*, complètent les prises de vues effectuées au Pays de Galles et en Nouvelle-Zélande. Le château ténébreux de la sorcière Raziel est, quant à lui, la combinaison de deux techniques : la peinture sur verre, et la maquette. Une fois de plus, l'illusion est parfaite. Nos châteaux de la Loire, sur carte postale, sont moins réalistes que celui de **Willow** à l'écran. ■

UN CIVET DU TONNERRE



Bob Hoskins, Jessica et Roger réunis par les bons soins de I.L.M.

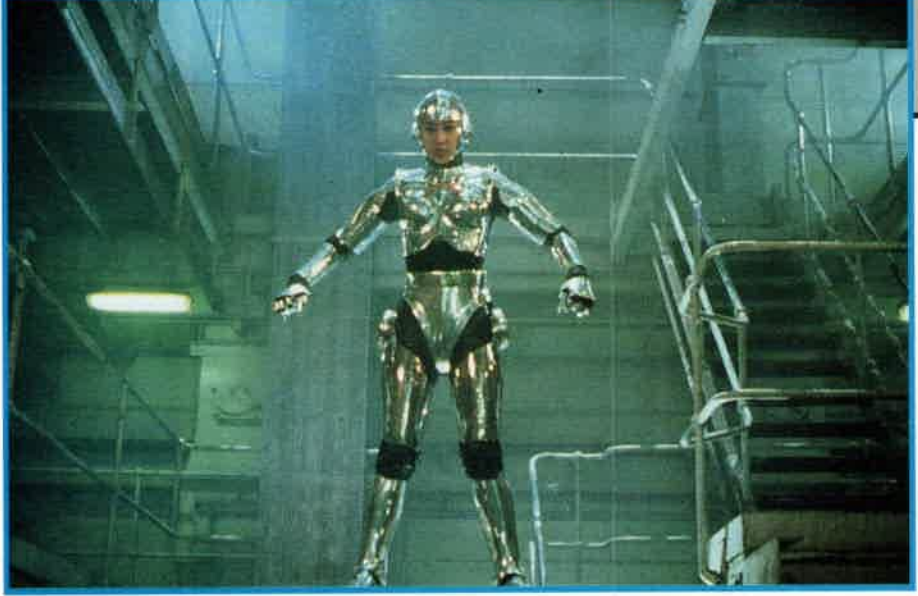
Manifestement, **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit** a bien failli coûter celle des techniciens d'*I.L.M.* **La Guerre des Etoiles** et ses séquelles ? De la gnognotte, en comparaison. Film de tous les défis visuels, **Roger Rabbit** nécessite 1035 plans à effets spéciaux, environ 300 de plus que **Le Retour du Jedi.** Comme Ron Howard dans **Willow**, Robert Zemeckis entend ne pas limiter sa mise en scène à une succession de vignettes, sous prétexte que le film mêle en permanence des personnages en chair et en os, et des *toons*, protagonistes de dessins animés. Chargé de l'animation proprement dite, Richard Williams livre un travail dérisoire par rapport aux tracas permanents d'*I.L.M.* Il faut, une fois de plus, faire en sorte que l'effet spécial ne se remarque plus, passée la première bobine, et que le spectateur accepte naturellement ce qui, dans les coulisses, demeure un tour de force. "Notre plus gros travail, jusqu'à ce jour", soupire encore Ken Ralston, "trois *Guerres des Etoiles* en un seul film !". Premier problème "insurmontable" : les ombres. Généralement, les personnages de dessins animés n'en possèdent pas. Les sbires de Ken Ralston les rajoutent systématiquement, variant chaque fois l'intensité de la lumière, l'étendue de l'ombre. Chaque détail est soumis ainsi aux lois de la crédibilité. La quasi-mutante Jessica Rabbit, plus femme que la pin-up la plus plantureuse, voit ses formes avantageuses soulignées par tout un réseau de couleurs en dégradé, et ses robes mises en valeur par des effets optiques, avec des étincelles de lumière montrant bien leur éclat. En bref, l'animation, pourtant virtuose, de **Roger Rabbit**, ne tiendrait pas un instant la route face à un véritable être humain, si toute une myriade d'effets spéciaux optiques ne venait les incorporer parfaitement à l'image. Et les y maintenir, ce qui est peut-être le plus difficile. Toutefois, c'est Bob Hopkins qui donne au film ses meilleurs effets spéciaux, en focalisant le regard sur du vent, sur tout un bric-à-brac de bras mécaniques portant des objets qui seront ensuite tenus par les *toons* de Richard Williams. C'est à la torture que ce Hopkins est soumis, lorsqu'il doit passer des journées entières devant un écran bleu, suspendu à des fils. Marcher, tomber, courir dans le vide. A l'écran, cela revient à marcher, tomber, courir dans le repaire entièrement "dessin animé" des *toons*, lequel demande à lui seul environ 200 peintures sur verre. Evitant certaines séquences présentes dans le scénario initial (un enterrement dans un cadre extérieur quasiment impossible à maîtriser du point de vue technique), et évitant tout autant les scènes destinées à être sucrées au montage, **Roger Rabbit** amène les employés au bord de l'essoufflement. La course, menée à bon rythme pendant plus d'un an, se terminera seulement quatre semaines avant la date de sortie : car à ce moment-là, Ken Ralston en était encore à travailler sur le négatif même du film. *Industrial Light and Magic* ne devrait d'ailleurs pas tarder à relever une seconde fois le challenge sur un **Roger Rabbit II** inévitable...■

Dossier réalisé par Marc TOULLEC

ROBOFORCE

Ils sont vraiment fous ces Chinois. S'essayer à un genre dont les Américains ont le monopole. Avec quelques dollars, des dingues voltigeant dans tous les sens, des techniciens ne connaissant pas le sens du mot "impossible". Du cinéma tonifiant où l'on retrouve, ce n'est pas un hasard, tout le générique des *Histoires de Fantômes Chinois*...

A Hong-Kong, la science-fiction n'a jamais connu les bonnes grâces des producteurs. Tandis que les Japonais se sont précipités à la rencontre des séquelles misérables des trois **Star Wars**, les Chinois demeurent de leur côté attachés à leurs bonnes vieilles "ghost stories".
OK, on trouve ici des machins pas folichons genre **Super Inframan**, des bidules mongoloïdes pondus après **RoboCop**, comme ce **RobotVampire**...
Sinon, rien de sérieux. A moins de prendre en compte le thriller futuriste de Kirk Wong, **Health Warning**, un film d'action avant tout. C'est donc sur un terrain vierge que se risquent le producteur Tsui Hark et toute sa clique de *Film Workshop*. Terrain miné, terrain glissant, généralement fréquenté par des séries Z bâclées en trois coups de cuillère à pot... Le titre **RoboForce** est déjà un handicap monstre. Epais plagiat du "*money maker*" de Paul Verhoeven ? Non, **RoboForce** en a seulement les apparences. Car Tsui Hark admire Fritz Lang, et **Metropolis** en particulier; **RoboForce** le démontre. Ce n'est pas Peter Weller et sa carcasse métallique qui sont visés mais bel et bien la ligne sexy en métal rutilant de Brigitte Helm dans **Metropolis**, un classique de 1926 !



Maria, l'androïde charmant de ROBOFORCE.

DE L'ALLEMAGNE PRE-NAZIE A HONG-KONG...

Si le robot vedette de **RoboForce** peut encore évoquer l'un des androïdes dans **La Guerre des Etoiles**, c'est surtout la parenté avec **Metropolis** qui saute aux yeux. Tsui Hark ne dissimule pas sa source d'inspiration; **RoboForce** est le remake frappadingue, cartoonesque de **Metropolis**. Pas besoin d'avoir visionné vingt fois le Fritz Lang pour s'en apercevoir. Les films ont en commun les femmes androïdes toutes deux baptisées Maria, un savant dément nanti d'une main de fer gantée de cuir noir, une fascination pour la démesure citadine, les gratte-ciel... Tsui Hark connaît son classique et le respecte. A vrai dire, **RoboForce** est un titre pour le marché étranger, *a priori* plus vendeur. A Hong-Kong, **RoboForce** s'appelait **I Love Maria** !!! Contre l'avis de tous, Tsui Hark impose ce titre digne d'une réplique chinoise à la collection *Harlequin*. Et il sera dur de convaincre le public de kids avec un titre qui ne correspond vraiment pas à l'affiche. Moralité : Tsui Hark est fou, mais on lui donne raison. Pas besoin de claironner "***Destructor versus Gigantor***" pour trouver un public. Dès les premiers instants, on est dans le bain. S'installer à la projection de **RoboForce**, c'est un peu comme prendre un TGV en marche...



FRENETIQUEMENT VOTRE

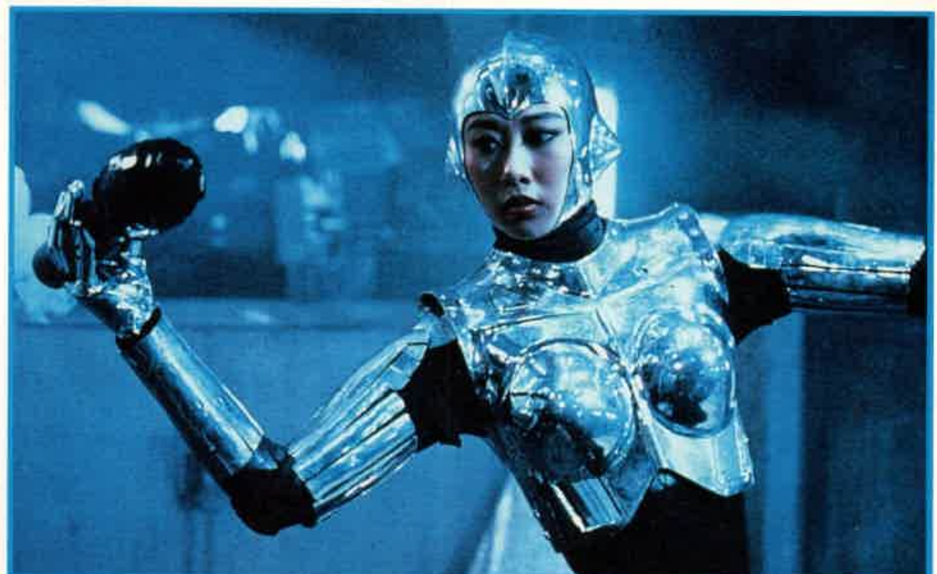
Après un générique mené gaillardement sur une musique allègre (qui ne dépareillerait pas dans les casernes), **RoboForce** flanque d'emblée son affreux robot (le méchant, celui qui ressemble à un chaudron) au milieu des forces de Police, qui lui vident dessus des dizaines de chargeurs. Le monstre métallique renverse quelques bagnoles, et retourne un petit bulldozer pour s'envoler ensuite avec un coffre amarré aux guiboles...
Euphorisant ! Sans prendre une seconde, fonçant à travers les rideaux de balles avec une caméra d'une agilité purement démentielle, David Chung, le cinéaste que Tsui Hark a choisi pour illustrer ses délires, balaie magistralement toutes les tentatives de cinéma "bandes dessinées" yankees. **RoboForce** est un album d'images, un *comics* qui ne se refuse rien. Et le fallacieux prétexte "prises de vues réelles et personnages en chair et en os" n'empêche jamais Chung, Hark et l'inévitable autant qu'indispensable Ching Siu-Tung (le réalisateur de **Histoires de Fantômes Chinois**, ici responsable des cascades), de défier les lois de la pesanteur cinématographique. A Hong-Kong, les genres se plient à l'environnement, assez fébrile et speed, et non pas le contraire. Sous des dehors calmes et sereins, ces bonshommes chamboulent toutes les règles. A commencer par les contraintes monétaires...

LOIN DE ROBOCOP

Eliminez l'idée "**RoboCop**", jusqu'à son souvenir. **RoboForce** filme avec une rigueur toute américaine, une folie toute chinoise et un scénario digne de la plus tumultueuse des bandes dessinées japonaises. L'histoire prend un robot bidouillé (à l'image de la cruelle Maria) et le flanque dans les pattes de deux abrutis, un malfrat repenti (Tsui Hark) et un savant travaillant pour la Police (John Sham, également co-producteur). Les deux compères transforment l'androïde en championne de la justice. Cela peut toujours sembler simple en surface, un scénario barbouillé à Hong-Kong, mais à y regarder de plus près, l'affaire se corse. Car vont arriver un journaliste myope talonnant les robots,

On croit dur comme fer au monstre du film. Ci-dessous : du trial à la mode chinoise.





un agent double pilotant une moto volante, un flic imbécile... En fin de compte, on n'y comprendra plus grand-chose. Peu importe. La puissance des images, l'impitoyable logique d'un montage violent n'accordant jamais plus de quelques secondes à un plan, la mobilité éthylique d'une caméra folle, le jeu outrancièrement expressif des acteurs, la joie communicative de filmer... **RoboForce** n'est pas un film mais une cocotte-minute au bord de l'explosion. Une bombe. Et mine de rien, une expérience unique de science-fiction. Là où les Américains se plantent magistralement avec 10 millions de dollars en poche (**RobotJox** de Stuart Gordon), des Chinois inconnus délivrent la lourde infrastructure de l'anticipation des lois de la pesanteur. Il faut avoir vu, les yeux rayonnant de spirales, l'androïde Maria lutter au corps à corps contre une soupière géante aspirant les obus et envoyant des sondes dans la nature, des dizaines d'hommes passer d'arbre en arbre grâce à des filins métalliques, tout en mitraillant un fuyard... Un cas de démence caractérisée. Et un miracle en regard des difficultés rencontrées sur le tournage. Faut dire que les deux producteurs, qui sont aussi les deux acteurs principaux, ne pouvaient pas se voir en peinture... L'un voulait une franche comédie branque (John Sham), l'autre un film d'action rondement mené (Tsui Hark). Pendant que nos deux bonshommes se tiraient allègrement dans les pattes, David Chung quant à lui essuyait soucis sur casses-têtes... chinois. C'était la première fois qu'on tournait un film de science-fiction à Hong-Kong et tout était à penser, à construire. Contre les intempéries, contre les timorés et la gravité, **RoboForce** tient, presque banalement, du prodigue.

Marc TOULLEC

RoboForce/ I Love Maria. Hong-Kong. 1988. Réal.: David Chung. Scén.: Yuen Kai-Chi. Dir. Phot.: Lo Wan-Shing. Mus.: James Wong & Romeo Diaz. Séquences d'action réglées par Ching Siu-Tung. SPFX : Cinefex WorkShop. Mont.: David Wu. Prod.: Tsui Hark & John Sham/ Film Workshop. Int.: Tsui Hark, John Sham, Tony Leung, Sally Yeh... Dist.: Métropolitan Filmexport. Durée : 1H35. Sortie prévue au dernier bimestre 1989.

REALISATEUR

Entretien avec

DAVID CHUNG



Passé maître dans l'art de diriger des scènes d'action, David Chung prouve avec *RoboForce* qu'on peut tourner de la science-fiction à grand spectacle en ayant seulement le budget "pause café" de *Batman*. Mais notre homme n'apprécie pas tout ce qu'il tourne. Trop de contraintes. Et surtout trop de contradictions à assumer. Le cinéma made in Hong-Kong les collectionne.

David Chung est à Hong-Kong ce que Richard Fleischer est à Hollywood, un metteur en scène ultra-efficace, pas un auteur mais quelqu'un qui connaît parfaitement tous les rouages de son métier. D'apparence calme, sereine, il réalise pourtant les films les plus énergiques qui soient. Comme beacoup, il fait son apprentissage dans le giron de la *Shaw Brothers*. "C'était en 1964. J'étais homme à tout faire avant d'être promu assistant-caméramam. En 1968, j'ai rejoint une station de télévision puis, en 1973, une station concurrente, toujours en tant que caméraman. A cette époque, j'ai participé à un film en 16 mm avec Sting. En 1983, j'ai tourné un film de kung-fu, en Chine, que j'ai abandonné en cours de réalisation pour collaborer à **Mr. Boo**". Réaliser un film à Hong-Kong est souvent une partie de poker. Rares sont ceux qui revendiquent la paternité de toute leur filmographie. Plus qu'ailleurs, un titre est souvent le fruit du passage de réalisateurs différents derrière la caméra.



De mieux en mieux, le gunfight aérien par David Chung.
Ci-dessous : Tsui Hark, acteur à l'occasion et cabotin inébranlable.



UNE VOCATION A SOUCIS

David Chung est surtout connu à Hong-Kong comme étant l'un des chefs opérateurs les plus talentueux du patelin. Lauréat d'un Oscar local, il photographie **L'Enfer des Armes** de Tsui Hark, **Boat People** de Anne Hui. "Au début, je pensais que devenir réalisateur serait facile. Mais lorsque j'ai commencé mon premier film, j'ai vite déchanté. Un caméraman ne s'occupe que de sa caméra. Un metteur en scène, de tout". De tout, et surtout des problèmes. A voir le pétillant **RoboForce**, on ne peut se douter des passions que sa réalisation a suscitées. Pris entre deux producteurs antagonistes, qui sont également les deux principaux interprètes, David Chung a servi de tampon. Il fait son métier, tandis que ses commanditaires ne cessent de tirer le film à eux. "John Sham, le partenaire de Tsui Hark, a tourné une partie de **RoboForce**, et y a introduit une série de gags qui, à mon avis, l'ont détruit". Jugement sec de l'artiste dépossédé. De son côté, Tsui Hark tenait à un maximum d'action. Imaginez le plateau : deux producteurs parmis les plus importants de hong-Kong s'engueulent entre les prises et un réalisateur soumis aux impératifs d'un genre totalement nouveau ici. Etre metteur en scène à Hong-Kong est bien peu de chose, à en croire David chung. "Pas de syndicat mais il existe une association de caméramen ainsi qu'une association de réalisateurs. Elles n'ont que peu de pouvoirs. Le gouvernement ne prend jamais part à l'investissement financier. Les réalisateurs militent pour eux-mêmes. Chacun pour soi". Le contrôle d'un cinéaste sur son oeuvre est donc extrêmement limité. Surtout en ce qui concerne le montage final et le titre... A Hong-Kong, **RoboForce** se nomme **I Love Maria**. "Je rejette le second parce que j'estime que les chinois ne sont pas assez romantiques pour le comprendre". Cependant, David Chung ne baisse pas les bras. Son but : avoir un droit de regard sur le montage de ses films. "Le système est le même partout. Pour tenir tête aux producteurs, il faut avoir imposé son style au box-office. Et vous êtes également obligé, pour plaire au grand public, de tourner des longs métrages qui ne vous concernent pas. En France, on tourne ce que l'on veut. Pas à Hong-Kong." Ni en France, ni aux Etats-Unis, ni ailleurs. L'image que donne de lui le cinéma français à Hong-Kong est fausse, l'image du cinéma de Hong-Kong en France tout autant !

Maria, terrassée par un gros tas de ferraille.
Ci-dessous : la première scène, délirante, du film.



UN UNIVERS IMPITOYABLE

"A mes débuts, c'est la production qui décidait des sujets à tourner à ma place. Petit à petit, j'ai voulu m'impliquer davantage. J'ai donc proposé des scénarios, que je serais susceptible d'adapter. En 1983, j'ai ainsi réalisé un film à costumes auquel je tiens beaucoup, une sorte de "*Conan*" sur lequel j'ai eu pas mal de liberté. Toutefois, j'ai été contraint de faire des compromis". Le compromis est à la base du cinéma made in Hong-Kong et David Chung en a souffert sur tous ses films. Passons gentiment sur **It's a Drink... It's a Bomb**, une gentille comédie. Même le très réussi et spectaculaire **Magnificent Warriors**, une épopée historique pleine d'arts martiaux, n'est pas parfait, dans l'optique de son metteur en scène. "Je le désirais plus romantique. Je voulais insister sur la libéralisation des droits de la femme dans les années 30. La production voulait de l'action, toujours de l'action". Et de l'action il y en a en effet, de l'action haut de gamme. Comme celle du vigoureux thriller **In the Line of Duty/ Police Action**, un nomument d'ultra-violence. "Pourquoi y a-t-il tant de violence dans le cinéma de Hong-Kong ? Simplement parce que les spectateurs la recherchent. Ils s'amusent à la vision de séquences extrêmement sanglantes. Les émigrants en provenance de Chine Populaire raffolent de ce cinéma". La violence est aussi présente dans le dernier film de David Chung, un thriller dont les quatre protagonistes sont des femmes, **Deception**, incroyable imbroglio autour de lettres anomymes et d'un gros paquet de fric. Toute l'action ou presque se déroule dans une grande maison, où se croise le quatuor infernal. On est proche du film d'épouvante, mais le jeu prend trop souvent des allures de vaudeville involontaire. "Le script initial de **Deception** était très simple. Comment des femmes de classes sociales différentes peuvent survivre et se croiser sur fond de chantage et de meurtre. Sa morale est celle-ci : si mauvaise soit une personne, il faut lui donner de l'espoir, une seconde chance. Ce n'est pas très crédible. La production aurait dû lui donner un dénouement moins optimiste, mais elle ne tenait pas à ce que le spectateur soit mal à l'aise. Car il faut évidemment prendre en compte tout le marché du sud-est asiatique". Reste un film estimable, un brin hitchcockien mais, surtout, admirablement photographié. Ennui numéro 1 sur le tournage, les comédiens qui, bien sûr, tournaient parallèlement d'autres films. Les quatre actrices sont ici des vedettes, surtout Wang Tsu-Hsien, le joli ectoplasme de **Histoires de Fantômes Chinois**. "Les comédiens ne consacrent que très peu de temps au metteur en scène. Ils répètent rarement. Beaucoup de réalisateurs les traitent en superstars, moi je les vois surtout sous un angle professionnel. La vedette de **RoboForce**, Sally Yeh, s'est battue avec Tsui Hark. Tsui Hark a une manière particulière de traiter les femmes". La question s'impose d'elle-même : comment les cinéastes de Hong-Kong parviennent-ils à de si bons résultats malgré des contraintes pareilles ? Et David Chung en rajoute encore. "D'autre part, une mauvaise habitude s'est étendue sur tout le cinéma de Hong-Kong; on réécrit les scénarios en permanence. Personne n'arrive sur un tournage avec un script complet. **Deception** a été retouché 8 fois. J'ai même tourné une maquette du film en vidéo pour donner une idée aux comédiens de ce qu'il serait. De plus, Hong-Kong a une mentalité basée sur le fric. Et elle se reflète sur le cinéma". Un jugement sec, sans recours. Le cinéma de Hong-Kong ne trouve pas grâce auprès des cinéastes chinois. Ils n'aiment que partiellement ce qu'ils tournent. Qu'en sera-t-il lorsqu'ils auront vraiment l'impression de tourner ce qu'ils aiment, et à leur guise ? La situation évoque curieusement l'âge d'or d'Hollywood, à une époque où les producteurs dictaient leur quatre volontés aux réalisateurs et scénaristes, les remplaçaient même en cas de litige... Hollywood faisait alors le meilleur cinéma du monde. Hong-Kong fait actuellement le meilleur cinéma du monde. Et accumule allègrement contradictions et paradoxes. Faut-il être chinois pour piger ? Pour l'instant, David Chung rêve à une histoire d'amour entre une femme russe et un officier chinois, pendant la seconde guerre mondiale. Ce ne sera pas **RoboForce II** !

Propos recueillis et mis en forme par
Marc TOULLEC

The Bride of Re-Animator

Le tournage-marathon de *The Bride of the Re-Animator* vient tout juste de se conclure. Dans la souffrance, chronomètre en main, des poches sous les yeux... Et pour un petit budget car il n'y a pas de mystère : pour réussir une vraie bonne série B détonante et méchante, vous devez manquer de temps et de dollars... Le confort endort les enthousiasmes !

On peut s'imaginer les trucs les plus dingues concernant **The Bride of the Re-Animator**, la séquelle obligatoire de **Re-Animator**. D'abord que son producteur, Brian Yuzna, passe ici à la mise en scène pour continuer à se remplir les poches.

En effet, des poches et des coffres se sont remplis à la sortie du petit chef-d'œuvre de Stuart Gordon. Mais Brian Yuzna n'a pas vu la couleur d'un *cent*. Alors qu'*Empire* et le distributeur vidéo *Vestron*, eux, ont récolté des millions de dollars. Surtout feu-*Empire* et son boss Charles Band que d'aucuns dans le milieu de la vente et revente des droits n'hésitent pas à qualifier de "voyou". Heureusement pour lui, Brian Yuzna détenait les droits d'une suite potentielle. La voilà aujourd'hui, mais chez un autre producteur, *Wild Street Pictures*.

UNE ETIQUETTE VOLONTAIRE

Wild Street Pictures entend bien se spécialiser dans le fantastique. Filiale production de la compagnie japonaise *Channel Communication*, cette petite venue sur un marché déjà très fréquenté démarre très fort cette année avec **Society**, de Brian Yuzna justement. Budget : autour d'un million de dollars. Une misère. Le catalogue est complété par **The Dark Side of the Moon**, **Nightwish** et surtout **The Grand Tour**, un gros budget de... 8,5 millions de dollars, sur les déboires de voyageurs du temps... Dirigée par un ancien d'*Empire*, Keith Walley, *Wild Street Pictures* annonce dès maintenant la mise en chantier de **The House of the Re-Animator**, le troisième volet des aventures d'Herbert West.

Jeffrey Combs est fidèle à son personnage. Blouse blanche et lunettes, il a conservé le cœur de la douce Barbara Crampton. Avec l'aide de l'étudiant Daniel Cain, il greffe



l'organe sur une créature composite, "The Bride", hommage non dissimulé à **La Fiancée de Frankenstein**. La promise n'a pas vraiment les formes plantureuses des créatures hantant les pages centrales des revues de charme, mais elle est recouverte des balafres les plus profondes qui soient. Un bras vient de telle femme, le buste d'une autre, les jambes d'une troisième... Et lorsqu'elle renaît, la "fiancée" ne se montre pas la gentille fille désirée. Elle désire se venger des deux hommes. Le docteur Hill est lui aussi toujours dans le circuit, poursuivant des expériences encore plus atroces, à base de morceaux d'animaux...

Faire quelque chose de différent, ne pas se limiter à une banale séquelle dévitalisée... *Wild Street Pictures* et Brian Yuzna veillent à ne surtout pas se répéter. **The Bride of the Re-Animator** possède l'humour noir, déjà présent dans **Re-Animator**, le même goût pour les effets spéciaux délirants. Les effets spéciaux justement : l'équipe originale n'est pas au rendez-vous. Le maquilleur fana de Dali Screaming Mad George prend ici en charge des puzzles humains, des bestioles pas vraiment identifiables, car mélangées par les bons soins du Dr. Hill. Autre élément primordial du staff des effets spéciaux de maquillage, *K.N.B.*, autrement dit Robert Kurtzman, Greg Nicotero et Howard Berger, de jeunes vétérans dans la profession. Ils ont à relever un petit défi : faire mieux que les têtes baladeuses du premier ! Une tâche qu'ils ne considèrent pas comme insurmontable. C'est le moins qu'on puisse dire...

LE PETIT DOCTEUR

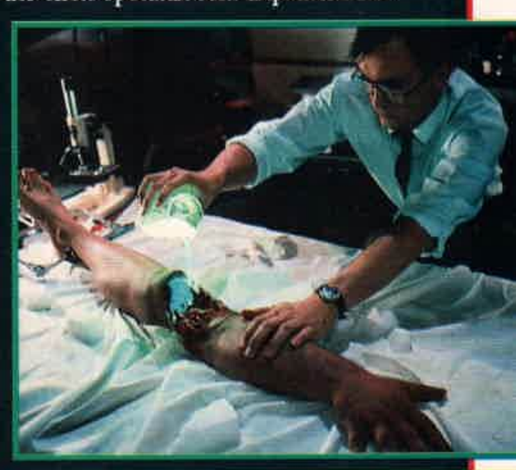
Il est aujourd'hui évident que **Re-Animator** n'a pas obtenu son succès grâce à ses effets

Une actrice qui y va de bon coeur.



spéciaux. Bricolés main, ils correspondaient tout à fait à l'état d'esprit du film. Les gens de *K.N.B.* disent non au bricolage, et visent à une plus grande perfection. "*Wild Street Pictures* et Brian Yuzna étaient d'accord pour recourir à une équipe bien rodée, en ce qui concerne les maquillages", témoigne Howard Berger. "**The Bride of the Re-Animator** s'est avéré être une occasion de se démarquer du premier qui était vraiment un film gore. **The Bride...** l'est beaucoup moins. On a voulu aller au-delà du gore, et faire preuve de davantage d'imagination". Mais l'imagination passe aussi par l'information, la documentation. Il n'est pas rare de voir un maquilleur visitant une morgue pour voir quelle tête peut avoir un suicidé à la chevrotine. "La production avait exigé que le personnage de la "fiancée" soit aussi vraisemblable que possible. Pour cela, nous avons dû amasser une grande quantité d'informations, de renseignements nécessaires à l'élaboration d'une créature crédible. Nous ne voulions pas seulement un monstre sanglant, un masque sanguinolent". Howard Berger est bien strict sur ce point : **The Bride of the Re-Animator** est un film anatomiquement correct. "Nos recherches ont surtout porté sur des ouvrages médicaux. Par ailleurs, avant de travailler sur **The Bride...**, nous avons eu à réaliser de nombreux cadavres pour **Cross of the Army**. Nous devions être très précis, très pointilleux. C'est ainsi qu'en deux films nous avons acquis une grande connaissance du corps humain". Quand on les interroge sur la quantité d'hémoglobine employée dans **The Bride...**, Berger et Kurtzman ne se répandent pas en détails. "Il y en avait pas mal ! Mais le sang ne devait pas dégouliner de partout. Il était confiné à des usages bien précis. *Wild Street* ne tenait pas vraiment à ce que **The Bride...** soit classé dans la catégorie gore", réplique Howard Berger. Faut-il en penser que le gore fait maintenant peur aux producteurs ? Oui. Le gore n'est plus commercialement très viable. Les teen-agers yankees demandent de la comédie, du super-héros, ce que **The Bride...** ne lui fournira pas. Ce que le film vend le mieux, c'est l'imaginaire. Mais un imaginaire d'après la nouvelle de l'écrivain Howard Philipp Lovecraft que les maquilleurs n'ont d'ailleurs pas eu la délicatesse de potasser. "Nous n'en avons pas vraiment eu le temps. Nos recherches ne sont pas allées dans ce sens-là. On peut simplement dire que livre et film traitent de la réanimation des cadavres. Mais **The Bride...** n'est qu'une

adaptation très lointaine de la nouvelle...". Très lointaine car, sorti des principaux protagonistes, le film perd tout rapport avec l'œuvre du grand écrivain fantastique. Quelques puristes risqueront même de pousser une bonne gueulante !
Partagés entre plusieurs ateliers, les effets spéciaux de **The Bride...** s'effectuent aussi indépendamment les uns des autres. Aucun lien, par exemple, entre le bouillant Screaming Mad George et le trio de *K.N.B.* "Nous n'avons pas pu travailler avec lui, surtout parce qu'il était pris sur un autre tournage pendant celui de **The Bride...** Mais un de ses collaborateurs s'est chargé des prises de vues durant les deux derniers jours de production", révèle Howard Berger. Les voies des effets spéciaux sont impénétrables !



LA VIE DURE

"Les effets spéciaux sont ce qu'il y a de plus important dans **The Bride of the Re-Animator**. En fait, tout le monde a tenu à réaliser ce film dans cette optique, pas celle du gore. Le premier **Re-Animator** avait même été "ixé" à l'époque pour cause de violence. Nous ne voulions pas renouveler cela. Pour **The Bride...**, nous avons utilisé environ 50 litres de sang artificiel mais pas de la même façon que Stuart Gordon... Maintenant, le sang n'éclabousse plus la caméra". Le sang n'éclabousse plus le metteur en scène mais les équarrissages vont toujours bon train... Le trio Kurtzman/Berger/Nicotero se consacre surtout à la "fiancée", dont le maquillage est un costume de mariée mis à la sauce horrifique. Constitué de 16 prothèses recouvrant l'intégralité du corps et la tête, ce costume est, avec les créatures surréalistes de Screaming Mad George, l'une des merveilles du film. Moulé sur le corps de la comédienne qui incarne le personnage, ce maquillage intégral s'apparente à une combinaison. Une combinaison, ça peut s'enfiler les yeux fermés, contrairement à un maquillage. Six heures sont nécessaires tous les jours pour l'appliquer. Heureusement que la "fiancée" n'a que six jours de présence sur le plateau. Six jours à ennuis, car des morceaux du costume tombent régulièrement... "Brian Yuzna tenait beaucoup à ce que la fiancée soit en même temps attractive et repoussante. Je pense qu'on lui a conféré une certaine élégance, un petit côté gothique qui évoque les vieux classiques *Universal*, surtout Boris Karloff et **La Fiancée de Frankenstein**". Comme toujours, l'actrice sous les couches de latex souffre le martyre. "Elle s'est montrée à ce point professionnelle que jamais elle n'a craqué. Ce fut très facile de travailler avec elle. Jamais elle ne se plaignait. Et elle travaillait 14 heures par jour. Malheureusement, tous les comédiens ne sont pas ainsi. Certains se lamentent dès qu'on les touche, pour leur poser un petit quelque chose". Le problème pendant le tournage de **The Bride...** vient surtout d'un manque de temps pour l'élaboration des

BRUCE ABBOTT : LE RETOUR

"**Re-Animator** est le film le plus taré sur lequel j'ai eu à travailler". Dans le rôle du malchanceux étudiant en médecine, entraîné dans les délires scientifiques du docteur Herbert West (Jeffrey Combs), Bruce Abbott en a vu de toutes les couleurs. "**Re-Animator** était rempli de situations optimales, à la fois devant et... derrière la caméra. Un tournage vraiment dingue". Le plus souvent couvert de sang et de tripes, à la suite de luttes titanesques et monstrueusement goooores avec des zombies aux forces démultipliées, Abbott se souvient de moments savoureux où Stuart Gordon le poussait à retourner plusieurs fois de suite sur scène, où il se faisait carrément molester. Et les coups, maladroitement distribués, laissaient de sérieuses traces. Heureux aussi lorsqu'il devait enfoncer lentement ses doigts dans les orbites d'un ressuscité pas vraiment frais. "Il était quatre heures du matin, et j'avais des boyaux de vache qui glissaient sur mon visage. Et pour puer, ça puait. Si je dois refaire un jour ou l'autre ce genre de truc, j'espère que quelqu'un pensera à apporter de faux intestins !"
Acteur spécialisé dans le fantastique (**T.A.G.**, **Starfighter**, **Casual Sex**, un inédit), Abbott a joué dernièrement dans l'innommable **Panics** (**Bad Dreams**, titre original) qu'il considère comme "un film ayant de très forts ingrédients horrifiques". On ne saurait lui tenir gré de cet avis pourtant déplacé, son rôle étant (il faut bien l'avouer) intéressant. "J'ai fait des recherches pour interpréter le rôle du psychothérapeute. Je ne vous dirai pas à quel hôpital, parce qu'il n'y avait rien de légal dans cette démarche. J'ai assisté à des séances de thérapie par l'intermédiaire d'un ami médecin, ce qui m'a permis d'en savoir plus à la fois sur les malades et sur ceux qui les soignaient". Bruce Abbott est donc aujourd'hui à l'affiche de **The Bride of the Re-Animator**, projet qui au départ le laissait planer entre l'enthousiasme et la méfiance. "Mon engagement dépendait vraiment de la qualité du script. Je voulais, tout comme Jeffrey Combs, que le film ait le même sens de l'humour, tout en innovant par rapport au premier **Re-Animator**. Toute séquelle devrait aller dans le sens d'**Aliens**, développer les prémices, se servir des bases de l'original, et s'engager néanmoins dans une nouvelle direction". Des propos qui font chaud au cœur, et nous encouragent à penser que **The Bride of the Re-Animator** risque de surprendre...

V.G.



effets spéciaux. "Nous avons passé six semaines exténuantes. Le soir, nous préparions les maquillages, les effets, et le lendemain nous tournions avec. Parfois même, nous finissions de les peaufiner directement sur le plateau. Et on remettait la préparation du lendemain juste après les prises de vues. Au terme du tournage, nous avions vraiment besoin de vacances !". Pour un maquilleur, le temps est le plus précieux des biens, bien plus que l'argent. "Sur **The Bride...**, nous n'avons pas connu de problèmes majeurs. Une fois encore, notre problème concernait principalement le temps. Il arrivait que, sur le plateau, Brian Yuzna nous demandait de changer tel ou tel détail. Nous faisions de notre mieux, mais ne pouvions pas modifier les choses les plus importantes. Chacun dans la production avait comme un contrat avec le film. Travailler 7 jours sur 7, et 24 heures sur 24... Il y a tellement d'éléments différents dans ce film. Rien que sur les effets spéciaux, nous étions bien 4 ou 5 équipes différentes. Habituellement, on a quelque chose comme de 6 à 8 semaines pour se préparer...". Tournage marathon étendu sur plusieurs mois, mais compressé à des moments précis (comme par hasard les effets spéciaux), **The Bride of the Re-Animator** voit les étapes habituelles de la conception des maquillages grillées par la vitesse fulgurante de la production. "Généralement, on s'asseoit autour d'une table avec le metteur en scène pour discuter des effets spéciaux. On dessine alors un maximum de croquis parmi lesquels il choisira. Sur **The Bride...**, cela n'a pas été vraiment le cas. Avec une période de pré-production réduite à deux semaines, nous ne pouvions pas nous étaler en dessins, maquettes et préparatifs. Pendant les prises de vues avec les acteurs maquillés, c'était la même chose. Nous dessinions le story-board la veille au soir. Mais sur le plateau, il était impossible d'en discuter avec le directeur artistique. Le premier jour de tournage, le story-board est d'ailleurs passé par la fenêtre. Nous nous sommes aperçus qu'il serait très difficile de le suivre !". **The Bride of the Re-Animator** sera-t-il à l'image de son tournage ? Les exemples de films bouclés dans des conditions épouvantables, et pourtant réussis, sont nombreux. Le nouveau Brian Yuzna ne fera pas exception à cette règle; la volonté de donner du bon cinéma, du vrai concentré de délires, ne peut que déteindre à l'écran.

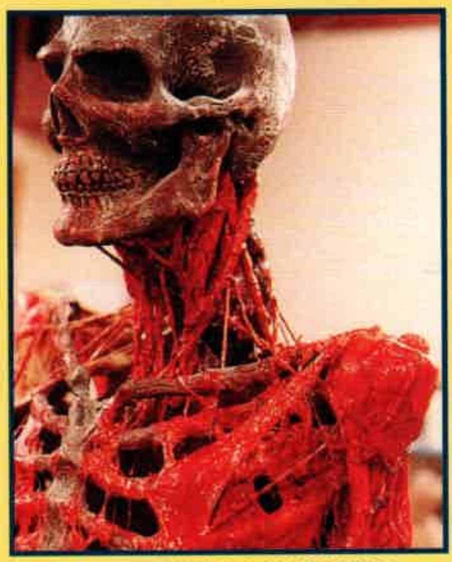
Cyrille GIRAUD

Entretien avec Chris Biggs

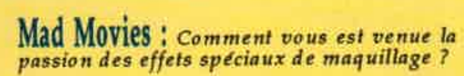
Dans le bataillon des nouveaux maquilleurs hollywoodiens, Chris Biggs est certainement l'un des plus cotés. Les deux derniers *Freddy* en date l'ont bel et bien consacré. Dans *Le Cauchemar de Freddy*, il ressuscite le croquemitaine au pull marin, et transforme dans *Freddy* 5 un brave mortel en moto organique. Deux morceaux de bravoure, après quelques années de galère...



NUITS SANGLANTES



LE CAUCHEMAR DE FREDDY: la résurrection de Freddy. Les tissus se reconstituent autour du squelette.



Mad Movies : *Comment vous est venue la passion des effets spéciaux de maquillage ?*

Chris Biggs : J'ai d'abord suivi des cours de sculpture à la fin de mes études. Après avoir décroché un diplôme, j'ai été engagé pendant cinq ans par une troupe de théâtre comme maquilleur. Plus jeune, la vision de **Au-Delà du Réel** m'avait vraiment impressionné. J'ai ensuite directement appelé Dick Smith, le responsable des effets spéciaux, pour lui demander comment on pouvait entrer dans le métier. Il m'a conseillé de faire imprimer un maximum de cartes de visite et de les distribuer partout ! C'est ainsi que Kenny Myers m'a convoqué et engagé comme assistant sur **La Galaxie de la Terreur**.

M.M.: *Avant, vous aviez travaillé sur un très petit budget, Scalps, de Fred Olen Ray...*

C.B.: En effet, **Scalps** a été le premier film auquel j'ai collaboré. La semaine, je travaillais normalement sur un autre job et le week-end venu, je rejoignais son plateau en plein désert, sous une chaleur pire que l'enfer. A ce moment-là, on n'avait pas un sou, et guère plus de temps. Je devais m'occuper d'une pauvre fille, du masque sanglant qu'elle portait sur le visage et de tout l'appareillage qui était fixé autour de son cou. Toute sa chevelure a bien failli rester dans l'opération et on a mis quatre heures pour retirer son maquillage. Pourquoi ? Parce qu'on n'avait pas pris les précautions d'usage, à savoir savonner ses cheveux avant l'application du scalp sanguinolent. Sur un premier job, on fait pas mal d'erreurs de ce genre.

M.M.: *Etape obligatoire, vous êtes passé par les productions Roger Corman ?*

C.B.: C'est même là que j'ai vraiment tout appris. Avec Kenny Myers, sur **La Galaxie de la Terreur**, on bossait dans un tel bordel ! J'ai dû assurer, une fois, 50 à 60 heures de travail d'affilée sur un tas de plans différents. Un véritable marathon. Mon éducation est aussi passée par John Buechler avec qui j'ai fait **Deathstalker et Mutant**. Sur ce dernier titre, j'ai eu la responsabilité de quelques cicatrices. J'en fus vraiment très fier. Pour **Saturday the 14th**, une autre production Corman, on m'avait juste engagé pour m'occuper d'un costume de monstre. Une fois sur place, on m'a demandé d'inventer un gag pour introduire le monstre dans la scène. C'est ainsi que j'ai monté la séquence des chauve-souris. Elles étaient fixées sur des cordes à piano et il suffisait de les tirer d'un coup pour qu'elles traversent l'écran en ligne droite. Et voilà le prétexte à l'apparition du monstre en caoutchouc !
C'est toujours comme ça, sur les films à petit budget. Il y a de quoi s'arracher les cheveux. On n'a ni argent, ni temps, et parfois même aucun équipement. L'un des pires tournages a été **Rock Zombies**, sur lequel je secondais toujours John Buechler. Une fois, on a dû transformer des tringles à rideaux en leviers de commandes pour des marionnettes. On y logeait des câbles reliés à un gros ressort. Cela suffisait à bouger le mannequin d'avant en arrière ! Pour **Kaine le Justicier**, que Corman réalisa sous un pseudo, je suis même parti en Argentine !

M.M.: *Votre collaboration avec Tom Burman semble avoir été plus reposante...*

C.B.: Oui, j'ai commencé comme sculpteur et concepteur des moulages pour le film **Teen Wolf**. Puis on est passé aux **Goonies**, alors qu'on n'en était qu'aux trois-quarts du premier film, seulement. On est ainsi passé du loup-garou à la pieuvre géante. Cependant, l'atelier qui nous accueillait n'était pas aussi structuré que nous le souhaitions. Aujourd'hui, il ressemble à une usine. Mais un film comme **Goonies** a aussi ses désavantages. On a engagé un sculpteur, quelques techniciens pour faire ses moulages, d'autres assistants pour travailler le caoutchouc et réaliser la fabrication... Dans tout ça, il ne reste pas beaucoup de place pour le responsable des effets spéciaux lui-même.

M.M.: *Dans la même période, vous épaulez Rick Baker sur* ***Ratman***.

C.B.: Une expérience frustrante. J'ai travaillé deux semaines sur le tournage de **Ratman**. Cela a été une bien piètre prestation, car Rick Baker tenait à tout faire lui-même.

M.M.: *Que retirez-vous de cet apprentissage auprès de vos aînés ?*

C.B.: J'ai surtout appris à travailler à toute vitesse. Surtout avec John Buechler sur le tournage de **Ghoulies**. On devait s'occuper de tout, et les problèmes affluaient. Après huit heures de tournage non-stop, il fallait parfois passer cinq heures à réparer les créatures qui se déchiraient de partout. Elles devaient être de nouveau disponibles pour le lendemain. Il faut vraiment être motivé ! En fait, j'ai fait ce métier pour avoir la chance de créer. Quand je travaille sur des photographies de mode pour les magazines, je le fais pour m'amuser.

M.M.: *Question création, les deux* ***Critters*** *ont dû vous combler !*



THE UNNAMABLE : un véritable défi consistant à élaborer un monstre d'après les descriptions évasives de H.P. Lovecraft.

C.B.: J'y ai travaillé pour quelqu'un qui avait une conception très spectaculaire des choses. En redescendant sur terre, il s'est aperçu qu'une partie de ce qu'il avait prévu était impossible à réaliser devant la caméra. Beaucoup d'idées sont ainsi restées dans un tiroir. Je pense à deux scènes en particulier. Celle de la transformation du chasseur de primes extraterrestre en humain. Je devais appliquer un tout nouveau dispositif sur le comédien, et j'avais relevé pour cela un tas de recettes sur la façon de faire fondre la gélatine, la manière de filmer la métamorphose sous certains angles. Finalement, on s'est contenté du plus simple...
Critters 2 m'a permis d'être nominé aux Oscars. On devait travailler sur environ cinquante têtes pour la nouvelle transformation de l'extraterrestre. Mais le plus dur a été le "critters" géant. Il faisait plus de deux mètres de haut et on a recouru à des trésors de technique pour le réaliser. Un projet vraiment ambitieux. Cependant, le film terminé, on s'est aussi aperçu qu'on aurait très bien pu fabriquer ce monstre avec du carton-pâte. Le résultat aurait été le même...

M.M.: *Vous avez déjà eu envie d'étrangler un metteur en scène qui aurait desservi votre travail par la maladresse de sa réalisation ?*

C.B.: Oh oui, particulièrement celui de **Zombie High**, sur lequel j'avais pourtant mon premier boulot de responsable des maquillages. Mais je ne me souviens plus pourquoi j'avais envie de lui sauter dessus. Depuis, je suis devenu plus tolérant. Je fais avec.

M.M.: ***The Unnamable*** *représente un véritable défi pour un maquilleur : concrétiser une créature décrite par Lovecraft !*

C.B.: C'est ma créature favorite. On a dû y travailler de temps en temps, sur une période de deux ans. On avait comme référence un bouquin de Lovecraft. Mais à partir de ses explications, le monstre ressemblait à une sorte de chien avec de grandes oreilles pendantes, de gros yeux tristes et un gros nez humide... Rapidement, nous avons abandonné cette idée de base pour en faire une femme. J'ai alors trouvé l'actrice Katrin Alexander lors d'un casting. Et alors j'ai voulu redessiner les traits de la créature d'après son propre visage. Le réalisateur m'avait suggéré quelques bonnes esquisses et je n'avais plus qu'à compléter avec des détails personnels. La comédienne correspondait à merveille au rôle, car son visage ressemblait vaguement à celui d'une chatte. J'ai sculpté son maquillage dans une expression très neutre, mis à part les arcades sourcilières, ceci pour lui donner un petit air "abattu". Avec une telle expression, la créature avait l'air assez désagréable. Une scène particulièrement, celle où elle est blessée, montre bien sa peine. On a réalisé cela en trois semaines seulement !

M.M.: *Dans* ***Nuits Sanglantes*** *de Jeff Burr, vous aviez réalisé un effet étonnant, celui d'un homme transpercé de l'intérieur par des morceaux de verre !*

C.B.: Cela a plutôt été l'affaire de Rob Burman, mais j'ai travaillé à ses côtés. L'effet est simple en soi : on a utilisé des explosifs sur un torse et des jambes factices. Je me suis ensuite chargé de rendre ça... "vivant", grâce aux effets spéciaux mécaniques.

M.M.: *Et on a parlé de vous à propos d'une histoire survenue au Sri-Lanka...*

C.B.: Oui, une sortie mémorable ! Il s'agissait du film **The Further Adventures of Tennessee Buck**, pour lequel j'avais réalisé tous les moulages, expédiés au Sri-Lanka pour le tournage. Et alors tout a disparu en route ! On m'a rappelé à la rescousse, et j'ai dû tout recommencer sur-le-champ avec... de la boue, que je sculptais au moyen d'un canif et de branches de bambou aiguisées ! Tout ceci était extrêmement drôle, mis à part le fait que ce fut un vrai désastre...

Propos recueillis par
Cynthia BIRET



CRITTERS 2: trois étapes dans la transformation des extraterrestres en humains. Le masque dans l'atelier, le crâne sanguinolent (coupé au montage) et les nerfs à vif.

-GORE-

Sébastien FERNANDEZ sur

RABID GRANNIES



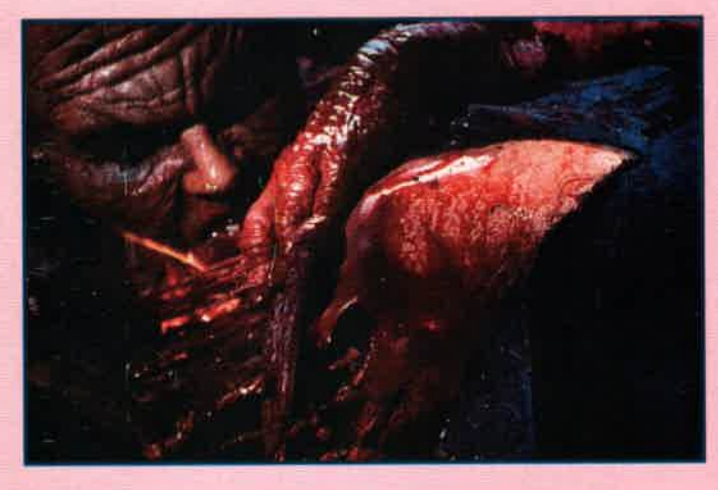
Voici une sculpture en plastilline d'une des deux "rabid grannies", en l'occurrence Lisbeth, réalisée très rapidement sur le moule du visage de l'actrice Joëlle Morane. Au départ, il devait y avoir plusieurs prothèses séparées, mais compte tenu des délais, le masque n'est qu'en deux parties, la face et le crâne.

Il est beaucoup question dans ce numéro d'effets spéciaux sophistiqués, conçus à grand renfort de technologies nouvelles et surtout d'argent. Mais lorsqu'on veut démarrer dans ce domaine, l'argent, on en a souvent peu ou pas. Et c'est à l'ingéniosité de prendre le relais, pour fabriquer avec de la peinture, du *plate*, que sais-je, des effets qui feront sursauter le spectateur dans son fauteuil.

Prenons le cas de **Rabid Grannies**, un petit film d'horreur belge, réalisé avec trois fois rien. En revoyant cette histoire de grandmères qui se mettent à massacrer tout le monde, on pense au David Cronenberg des débuts, celui de **Frissons**, **Rage** (**Rabid**, en titre original...). A l'époque où, vu le peu de temps et d'argent, Cronenberg numérotait les séquences de 1 à 5, pour donner la priorité aux scènes-choc lors du tournage. Dans **Rabid Grannies**, on sent que le réalisateur, Emmanuel Kervyn, a mis tout son sens du rythme et du découpage au service des moments les plus forts du film. Ceux où l'artisanat remplace l'industrie sans âme, pour des effets spéciaux étonnants.

Au départ, il y a *Mad Movies*. Oui, oui, absolument... Emmanuel Kervyn, après avoir lu dans votre revue préférée un article sur le maquilleur Emmanuel Pitois, a contacté ce dernier. Qui, déjà pris ailleurs, l'a aiguillé sur Sébastien Fernandez, 22 ans. Celui-ci s'est empressé de constituer une équipe, avec son frère Bertrand, Sophie Fadat, et également Frédéric Zilberman par le biais du courrier des lecteurs de... *Mad Movies*. La suite, c'est deux mois de préparation et un mois de tournage. Malgré le manque d'argent, les difficultés d'organisation, et grâce à une bière belge (*dixit* Sébastien Fernandez) et surtout beaucoup de talent, une poignée de jeunes débutants a créé des effets de maquillage dignes de ce qui se fait outre-Atlantique.

Comme il s'agit d'un travail avant tout visuel, et comme ce sont les spécialistes qui en parlent le mieux, on a demandé à Sébastien Fernandez lui-même de commenter quelques photos du film.



Dans cette scène, les deux grand-mères enragées dévorent les jambes d'une de leurs victimes, bloquées entre les barreaux d'un soupirail. Ici, on voit Victoria mordre à belles dents dans la jambe. Celle-ci a été faite en deux parties, en mousse de latex, qui coulissent sur un axe (l'os, pour pouvoir se casser, a été réalisé en argile), et qui sont reliées par des dizaines de filaments de latex. Lorsque la grand-mère arrache les filaments, la bande-son ponctue l'effet de façon "amusante". D'autres étapes, filmées en plans très brefs, précédaient cet instant.



Un personnage, muni d'un *riot-gun*, décide d'en finir (on le comprend) et tire dans le ventre de Victoria (qui, du coup, a de sérieux problèmes d'estomac... *NDLR*). Cette séquence a été tournée en plusieurs plans. Certains, des plans rapprochés, ne montrent que le visage et quelques giclées de sang. D'autres ont été filmés quelques semaines plus tard, à savoir des gros plans d'un faux ventre rempli d'un tas de trucs (des restes de spaghettis bolognaise, etc...). Et dans ce ventre, on a vraiment tiré au *riot-gun*. Un autre faux ventre montrait les tripes de la grand-mère. Les tripes les plus enfoncées, celles qui sortent en premier, étaient attachées à des fils invisibles que l'on tirait. En fait, c'est l'actrice elle-même qui tirait sur les fils, tout en faisant semblant de retenir ce qui jaillissait.



Pour cette séquence, le décorateur du film, Luc Bertrand, a réalisé un faux plancher sous lequel les jambes de la petitte fille reposaient. Les moignons sont en latex et en mousse de polyuréthane; des petits tuyaux servaient à faire couler le sang. Pour la petite histoire, la jeune actrice ne supportait pas de voir les fausses jambes mutilées (l'actrice qui joue la grand-mère non plus d'ailleurs, mais vu qu'elle était de dos...), et donc, il a fallu les recouvrir pendant la préparation de l'effet. Rappelons que dans le film, la scène où Lisbeth s'en prend à sa petite-fille est l'une des plus angoissantes, par son climat, et par ce contre-pied macabre des habituels rapports grands-parents / enfants.



Il s'agit d'une des scènes finales du film, durant laquelle les deux grand-mères enragées défoncent la porte de la chapelle du château pour essayer de détruire le coffret diabolique qui a provoqué leur transformation... Victoria (car c'est d'elle qu'il s'agit ici) est constituée d'un masque en prothèses séparées, puisqu'il y a un nez, deux joues, un menton, un front et un crâne. L'application des prothèses pouvait prendre en tout de 4 à 5 heures. L'actrice ayant une peau très sensible, le plus fastidieux était le démaquillage, qui pouvait durer deux heures !

Il s'agit d'une fausse bouche mécanique en résine dentaire et polyester de 50 cm de largeur. La langue, qui n'apparaît pas sur la photo, fut sculptée sur un moulage de ma propre main. Elle s'enfilait comme un gant de toilette. Lors du tournage, le plan n'a pu être tourné comme prévu car l'actrice qui devait être entraînée lentement vers la bouche (pour être dévorée) l'a été un peu trop fort, et s'est légèrement cognée à la première prise. Par manque de temps, le plan n'a pas pu être tourné à nouveau, et ce qu'on voit à l'écran est donc très bref puisqu'on n'a pas le temps de voir la langue de la créature...





Ici, deux personnages, qui ont essayé de s'enfuir du château à bord d'une RangeRover, ont vu leur projet contrecarré par Lisbeth. Celle-ci, après avoir fait un sort au chauffeur, demande à sa future deuxième victime tremblante de chanter une comptine avec elle. La jeune fille s'exécute, mais son répit sera court. Les ongles de Lisbeth ont été faits en résine dentaire avec à l'extrémité une espèce de petite bague, pour pouvoir les ajuster aux doigts de l'actrice.

Propos recueillis et mis en forme par
Jean-Michel LONGO

DREAMCHILD

Une nouvelle version de *Alice au Pays des Merveilles*. Très différente des autres, très british et surtout extrèmement analytique. Pourquoi Lewis Caroll a-t-il écrit *Alice* ? **Dreamchild** l'explique avec pudeur et bienveillance. Gavin Millar prend son temps, glisse au fil du récit des séquences fantastiques envoûtantes, d'une beauté ténébreuse. Les fanas d'Alice seront au septième ciel.

G.B. 1986. Réal.: Gavin Millar. Int.: Jane Asher, Ian Holm... Dist.: Delta Vidéo.



TRANSMUTATIONS

Allons dans les bois, pour voir si le Big Foot n'y est pas... Il y est justement, le yéti américain, et distribue allègrement des baffes, lorsqu'il n'arrache pas les têtes. Au moment où on commence à se dire qu'une demi-heure de poursuite en forêt c'est peut-être hygiénique, mais ça commence à bien faire, le scénariste a la même sensation, et oriente le récit vers la S.-F. folklo. Au fond d'une grotte, un démon entouré de quelques zombies lymphatiques a des problèmes de démarrage avec un quelconque engin spacial, et le spectateur, lui, des soucis de cohérence... Mais comment dire du mal d'un film dont les actrices ont de si beaux seins, et qui se font une joie de les dévoiler à la moindre occasion... OK, ce n'est pas aux *Cahiers du Cinéma* que vous trouverez ce genre d'argument, mais quand vous cherchez le poids des mots et le choc des lolos, c'est dans *Mad*.

Demon Warp. USA. 1988. Réal.: Emmett Alston. Maq.: John Buechler. Int.: George Kennedy... Dist.: Partner & Partner.

MEURTRES EN VHS

Comme pour quelques sympathiques films d'horreur (**La Nuit des Vers Géants, Blue Sunshine, Just Before Dawn**), Lieberman rend ici hommage à la S.-F. des années 50, avec un détachement parodique pas toujours évident. Il aurait mieux fait de jouer le jeu de l'humour, avec cette cassette vidéo qui doit servir à des extraterrestres, par l'intermédiaire de Chinois (si !), pour contrôler les humains. Avec une histoire aussi mince, le scénariste a bien du mal à tenir la distance, se répétant même au départ, lorsqu'il dévoile les pouvoirs de la cassette. Le reste du film voit les inévitables jeunes gens prendre le sort du monde entre leurs mains, en récupérant les VHS et en détruisant le laboratoire qui les fabrique. Les fabricants seraient plus inspirés de mettre au point une cassette qui dicte sa propre critique...

Remote Control. USA. 1988. Réal.: Jeff Lieberman. Int.: Kevin Dillon, Christopher Wynne, Deborah Goddrich, Jennifer Tilly. Dist.: Warner Home Video.

LA CHOSE VENUE D'AILLEURS

La bonne recette pour un téléfilm consiste à s'inspirer des films à succès (ici **Hidden** et **Alien**), de les vider de ce qui a fait leur succès, et de remplacer tout ça par des dialogues. Une belle extra-terrestre s'associe à un flic de choc pour traquer sur Terre, puis dans un vaisseau spacial abandonné, un monstre qui peut prendre toutes les formes. La bestiole construite par Rick Baker est très mal exploitée, car dévoilée par petits morceaux, de façon très statique; même le final nous la montrera en ombres chinoises (autant regarder la jaquette !). Par timidité plus que par manque de moyens, les transformations de la "chose" ne sont qu'amorcées. Pour achever ce long (2 H 1/4) téléfilm, ajoutons un final ridicule, où les héros devraient périr, s'il n'y avait la sacro-sainte loi des séries (télé) possibles.

Something is out there. USA. 1988. Réal.: Richard Colla. Scén.: Franck Lupo. Int.: Joe Cortese, Myriam d'Abo. Dist.: Film-Office.

ETERNAL EVIL

Présenté à Avoriaz où il obtint d'ailleurs un certain succès populaire, **Eternal Evil** bénéficie surtout d'une idée de départ assez folle, traitant de l'âme délivrée du corps et s'en allant folâtrer dans les airs. Un réalisateur de films publicitaires subit des hallucinations, tandis que son entourage disparaît dans des circonstances très énigmatiques. Soutenu par une jolie musique, et surtout d'ahurissants plans aériens à la louma, **Eternal Evil** mène fort bien son suspense. C'est d'autant plus surprenant que son metteur en scène s'était auparavant porté coupable du regrettable **Massacre à la Saint-Valentin**. Bien malin celui qui pourra appréhender un final riche en révélations ésotériques.

The Blue Man. Canada. 1986. Réal.: George Mihalka. Int.: Karen Black... Dist.: Vestron.

THE UNNAMABLE

Le succès de **Ré-Animator** a décomplexé pas mal d'auteurs, qui n'ont plus craint de s'attaquer à Lovecraft. Mais pour adapter une nouvelle de quelques pages en un long métrage, il faut de l'imagination, qui fait défaut ici. Après un démarrage classique, en douceur, façon films de Corman période Edgar Poe, le dérapage est rude. Après le fatidique "X... temps plus tard", l'histoire s'englue dans les poncifs les plus éculés des films de teen-agers : deux couples d'étudiants jouent à cache-cache dans la demeure qui retient prisonnière la créature démoniaque... Certains dialogues tentent d'apporter un décalage humoristique, mais tombent plutôt à plat. Reste le dernier quart d'heure, qui révèle à nos yeux éblouis la "chose" recluse et surprise. Elle est superbement réussie, et rattrape la mollesse de ce qui précède.

The Unnamable. 1988. Réal.: Jean-Paul Ouellette. Int.: Charles King, Alexandra Durrell... Dist.: Partner & Partner.

SINBAD

Vieille de cinq ans et bricolée au montage (suite à l'arrêt de son tournage), cette production *Cannon* fâchera tout rouge les amateurs des *Contes des Mille et Une Nuits*... A travers de molles péripéties, où le valeureux marin Sinbad tente de retrouver un joyau qui mettra hors d'état de nuire un vilain grand vizir, Enzo G. Castellari s'endort. Les décors puent le carton-pâte, les comédiens appuient leur jeu au-delà du supportable, l'humour donne dans l'épais... Si vous avez pris le parti de vous en amuser, vous risquez d'apprécier. Dans le cas contraire, vous décréterez Sinbad héros sinistré. Question péplum, mieux vaut surveiller les programmes de la 6 !



SINBAD

Seven of the Seven Seas. Italie/ USA. Réal.: Enzo G. Castellari. Int.: Lou Ferrigno, John Steiner, Daria Nicolodi... Dist.: Delta.

SUPER POWERS



En cette période de retour à l'actualité des super-héros, *Warner* sort opportunément à la vente cette collection, qui regroupe les plus fameux. Il s'agit de compilations de courts dessins animés speedés et variés. La palme revient à **Batman**, qui s'inspire de la série télé, par le ton et la musique. Un rythme infernal nous permet de redécouvrir les super-méchants les plus notoires, qui sont tous au rendez-vous : le Joker, le Pingouin, Cat-Woman, Mr Freeze, etc... **Aquaman** est bâti sur le même principe, le Roi des Mers a son Robin, avec son compagnon Aqualad; chevauchant des hippocampes, ils feront la loi sous l'eau. Pour **Superman** et **Superboy**, leurs aventures dérivent des bandes dessinées des années 60, lorsqu'ils étaient confrontés à des adversaires particulièrement folkloriques, comme le Brainiac qui envoie un robot sur Terre pour recueillir et miniaturiser un spécimen de chaque être vivant... Les récits sont souvent construits sur le même principe, il vaut donc mieux savourer ces histoires une par une... et de temps en temps.

*Collection de dessins animés : **Batman**, **Superman**, **Aquaman**, **Superboy**... Dist.: Warner Home Video.*



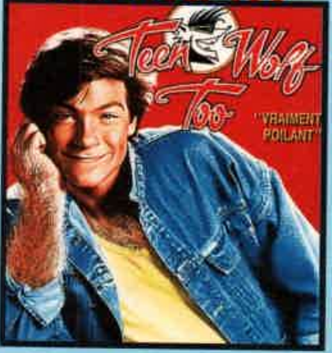
MUTATIONS



A vous dégoûter de manger de la salade. L'histoire nous a déjà été contée avec toutes sortes d'animaux : insectes, rats, araignées, mouches, lapins géants... Et, sur un canevas usé jusqu'à la corde, ça fonctionne toujours ! Peu importe le pourquoi et le comment, ce qu'on veut, c'est voir les bestioles à l'œuvre... Juan Piquer Simon l'a compris, et a misé sur les effets spéciaux et les maquillages atroces. Les amateurs de gore ne seront pas déçus par la vision de ce couple qui tente de quitter son lit entouré d'une mare visqueuse de centaines de limaces. **Slugs** est en tout point conforme à ce qu'on en attendait : classique, rigolo, gluant, et horrible.

***Slugs, The Movie**. USA/ Espagne. 1988. Réal.: Juan Piquer Simon. Int.: Michael Garfield, Kim Terry Philipp, Santiago Alvarez... Dist.: Unicorn (CBS-Fox).*

TEEN WOLF TOO



Cette suite au petit film qui avait connu quelque succès aux Etats-Unis, grâce à la présence de Michael J. Fox, ne s'imposait pas. Si vous avez aimé l'original, vous retrouverez ici une copie conforme, à un détail près : Tod Howard, le loup-garou, cousin de l'autre, pratique la boxe au lieu du basket... Malheureusement, l'histoire utilise plus le côté "teen" que l'aspect "wolf", et mise sur la comédie plus que sur le spectaculaire. Le maquillage nous ferait presque regretter les films espagnols des années 70 avec Paul Naschy, tant il est primaire.

USA. 1988. Réal.: Christopher Leitch. Int.: Kim Darby, John Astin, Paul Sand. Dist.: Delta.



SANG ET PASSION

SANG ET PASSION

Ne voilà-t-il pas un curieux dérivé du **Dracula** de John Badham ? **Sang et Passion** pompe la veine romantique de la mythologie vampirique. Avec retour de Dracula cherchant une nouvelle victime, la trouvant au cours d'une réception sur un yacht, et en tombant aussitôt amoureux... Vraiment pas très original. Réalisateur du prochain J.-Claude Van Damme (**Dusted**), et comédien chez Lucio Fulci (**Zombi 3**), Deran Sarafian s'en sort plutôt mal. Sans se risquer à des écarts de délire, il illustre façon TV une histoire sans relief. Après un bijou comme **Aux Frontières de l'Aube**, ce genre de modernisation d'un mythe prend déjà un sérieux coup de vieux.

***To Die For**. USA. 1987. Réal.: Deran Sarafian. Int.: Brendan Hugues, Sydney Welsh... SPFX : John Buechler. Dist.: GCR*



DEMON QUEEN

DEMON QUEEN

De la même veine que **Cannibal Campout** et **Cannibal Hookers**, et tourné aussi en vidéo, **Cannibal Queen** présente une jolie femme avide d'hommes, qu'elle drague un peu partout. Après l'amour, elle les mord ou leur arrache le cœur... qu'elle mange. N'allez pas chercher plus loin. L'épidémie de canniba-vampirisme s'étend. Languissant, **Cannibal Queen** additionne les scènes horribles, avec, pour volonté, d'en donner pour son argent au spectateur. Une scène de nécrophilie s'avère pour le moins réussie, c'est-à-dire dégueulasse. Les aventures de la vampire nymphomane et du dealer se laissent voir d'un œil distrait... Mary Fanaro arbore une jolie paire de seins, à la moindre occasion. Merci Mary.

USA. 1986. Réal.: Donald Farmer. Int.: Mary Fanaro, Dennis Stewart, Clif Dance... Dist.: Antarès-Travelling.

Marcel BUREL



Ce jeudi 12 octobre 1989 ne pouvait pas être un jour comme les autres. Le 4 rue Mansart s'apprêtait à abriter la rencontre fracassante de trois journalistes fous furieux à l'idée de se laisser marcher sur les pieds. Nos héros allaient s'affronter à grands coups d'idées lumineuses sur un sujet délicat: *Batman*. Ce combat, à la loyale, le voici...

J.P.P.: Jusqu'à aujourd'hui, on a parlé de **Batman** en termes de production, de merchandising, de coup médiatique et finalement, on ne s'est pas encore intéressé au contenu même du film. Ce *Forum* tombe donc à point, maintenant que les rumeurs se sont tues, pour tenter une analyse.

J.M.L.: D'autant plus que lors de la sortie, le public était sacrément conditionné par le lancement du produit **Batman**.

V.G.: Moins que tu ne le penses puisque **Batman** réalise deux fois moins d'entrées que ce qu'espéraient les distributeurs. On se retrouve donc avec deux catégories de spectateurs, ceux, pas si nombreux que ça, qui ont été harponnés par la Batmania et crient au chef-d'oeuvre et ceux, les déçus, qui ne répandent pas le bouche à oreille favorable.

J.P.P.: On peut ajouter une troisième catégorie, de non spectateurs celle-là, constituée de personnes pour qui l'abondante publicité faite autour du film a provoqué un effet de ras-le-bol.

J.M.L.: On peut aussi expliquer le demi-échec de **Batman** par la quasi-inexistence en France du phénomène BD propre aux Etats-Unis.

V.G.: C'est vrai que Batman fait partie intègrante du patrimoine américain. On n'aurait pas l'idée ici de fêter le cinquantenaire de Super-Dupont.

J.P.P.: C'est pas plus mal que le Batman/BD ne soit pas très connu en France. Le public voit le film tel qu'il est et non en référence à une autre forme d'expression. Par contre, et là c'est plus gênant, ce personnage de super-héros redresseur de torts est typiquement américain et s'accorde peut-être mal avec la mentalité européenne.

BORN IN THE USA

V.G.: **Batman** est un film américain, conçu pour les Américains qui connaissent pour la plupart et le personnage et la BD et la série TV... On ne s'étonnera donc pas que le film impose certains éléments du scénario sans s'occuper de leur passif, puisque ce passif, le public est censé le connaître. J'aurais bien aimé savoir, en Français moyen qui ne connaît Batman que de nom, d'où sort la Batwing par exemple.

J.M.L.: On ne peut pas tout expliquer en deux heures...

V.G.: Le premier **Superman** l'a fait, et bien. Ici, c'est moins la genèse de Batman qu'une de ses aventures parmis d'autres qui nous est contée. J'aurais aimé en savoir plus sur lui avant de participer à cette aventure.

J.M.L.: Tu aurais peut-être voulu voir Bruce Wayne en train de construire la Batcave ! Franchement, je ne pense pas que ces ellipses scénaristiques ont gêné les spectateurs. On sait qu'un super-héros trimballe toujours avec lui des gadgets de toute sorte.

V.G.: Ce qui n'empêche pas une scène d'exposition comme dans les James Bond avec le personnage de M.

J.P.P.: De toute façon, Batman n'est pas un vrai super-héros. Il n'a pas les pouvoirs d'un Superman et ces gadgets dont on parle sont moins intéressants que le personnage lui-même.

V.G.: Batman serait même fascinant si on sentait une quelconque relation entre lui et Bruce Wayne. C'est là où le film est bâclé. Quand il y a de l'action, c'est Batman. Quand il n'y en a pas, c'est Bruce Wayne. On suit les deux personnages en parallèle et jamais ils ne font un.

J.P.P.: Le côté Zorro où on se métamorphose rapidement pour aller sauver la veuve et l'orphelin est évité. Et en jouant ainsi l'ambiguïté, le spectateur se laisse conduire à penser que Bruce Wayne est Batman.

J.M.L.: On n'en doute pas. Mais psychologiquement, les deux aspects du personnage ne sont pas liés. Ni osmose, ni conflit.

J.P.P.: On comprend quand même lors de la scène du flash-back le pourquoi du traumatisme de Bruce Wayne et les raisons de sa métamorphose en Batman.

J.M.L.: En effet, mais comme tu le dis, c'est par l'intermédiaire d'un flash-back. Rien dans le jeu de Michael Keaton, excellent à la fois en Bruce Wayne et en Batman, ni dans la mise en scène, ne permet d'assurer un minimum de continuité pendant les métamorphoses. D'autre part, si le personnage de Batman/Bruce Wayne est aussi bancal, c'est parce que le Joker pèse de tout son poids sur le film et efface celui qui au départ en était le héros.

UN ATOUT MAITRE

J.P.P.: Je ne crois pas que Batman soit effacé. Le film marche beaucoup sur le contraste entre les deux personnages. Le Joker est extraverti, provocateur, disert. Batman lui est introverti, froid, névrosé, toujours dans l'ombre. C'est leur confrontation qui est



"Les décors sont fabuleux, non ?" (J.P.P.)
"Oui, mais sous-exploités." (V.G.)

intéressante et établit un rapport de force plus convaincant que le nombre de minutes passées à l'écran.

V.G.: Je n'arrive pas à voir dans le film, en dehors de la scène finale, cette confrontation dont tu parles. Les destins de Batman et du Joker se croisent en effet dans le déroulement de l'intrigue mais le film a plutôt tendance, et c'est dommage, à suivre séparément l'évolution des personnages.

J.P.P.: Peut-être. Mais d'autre part, cette construction en parallèle permet à Jack Nicholson de s'éclater complètement, de nous offrir un véritable *one man show*. Quand il gesticule autour de son associé qu'il vient de carboniser, il est hallucinant. Et il arrive à rendre le Joker bien plus vivant que Batman. Batman n'existe que pour assainir Gotham City. Le Joker va beaucoup plus loin. Dans la scène du musée, il veut faire table rase des valeurs esthétiques de manière à instaurer un ordre nouveau basé sur la destruction, sur le crime élevé au niveau de l'oeuvre d'art. C'est un esthète décadent et révolutionnaire, bien plus psychogiquement excitant que Batman.

J.M.L.: Indiscutablement, Tim Burton était plus attiré par le Joker.

V.G.: Ou, si tu veux bien, les producteurs ont pensé fric avec Jack Nicholson.

J.M.L.: Ah, non ! On est censé parler du contenu du film et on dérape vers d'autres problèmes.

V.G.: Ces autres problèmes étant intimement liés à la fabrication d'un film comme **Batman**, je ne vois pas de raisons pour les éviter.

J.P.P.: Bon, on pourrait se demander aussi si le mythe du Joker n'est pas finalement plus important que le mythe de Batman...

V.G.: Tu rigoles ou quoi ? Ce sont les dollars de *Warner* qui sont plus importants que le mythe de Batman.

J.M.L.: En fait, tu refuses que Tim Burton ait pu grossir le rôle de Nicholson par simple affinité.

J.P.P.: De toute façon, c'est dans la logique du film qui prévilégie le Mal aux valeurs traditionnelles du Bien.

V.G.: Et là, tu vas me faire tout un discours comme quoi Batman, en donnant naissance au Joker, a trouvé le moyen de libérer ses instincts meurtriers.

J.P.P.: Oui, je pourrais...

V.G.: Ah bon...!!? Et à propos de l'hyper-violence du film ?

J.P.P.: C'est vrai que ça manque d'effets gooooooore.

J.M.L.: Et de sexe...



VIOLENCE ET VIOLENCE

J.P.P.: Pour être sérieux, il est clair que **Batman** est un film tout public, qui doit

"Kim Basinger a vraiment un rôle de potiche." (J.P.P.)

"Indiscutablement, Tim Burton était plus attiré par le Joker" (J.M.L.)



plaire avant tout aux jeunes. Et Tim Burton ne peut pas se permettre dans les scènes de fusillade ce que De Palma montrait dans **Scarface**.

V.G.: Mais on peut très bien contourner la violence d'un spectacle tout public sans obligatoirement déboucher sur des absurdités telles que ces magnifiques chemises blanches portées par des gens qu'on vient de cribler de balles.

J.M.L.: La violence n'est pas toujours contournée. Regarde le mec qui crame.

J.P.P.: Et d'autre part, comme **Batman** est un film d'atmosphère, la violence est surtout psychologique. Voir les scènes tendues qui mettent face à face Jack Palance et Jack Nicholson, qui font presque peur.

J.M.L.: C'est pourquoi **Batman** s'inscrit dans la lignée des séries noires des années 30.

J.P.P.: Tiens, à ce propos, on ne sait pas trop à quelle époque se déroule le film...

V.G. et J.M.L.: ....

J.P.P.: Eh les mecs, réveillez-vous ! C'est curieux quand même l'architecture de cette ville qu'on n'arrive pas à dater, hein dites...

V.G.: Euh, ouais....

J.M.L.: En effet...

J.P.P.: OK, je change de sujet. Tous les personnages tentent de se propulser sur le devant de la scène. Batman veut qu'on parle de lui, le Joker est furieux de se faire ravir la première place et les officiels sont occupés à plaire au plus grand nombre pour je ne sais plus quelle commémoration. Tout ça pour flatter le badaud, le pauvre type américain... (*Gipépé jette un oeil sur les visages très moyennement attentifs de V.G. et J.M.L.*) Ah d'accord, ça ne vous intéresse pas non plus. Le visuel du film alors ?

V.G.: Oui, parlons-en !

LE VISUEL DU FILM

J.P.P.: Il y a des choses incroyables, quand la caméra s'élève d'une cinquantaine de mètres lors d'une scène de bagarre, quand elle monte rapidement tout en haut du building, quand elle filme l'arrivée de la Batwing dans les rues de la ville... Et les décors sont fabuleux, non ?

V.G.: Tim Burton les sous-exploite et c'est triste parce qu'ils sont en effet magnifiques.

J.P.P.: Je trouve que les décors sont bien derrière les personnages et pas devant, ce qui n'est pas con !

V.G.: Il ne s'agit pas de faire des décors la vedette mais au moins de les mettre en valeur. Et là, Tim Burton n'a aucun sens de l'espace.

J.M.L.: De toute façon, **Batman** n'est pas très bien réalisé et ce que je reproche, c'est que l'aspect commercial déborde à ce point sur le visuel du film, avec cette scène, notamment, où la Batwing va se poster juste devant la lune.

J.P.P.: Ahhh, c'est très beau et le public réagit formidablement.

V.G.: Alors là, tu m'étonnes. Toi qui es contre l'abêtissement des masses, tu devrais hurler à la vue de ce plan, qui, loin d'être gratuit, pousse le public à acheter son badge Batman.

J.P.P.: Bon, disons que c'est un gros coup de frime qui fonctionne bien. Un mot des seconds rôles avec les personnages inexistants du journaliste et de Vicky Vale. Kim Basinger a vraiment un rôle de potiche.

V.G.: Et Billy Dee Williams, la guest-star qui se demande ce qu'elle fout là.

J.P.P.: "Bonjour, vous me reconnaissez ? C'était moi dans **L'Empire Contre-Attaque**." En tout cas, vu la façon dont le film est arrivé en France, avec toutes ses auréoles, le public ne pouvait qu'être plus ou moins déçu. Donc, comme d'habitude, nous attendons vos réactions par écrit, les meilleures étant promises à une publication dans le prochain numéro.

A *Forum* exceptionnel,
distribution exceptionnelle puisque
vous venez d'entendre, dans l'ordre:

Jean-Pierre PUTTERS,
Jean-Michel LONGO
et Vincent GUIGNEBERT

(et on se dépêche de les applaudir, allez allez...)

6 ème FESTIVAL DU SUPER 8

Après L'Espace Gaîté, La Salle Gustave Eiffel, les Salons Hoche, Le Théâtre de Paris et le Théâtre Marigny, la grande Salle du palais de la Mutualité devait accueillir au 21 octobre de cette année le Sixième Festival du Super 8 organisé par *Mad Movies.*

Pas un lieu ne peut rester insensible à cette fureur superhuitale (c'est même un peu pour ça que nous en changeons à chaque fois) et, il faut bien reconnaître que l'ambiance 89 ne le cédait en rien aux précédentes éditions.

Le Concours de maquillage, notamment, présenté par la charmante Sangria, voyait tomber des cintres un *Phantom of the Paradise* criant de vérité, évoluer un androïde hallucinant, déambuler deux morts-vivants en bon état de décomposition,



E. Homand et J.M. Sekroun

ou bien permettre, sur scène et dans la salle, une bataille rangée entre les hommes du joker et le redoutable Batman. Tout cela dans les fumigènes, les effets de lumière et la fusillade finale. Un bien beau souvenir en vérité.

Le jury couronnait à l'issue des festivités **Zone 23**, de Stéphane Risset et V. Lancelot, pour ses effets spéciaux. Une débauche d'effets gore où Alain Chabat (des *Nuls*) prend un visible plaisir à cabotiner.

Le Trou, de Vincent Texier, Prix Spécial du Jury, pour sa bonne santé comique et l'originalité de son propos.

Aurore, de Bruno Quintin et et Philippe Cano, Prix de la réalisation, pour la maîtrise de sa mise en scène, du montage et aussi bien de ses effets spéciaux particulièrement étonnants.

Il est Minuit Dr. Killer, de Philippe Verry, Prix du Scénario, pour l'humour de son récit et l'efficacité de sa démonstration.

Le Prix "Ciné-Folies" (chaîne Câblée) distinguait six films: **Le Grand Bleu, Shocker, Le Trou, Il est Minuit Dr. Killer, Aurore et Occulte**, promis à une prochaine diffusion sur cette chaîne. Dans un même ordre d'idées, suite au festival, huit films sont en train d'être visionnés par *Canal +* en vue d'une éventuelle diffusion.

Le prix du Public, quant à lui, revenait encore au film **Le Trou** (toujours de Vincent Texier, un dangereux récidiviste, donc), après une bataille à l'applaudimètre et dans l'enthousiasme habituel.

Les prix, outre les "trophées Mad" créés par Michel Soubeyrand, consistaient en du matériel cinéma et des chèques de 1000F offerts par *Ciné-Folies, Adam Montparnasse*, et *Mad Movies.*

Le Grand Prix du Festival, décerné au film **Shocker**, de Pascal Stervinou - un survival méchant, surprenant et fort bien filmé - offrait au lauréat un magnétophone de synchronisation d'une valeur de 11.000 F remis par le magasin de photo et cinéma *Synchro-Ciné-Quartz.*

Au moment du bilan, toujours la vision funeste d'une salle dévastée, malgré la présence d'un service d'ordre d'une vingtaine de personnes et l'expulsion d'une demi-douzaine de braillards agités dès les premiers instants. De la farine, des boîtes de toute sorte, un fauteuil cassé, divers liquides non identifiés et des milliers de papiers très artistiquement disséminés au hasard des chutes au sol témoignaient encore des heures chaudes vécues ensemble.

Seule magie du spectacle : le film de Bruno Lermechin, **L'Exil**, montré en rétrospective, sut pendant ses vingt minutes ramener le silence, le respect et l'émotion.

Sans doute victime de son succès (accueillir plus de 1000 personnes pour une telle manifestation d'esprit amateur relève du défi permanent), le Festival va s'offrir une année sabbatique consacrée au calme et à la réflexion. Nous l'annonçons assez tôt pour les réalisateurs qui préparent souvent leur film très à l'avance et nous espérons revenir plus tard avec plein de nouvelles idées pour un Festival comme nous le rêvions lors de sa création.

Jean-Pierre PUTTERS

Merci au jury composé de Jean-Claude Baboulin (*Ciné-Folies*), Jérôme Boivin (réalisateur du film **Baxter**), Alain Burosse (responsable des courts métrages à canal +), Laurent Melki (dessinateur affichiste), Jean-Claude Romer (*Antenne 2*), Philippe Ross (dit "Ross-feratu", *La Revue du Cinéma*), Catherine Falgayrac (Sangria) et la chanteuse Sapho.



Sue Perouitt, J.P.P., Jean-Claude Baboulin, Sapho et Jérôme Boivin.



Alain Chabat dans ZONE 23

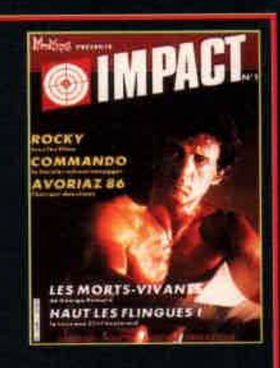


Sangria, J.P.P. and Phantom of the Paradise...



Photos : Claude Ingrain

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, Rencontres du Troisième Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Dossier King Kong. L'Exorciste.
47 Robocop, House II, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Le Cauchemar de Freddy, Near Dark.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).

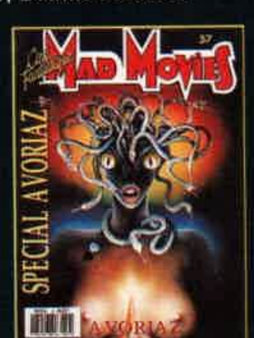


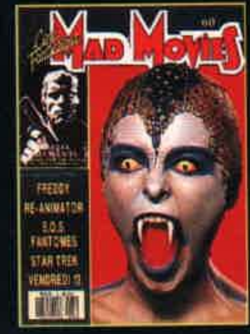
IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, La Folle Histoire de l'Espace, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Munchaûsen, de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Munchaûsen, Phantasm 1 et II, Jumeaux.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.









BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29
☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47
☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56
☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 37HS

IMPACT:
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11
☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ **PRENOM** ______________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, réglement joint.

Un dernier petit tour et puis s'en vont...

THE CRAIGNOS MONSTERS

Part 4
LE CHAPITRE FINAL

Après six mois passés en compagnie de nos chers monstres, la mesure nous conseille de clore enfin ce tour d'horizon des faciès et créatures les plus horriblement drôles de notre univers fantastique.
La matière ne manquait pourtant pas et nous aurions pu continuer encore longtemps dans la mesure où la réaction des lecteurs se montrait largement favorable. Quelques lettres, cependant, déplorent notre sévérité à l'égard de films qui, s'ils ne furent pas toujours des chefs-d'œuvre constituent les ancêtres de nos **Alien, La Mouche** ou **RoboCop** actuels. J'en prends note, mais je ne voulais pas figer ces films dans une espèce de respectabilité humectée pour nostalgique inébranlable. Traité avec un sérieux académique, un tel dossier aurait découragé les plus avertis. Je voulais faire vivre ces films et non pas les enfermer dans une crypte, rire avec eux et non pas pleurer sur leur beauté disparue.
D'ailleurs, celui qui n'a pas décelé qu'au delà de la bonne humeur, du ton goguenard, se cachait aussi la tendresse pour toute une époque, ne connaît rien au second degré et ne mérite pas de lire *Mad Movies*. Na !

ANGRY RED PLANET
1959. U.S.A. De Ib Melchior. Avec Gerald Mohr et Les Tremayne.

Quatre astronautes, dont une femme, explorent la planète Mars et vont devoir affronter d'effrayantes créatures relevant à la fois du rat, de l'insecte, du crabe et de la jolie chauve-souris (Baaaaaat-Maaaan !). Après ça, la rencontre avec les martiens (voir photo ci-dessous. Avec des têtes comme ça, comment voulez-vous construire l'Europe ?) ne peut plus vraiment les surprendre... Et pourtant le maquilleur ne les a pas ratés.
Seule la femme en réchappera, pour venir conter son histoire. Le film étant vécu comme un rêve, la photographie prend des tonalités roses, violettes, proches du dessin animé, tout cela dans de fabuleux décors complètement irréels.





HOW TO MAKE A MONSTER
1958. U.S.A. De Herbert L. Strock. Avec Robert H. Harris, Gary Clarke et Gary Conway.

On pensait avoir touché le fond du malheur avec **I was a Teenage Frankenstein** (voir *Craignos* 1) et **I was a Teenage Werewolf** (*Craignos* 2), mais les petits brigands reviennent ensemble dans le **How to Make a Monster** de cet incorrigible Herbert Strock. Gonflés, non ?
"Mais ils étaient morts..." glapit la foule en larmes... Oui, mais ici un maquilleur de film d'horreur, récemment mis à la porte, drogue deux acteurs portant ces masques et les manipule afin qu'ils assassinent le producteur, carrément.
Un film très mode (pour l'époque, car plus c'est mode et plus ça vieillit vite) dans la mesure où il utilisait de jeunes acteurs gesticulant très fort sur de la musique rock. On devrait essayer avec la lambada, par exemple, tiens...



PLATILLADOS VOLADORES
1955. Mexique. De Julian Soler. Avec A. M. Resortes, Evangelina Elizondo et A. Solar.

Dans la compète du robot le plus craignos, le Mexique parvient sans peine à égaliser.
Je vous raconte tout si vous me promettez de ne pas rire: notre héros, au long bec emmanché d'un long cou (non, c'est pas ça !). Le héros fabrique une voiture étrange équipée d'un moteur d'avion. Le fripon compte bien ainsi gagner une course et ramasser plein de fric. Mais voilà-t-il pas qu'avec un engin pareil, lui et sa copine passent pour des martiens en visite auprès de paysans crédules. Ils jouent le jeu pour ne pas les décevoir jusqu'à ce que de vrais martiens finissent par venir mettre la pagaille.
La morale du film tentait de démontrer qu'avec une population gentiment naïve, il y aurait moins de guerre. Après tout c'est loin d'être idiot.

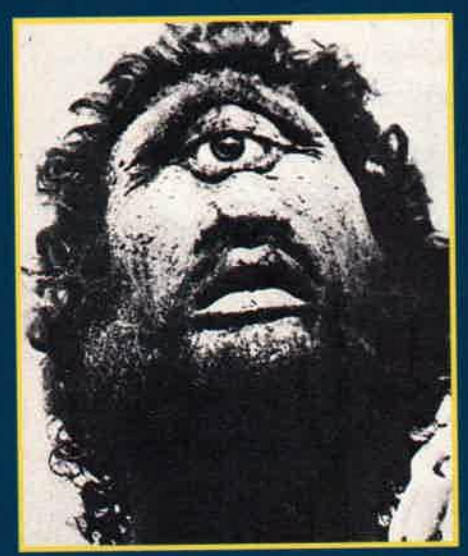


ULYSSES

(Ulysse)

1954. Italie. De Mario Camerini. Avec Kirk Douglas, Silvana Mangano, Anthony Quinn.

N'ayons l'air de rien, mais un oeil noir nous observe... Vous connaissez tous l'Odyssée ? Mais si : la suite de l'Iliade où la guerre de Troie éclate parce que la belle Hélène fricote avec le beau Pâris (comme quoi, Pâris sera toujours Pâris...). Eh bien le film de Camerini raconte le retour d'un Ulysse victorieux vers sa patrie Ithaque. Hélas, les Dieux le mettent à l'épreuve et il rencontrera maints obstacles sur sa route, dont ce cyclope géant, le vilain Polyphème.
Heureusement, Ulysse sait comment enfoncer la poutre dans l'oeil de son voisin et le cyclope s'en prendra plein la vue. D'où la célèbre expression: jeter de la poutre aux yeux, bien évidemment. Merci *Mad*, je m'amuse et j'apprends en même temps; quel panard !



LA VENGANZA DE LA MOMIA

1973. Espagne. de Carlos Aured. Avec Paul Naschy, Jack Taylor, Helga Line et M. Silva.

- Non, arrêtez tout, la Momie ! Juste une petite photo, c'est pour Mad Movies...
- Ho, les journalistes, vous allez me laisser travailler tranquille, oui ?

Paul Naschy, titulaire sans rival du rôle du loup-garou en Espagne joua aussi les monstres classiques du répertoire. Il endosse là le costume de la Momie et il faut dire que ça fait très mal. L'accent porte sur les mutilations et les détails sanglants montrés en gros plan. Tandis que les flash-back illustrant l'ancienne Egypte achèvent de terrasser les plus résistants.
Comme on disait dans les classiques: une momie sème la terreur, comment s'en débarrasser: heureusement, le ridicule s'en charge !



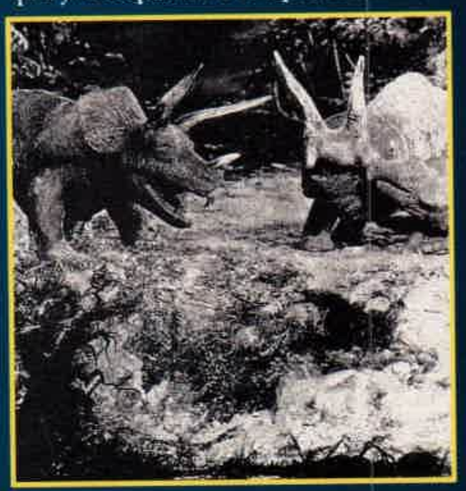


STAR TREK

(épisode The Squire of Gothos - 1ère saison)

1966. U.S.A. De Donald McDougall. Avec Shatner, Nimoy, etc... et William Campbell.

A l'instar de Spock avec ses grandes oreilles, on reconnaît ici l'alien à son grand nez (très révélateur, le nez, d'après ce qu'en disent les copines...) Evidemment, les querelles inter-raciales démarrent dès l'arrivée de l'Enterprise dans les parages. Quel besoin aussi avait McCoy de lâcher, pour faire rire tout le monde: "Ouah, les mecs hé, visez-moi ces nez gros ridicules !" Eh oui, résultat ils ne sont pas contents et il va encore falloir se battre, avec l'Enterprise comme enjeu. L'air peu rigolard du chef fait douter de l'issue du combat, mais heureusement Spock ne l'entend pas de cette oreille et nos amis vont encore en réchapper (c'est qu'il y a 50 épisodes à se taper, derrière...).



THE LOST WORLD

(Le Monde Perdu)

1925. U.S.A. De Harry Hoyt. Avec Bessie Love, Wallace Beery et Lewis Stone.

Au temps du muet, on savait encore rire. Témoin cet animal figurant, à qui on demande de parler très fort dans le micro parce que c'est pour l'émission du Triceratops 50. Oui, ces braves bêtes s'amusent d'un rien...
Il s'agit de la première adaptation à l'écran du livre d'Arthur Conan Doyle relatant les exploits du Pr Challenger dans une contrée perdue où les grands sauriens ont survécu. Les effets spéciaux sont de Willis O'Brien et ce brontosaure ramené à New York annonce déjà le King Kong que ce génie de l'animation créera en 1933.
Bon, fini de rigoler maintenant les bestioles, silence on tourne...

WATER CYBORG

(Robots 2000: Odyssée Sous-marine)

1967. Japon. De Hajime Sato. Avec Peggy Neal, Frank Gruber et Steve Queens.

Ne dérangez pas le cyborg, il est au water ! Ces curieux individus (mais on a l'habitude ici) résultent des sinistres expériences d'un savant fou. Encore un qui rêve de dominer le monde par le mal, sans trop lésiner sur les moyens. Il capture des humains et les change en ces robots amphibies dont l'apparence fait très fort penser à la regrettée créature du lac noir.
Il nous dirait : j'ai fait ça pour rire, excusez-moi, qu'est-ce que je vous offre à boire ? On passerait l'éponge. Mais il fabrique ces robots pour conquérir le monde. Oui, encore un ! Là c'est trop. Même les cybogs trouvent que cela suffit au bout d'une heure trente, et vont se révolter. Bien fait pour lui !



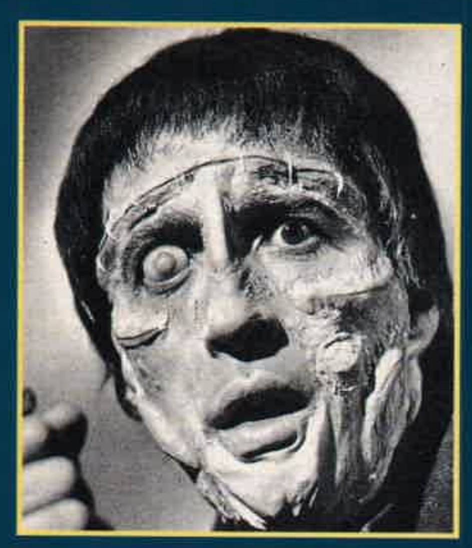
TALES OF TERROR

(L'Empire de la Terreur)

1962. U.S.A. De Roger Corman. Avec Vincent Price, Peter Lorre et Basil Rathbone.

Cette créature à face de junkie en manque surgit du sketch Morella, un de ces trois "contes de terreur" inspirés d'Edgar Poë, servant de trame au film.
Le Spectre de Morella prend possession de sa fille, Leonora, pour se venger d'elle qui causa sa mort en venant au monde. Vincent Price, en héros tourmenté à la "Roderick Usher", voit ainsi arriver sa fin avant qu'un incendie typiquement "cormanien" (on raconte qu'il s'agit du même ayant servi pour toute la série Poë) ne vienne effacer les traces de l'horrible drame. Tragique, non ?

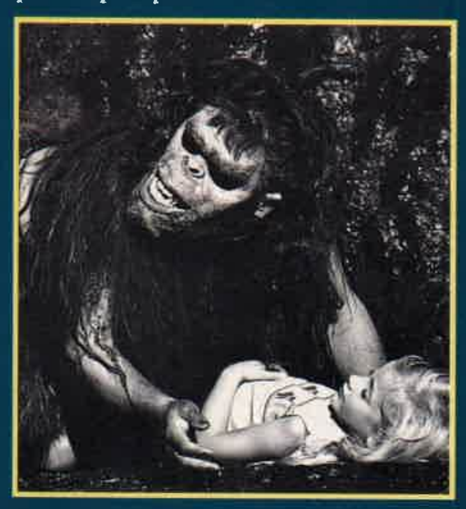




CURSE OF FRANKENSTEIN

(Frankenstein s'est échappé)
1957. G.B. De Terence Fisher. Avec Peter Cushing, Christopher Lee et Hazel Court.

Pas question de nous gausser d'une oeuvre qui annonça l'âge d'or du cinéma fantastique britannique et prépara de beaux jours pour la célèbre firme *Hammer-Films*. Mais là, franchement, le concept de ce monstre new look avait de quoi surprendre les fanas des chefs-d'œuvre des années trente.
Le maquilleur Phil Leakey (**Le Cauchemar de Dracula, La Revanche de Frankenstein**...), décidé à rompre avec la tradition karloffienne du mythe, poussa même peut-être la dissidence un peu loin !
Contrairement à la série américaine de l'*Universal*, les créatures de Frankenstein britanniques ne servaient jamais deux fois de suite. Vu leur état avancé, on commence à comprendre pourquoi.



TROG

1970. U.S.A. De Freddie Francis. Avec Joan Crawford et Joe Cornélius (le singe).

En marchant joyeusement dans la grotte, des étudiants découvrent un humanoïde visiblement retardé dans son évolution.
- "Arg - beurk - ougah ougah - m'balaoué Tarc Moullec tsoin tsoin", leur déclare très finement le bel animal, hilare.
Déduisant qu'il s'agit certainement d'un étranger, si ce n'est pire, les jeunes le ramènent à la civilisation. Baptisé Trog (pour troglodyte), il subira les passions contraires de militaires bornés qui cherchent à le supprimer et de scientifiques humanistes qui préféreraient l'étudier.
Le maquilleur s'inspire là visiblement d'une technique utilisée deux ans plus tôt sur **La Planète des Singes** et le nom de l'acteur, Joe Cornélius, ne fait que souligner la référence.
- Oh, le singe, on descend de la petite fille, maintenant...

UNKNOWN TERROR

1957. U.S.A. De Charles Marquis Warren. Avec John Howard et Mala Powers.

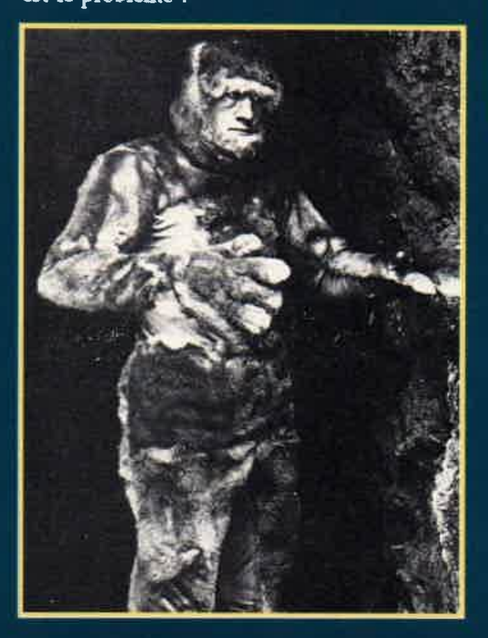
Un on pousse, deux ça mousse...
Un savant assez atteint expérimente une curieuse substance qui se reproduit comme un champignon. Les sujets soumis à ses expériences se changent en monstres mousseux du plus surprenant effet.
Prudent, le maquilleur n'hésite pas à jouer la sobriété: un peu de mousse de savon répandue sur les acteurs et vogue la galère (en plus ça les lave, ce qui ne peut pas leur faire de mal). N'importe, Mala Powers réussit très bien à faire semblant d'avoir peur et n'est-ce point là l'essentiel ?...
Après le robot, le mutant, l'extraterrestre, le monstre géant, voici que naissait le mythe du savon fou, ça fait peur, quand même...



SNOW CREATURE

1954. U.S.A. De W. Lee Wilder. Avec Paul Langdon, Teru Shimada et Leslie Denison.

On découvre un curieux yéti, la face glabre mais avec plein de poils tout autour, et on le ramène à Los Angeles (L'animal se laisse faire car il avait compris "L'os en gelée", erreur tragique...). Là il va s'échapper avant que des méchants l'abattent.
W. Lee Wilder (frère de Billy et qui nous avait déjà bien éclatés avec son **Killers from Space** - voir *Craignos* 2) dirige ici Dick Sands (le **Phantom from Space**, du même Wilder) dans le rôle de cet abominable homme des neiges qui porte bien son nom.
Evidemment, la fourrure fait quelques plis, mais si le yéti court assez vite ça ne devrait pas trop se voir. Quoi, le cameraman ? Eh bien il n'a qu'à courir derrière lui, rigolo, où est le problème ?





FRANKENSTEIN CONQUERS THE WORLD

1965. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Nick Adams et Tadao Takashima.

Le Japon, toujours en délire, tente d'illustrer le mythe de Frankenstein, mais sans renier pour autant son amour des monstres géants. Comment on pourrait bien faire ?
"Hé, les gars, et si on disait comme ça que la créature de Frankenstein elle serait géante aussi, hein dites voir, c'est finement chié ça, non ?"
Et voilà comment s'élabore un scénario...
Donc, un jeune garçon trouve le cœur atomisé du monstre de Frankenstein dans les débris d'Hiroshima et le mange (il avait faim, faut dire !). Il se met alors à grandir de façon inquiétante et pourra ainsi combattre le terrible reptile Barugon (déjà vu dans **Les Monstres Attaquent**) qui fait rien qu'à menacer la Terre, zut alors.
Aux dernières nouvelles, Frankie aurait la situation bien en mains.



IT

1966. G.B. De Herbert J. Leder. Avec Roddy Mc Dowall, Jill Haworth et Paul Maxwell.

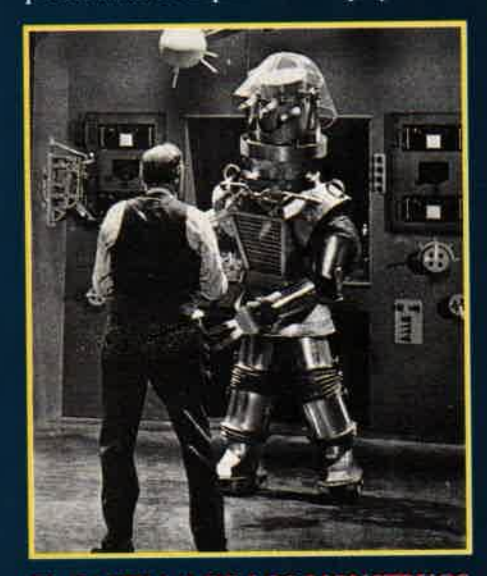
Fusion et confusion des mythes...
Arthur Pimm (Mc Dowall) travaille dans un musée de Londres et conserve le corps de sa mère momifié, avec qui il fait couramment la causette (**Psychose** toujours !). Quand il ne se fait pas la causette lui-même (comment ça comme Jean Valjean ? Oh la la, décidément Tonton Mad ça s'arrange pas...), il contrôle les agissements d'une statue de pierre, le Golem, dont il se sert pour tuer ceux qui lui veulent du mal.
Dommage que Paul Maxwell en fasse un peu trop dans son rôle (on lui avait pourtant dit: Maxwell, ce n'est pas la peine d'en rajouter). Ici, comme d'habitude, l'héroïne s'évanouit, puis elle se réveille, voit la tête du monstre et s'évanouit encore, puis se réveille, etc... Le monstre va-t-il tenir le coup ?

TOBOR THE GREAT

(Le Maître du Monde)

1953. U.S.A. De Lee Sholem. Avec Charles Drake, Karin Booth et Billy Chaplin.

Un vieux savant crée un robot qui pilotera la première fusée américaine habitée. Comme il se méfie, il l'a appelé Tobor, espérant bien qu'avec une anagramme aussi parfaite, personne ne soupçonnera qu'il s'agit d'un robot. Oui, enfin...
Mais pourtant des espions l'enlèvent, lui et son petit-fils (le petit-fils du savant, hein, pas celui du robot, banane !). Ils veulent bien sûr le forcer à livrer ses secrets à une puissance étrangère, les lâches. Heureusement, Tobor a été pourvu d'une intelligence (américaine, il est vrai, mais quand même...) et le petit garçon pourra télépathiquement l'appeler à l'aide. Se défaire des vilains espions ne relève plus dès lors que de la simple formalité. Pourquoi faire compliqué ?



EL CASTILLO DE LOS MONSTRUOS

1957. Mexique. De Julian Soler. Avec Clavillazo, E. Elizonda et German Robles.

Lorsque le fantastique tombe entre les griffes de la comédie mexicaine, c'est le sauve qui peut général. Déjà, l'histoire donne le ton: un couple tombe en panne (de voiture) à proximité d'un château inquiétant. Et alors il va se passer des choses inquiétantes... Nous voilà tous rongés d'inquiétude.
A juste titre puisque débarquent tour à tour une momie, un loup-garou, un vampire, joué par German Robles qui incarna deux fois le Comte Alucard (dont le nom inversé donne : La chèvre de Mr. Seguin ! Oui, c'est très curieux...), une étrange créature du lac noir au costume qui plisse partout (attention la typo), Quasimodo, et enfin le monstre de Frankenstein en personne. Doit-on ajouter que le château est hanté ? Non, n'est-ce pas ?





PREHISTORIC WOMEN

1950. U.S.A. De Greg Tallas. Avec Allan Nixon, Laurette Luez et Mara Lynn.

Accepteriez-vous d'échanger votre vieille grand-mère contre deux ravissantes amazones de marque indéterminée ? Oui, bien sûr et vous auriez raison. Ca, y'a pas à dire, avec le système du troc c'était tout de même autre chose.
Le film de Greg Tallas met en scène, non sans un certain humour imperturbablement involontaire, une tribu de femmes préhistoriques qui chassent le mâle, découvrent le feu, combattent les grosses bêtes (ougah, ougah, ça y'en a Charles Pasqua...), et tout ça sans qu'une bouclette de leur magnifique permanente ne frétille une seule seconde, faut le faire !
Que dire encore de leur maquillage, du rouge à lèvres et surtout de ces pimpantes robes en fourrures si bien coupées. Evidemment, vu la tête du géant, on voit qu'elles vont se faire fourrer par un spécialiste !...



INVASION OF THE SAUCER MEN

1957. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Steve Terrell, Gloria Castillo et Russ Bender.

Dans la mouvance prolixe des envahisseurs de planète Terre, en voici deux qui gagnent à être connus. Leur sang charrie de l'alcool qu'ils injectent à l'aide de griffes servant de seringues (scène inénarrable des ados, complètements faits, qui tentent de convaincre la police de leur agression) et ils craignent la lumière du jour comme le premier vampire venu. On les détruira de cette façon.
Imaginées par l'incontournable Paul Blaisdell, les créatures étaient jouées par des nains revêtus de gants et de cette énorme tête de chou qui s'enfilait comme un masque. Ne riez pas, le film fit un malheur au box-office (jeunes + musique + aliens = $).
Comme disait le 1er monstre à son copain : "Ca y est, j'ai la grosse liasse, mon chou..." (comprenne qui peut...).

EIN TOTER HING IM NETZ

(Le Mort dans le Filet)

1959. RFA/ Yougoslavie. De Fritz Bottger. Avec Alex D'Arcy et Barbara Valentin.

Le film ringue par excellence, qui compte encore de fervents inconditionnels, malgré ses trente ans d'âge.
Une troupe de danseuses et un seul mec se crashent sur une île où séjourne une araignée géante. Au bout d'un moment les filles n'en peuvent plus (nous non plus, faut dire) et n'arrêtent pas de danser, de se battre, de prendre des douches (avec Tahiti douche...) ou de se trémousser. C'est assez dire que l'érotisme monte furtivement au compteur.
L'homme, lui, se fait piquer bêtement par l'araignée et devient ce hideux monstre qui va flanquer la panique dans la petite troupe.
On ne sait plus s'il faut crier au chef-d'œuvre ou à la nullité, mais en tout cas ça dégage pas mal.

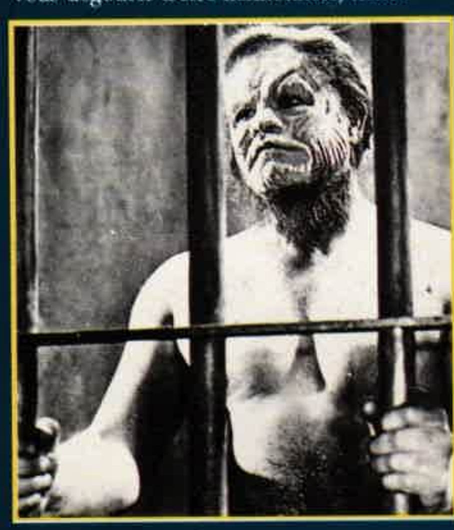


LAS LUCHADORAS CONTRA EL ROBOT ASESINO

(Sex Monster)

1969. Mexique. De René Cardona. Avec Joachim Cordero, Régine Torne et C. Agosti.

Un décryptage hâtif du titre français **Sex Monster** pourrait faire croire aux lectrices qu'il s'agit d'un héros au sexe monstrueux, mais rassurez-vous il n'en est rien (d'ailleurs le CSA veille, donc nous voilà sauvés...). Le pauvre homme que nous voyons ci-dessous sort tout droit des éprouvettes du Dr. Orlac, un savant créant des robots humains destinés à conquérir le Monde.
Mais ses expériences ratent souvent (sinon nous ne ririons pas tant) et notre monstre se contente de courir après toutes les nanas qui passent à sa portée (pire que Longo...) Jugez de la stupeur navrée du savant. A vous dégoûter d'être malhonnête, tiens !





BLOOD BEAST TERROR
(Le Vampire a Soif)
1968. G.B. De Vernon Sewell. Avec Peter Cushing, Robert Flemyng et Wanda Wentham.

Sorti en France sous le curieux titre du **Vampire a Soif** (nous aussi, et alors ?), cette œuvre n'aborde pas vraiment le thème du vampirisme au sens strict.
Le Pr. Mallinger, un entomologiste reconnu, fait l'objet de soupçons à l'occasion d'une série de meurtres horribles. Au fil de l'enquête, le commissaire Quennell (Cushing), un policier habile et très pratiquant (ses collègues ne l'ont-ils pas judicieusement surnommé le Quennell dévôt... Fabuleux, non ?) découvrira le vrai coupable. Un affreux mutant (voir photo) tenant à la fois du papillon et de la propre fille du professeur. Au programme du Brady, il y a tout juste un mois...



BRIDE OF THE GORILLA
1951. U.S.A. Avec Curt Siodmak, Lon Chaney Jr. Raymond Burr et John Conway.

Fils du célèbre Lon Chaney (**Le Fantôme de l'Opéra**), Lon Chaney Jr (à gauche sur la photo... non, attendez, à droite !) accuse une carrière impressionnante (voir *Mad* 3, enfin, si vous l'avez). Hélas il ne brilla jamais par la finesse de son jeu, témoin le gorille, qui n'a pu le supporter plus longtemps sur le tournage.
L'histoire raconte comment Raymond Burr (l'Homme de Fer, dit Gaston... Bon, c'est fini toutes ces parenthèses ?) vit un véritable calvaire depuis qu'il se croit envoûté par un docteur satanique. Se transforme-t-il vraiment en gorille ou est-il le jouet d'une machination ? N'importe, la police est sur les dents et il faudra bien que le singe parle.
Ce film marque aussi les débuts à l'écran d'un certain Woody Strode, les bisseux apprécieront sûrement.

SANTO CONTRE LES MOMIES DE GUANAJUATO
1970. Mexique. De Federico Curiel. Avec Santo, Blue Demon, Mil Mascaras et J. Cesar.

Santo, dont nous vous avons déjà parlé, intervient ici en compagnie de deux autres catcheurs (Blue Demon et Mille Masques), pour combattre de sympathiques momies encore assez agiles pour leur âge. Mais laissez-moi (non, ne partez pas...) vous conter comment l'histoire démarre :
Un groupe de touristes visite une crypte où reposent, debouts, en plein passage, quelques momies bien en chair. Le guide explique : "Oui, une légende raconte que les momies revivront dans 100 ans pour accomplir une vengeance. Ca devrait d'ailleurs arriver... euh, passez-moi le calendar... Ah mais, dites donc, ça tombe juste aujourd'hui, c'est y pas Dieu possible, ça alors, etc..." (évidemment, imaginez qu'il faille attendre dix ans de plus au cinéma, c'est gênant). Hasard providentiel qui n'a d'égal que la présence de Santo dans les parages, bien sûr.



THE BLACK SCORPION
(Le Scorpion Noir)
1957. U.S.A. De Edward Ludwig. Avec Richard Denning, Mara Corday et C. Rivas.

Nos lecteurs ont suivi avec intérêt (mais si !) ce phénomène bizarre qui touchait les insectes dans les années 50. Après **Them** (fourmis), **Tarantula** (araignée), **Beginning of the End** (sauterelles), **Monster from Green Hell** (guêpes), **The Deadly Mantis** (mante religieuse), voici donc les scorpions qui se livraient au gigantisme aigu. Des scorpions noirs, en plus, vous imaginez la tête des militaires...
L'atome, une nouvelle fois mis en cause, provoquait ces horribles mutations que surveillait de près le génie des effets spéciaux, Willis O'Brien en personne. Malgré la tête fort sympathique du délinquant, je ne vous raconte pas la fin, c'est beaucoup trop triste.





WEREWOLF OF LONDON
(Le Monstre de Londres)
1935. U.S.A. De Stuart Walker. Avec Henry Hull, Warner Oland et Valérie Hobson.

Un des premiers loups-garous de l'histoire du cinéma, six ans avant la série des "Larry Talbot" évoquée récemment (*Craignos* 2).
C'est en recherchant une plante rare dans les montagnes du Tibet (bien forcé, il n'y a que des montagnes au Tibet) que notre héros rencontre, qui donc ?... Charlie Chan !
Ou tout du moins un de ces interprètes (Warner Oland), qui ici incarne un loup-garou vorace. Résultat, mordu au bras, notre homme se transforme périodiquement en monstre, jusqu'à ce que la mort lui rende enfin la paix et sa véritable physionomie.
Comme Jekyll, le héros souffre de sa condition et appelle inconsciemment sa chute dans une auto-punition bien pathétique. Merci Tonton Freud, vous revenez quand vous voulez...



THE HORROR OF PARTY BEACH
1964. U.S.A. De Del Tenney. Avec John Scott, Alice Lyon et Allen Laurel.

Ecologiste avant l'heure, le film de Del Tenney, un spécialiste du film de teenagers à tendance gore, décrit les ébats nautiques et amoureux de quelques adolescents tandis que de curieux monstres rôdent alentour.
Nous tenons là (ne le lâchez pas surtout) le principe du film de plage tel qu'il fleurissait au milieu des années 60 (le pré-**Porky's** version marine en quelque sorte).
Une substance radioactive agissant sur de la tourbe génère une floppée de créatures grotesques à la recherche de sang frais. Imaginez la stupeur des pauvres bêtes lorsqu'elles tombent sur une espèce encore plus primaire qu'elles : les teenagers en question. Beaucoup meurent sans avoir eu le temps d'offrir à l'Amérique une descendance futée qui périrait aujourd'hui sous les coups de Jason. Quel dommage, tout de même !

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

MAD'GAZINE

Par Nick D'Auria

SANG D'ENCRE

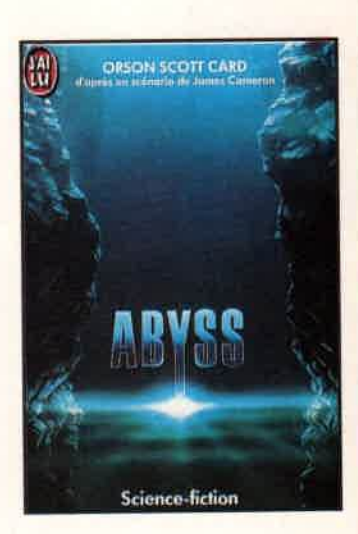
Cycle de TSCHAI
de Jack Vance
chez J'AI LU (4 vol.)

Et si, au lieu d'attendre toujours des séquelles aux films comme aux bouquins, on se replongeait pour une fois dans les originaux. Profitons de l'occasion, car *J'AI LU* commence à rééditer quelques bonnes vieilles sagas, par exemple l'intégralité des titres déjà publiés par la maison sur Jack Vance. C'est sans doute censé nous réconcilier avec les *space-operas*. Et ça y réussit tout à fait, si l'on veut bien admettre que l'homme est la créature la plus morale et la plus intelligente de la galaxie, que bien sûr il en existe d'autres qui font peine à voir, les pauvres, que leur seul but avoué (ou inavoué) est évidemment de se combattre perpétuellement et sans merci, qu'elles se retrouveront alors bien avancées quand elles auront détruit toute trace de vie, que d'ailleurs vous voyez bien elles sont toutes là à errer dans des ruines et à piétiner des civilisations disparues dont elles seraient bien incapables d'imaginer les richesses perdues, sans doute par leur faute soit dit en passant, et que (bien sûr encore) il suffirait de pas grand-chose pour les ramener à la raison, capitaine passez-moi votre laser désintégrant elles viennent tout juste de me manquer de respect...
Anthropocentrisme, qui donc a osé dire anthropocentrisme alors qu'on est là simplement à se délecter des aventures et des démêlés tscha-tschaïesques d'un certain Adam Reith, tiens au fait ce prénom ça me rappelle quelque chose, y aurait-y pas une histoire un peu louf là-dessous, le genre ch'uis le peuple élu et pas vous, bande de sauvages, goûtez-moi donc cette golden, et veuillez avoir l'extrême amabilité de laisser la civilisation dans l'état exact où vous auriez souhaité la trouver en entrant... Nan, nan, on déconne comme ça, mais le *Cycle de Tschaï* c'est vraiment super, on croirait la saga *Star Trek* réécrite par un bon scénariste, avec quelque part (mais faut chercher) une petite dose de mythologie bien venue. Pour longues soirées d'hiver...

N.B.: le **Cycle de Tschaï** comprend **Le Chasch, Le Wankh, Le Dirdir** et **Le Pnume.** Egalement réédité chez J'AI LU, le **Cycle d'Alastor.**

ABYSS
de Orson Scott Card
chez J'AI LU

D'effet spécial en effet spécial, rares sont les films actuels qui supportent une relecture de leur scénario. **Abyss** est peut-être de ceux-là. Si l'on a le courage de passer outre aux descriptions "mécaniques" et aux explications techniques concernant le pauv'sous-marin perdu, et appelez-moi le Kremlin sur ma ligne personnelle pour vérifier qu'ils sont pas dans l'coup il reste tout de même une superbe fiction-suspense, avec histoire d'amour à la clé. Finalement, le problème est de savoir qui, des hommes ou des entités bienfaisantes-INT, aura le plus appris des autres, et leur aura le plus apporté. J'ai ma p'tite idée là-dessus...

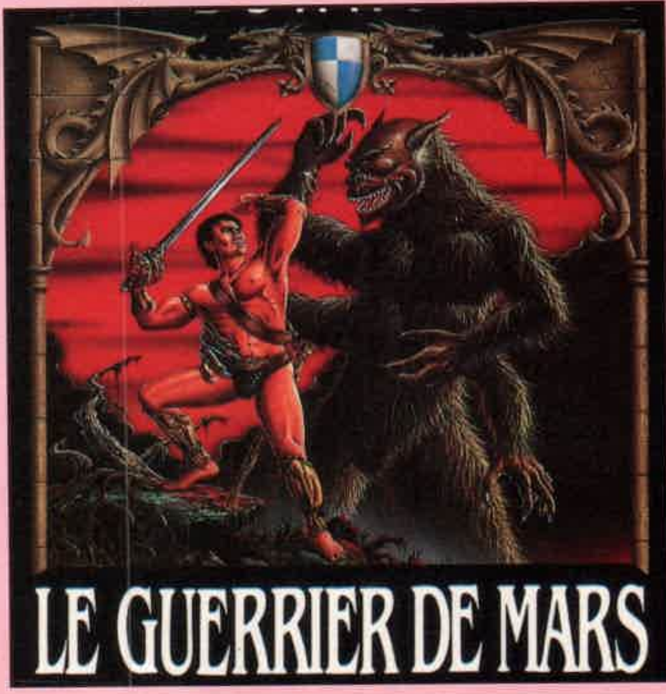


ALBIN MICHEL

Les Editions *Albin-Michel* se sont mises en tête de publier dans une seule et même collection (*Epées et Dragons*, pour ne pas la nommer), tout ce qui s'est écrit de mieux dans le genre maintenant bien défini de l'heroïc-fantasy. Bien entendu, il ne sera pas besoin d'être un puriste pour remarquer que certains livres et que certains auteurs n'ont pas grand-chose à faire là, qu'ils soient plus "riches" que le simple thème générique choisi, ou qu'ils débordent carrément sur plein d'autres étagères où on pourrait les ranger. Mais, pourquoi bouder son plaisir, dès lors que les meilleurs s'y retrouvent, et que la présentation est superbe d'originalité et de couleurs...
Ont déjà, ou vont faire l'objet d'une édition complète dans cette collection, et quelle que soit la longueur de leurs sagas : Leigh Brackett, pour le *Cycle de Skaith*, Lin Carter pour le *Cycle de Thongor*, Michael Moorcock avec le *Cycle du Guerrier de Mars*, Richard Kirk et le *Cycle de Raven*, et enfin Anne McCaffrey et son *Cycle du Dragon*. Sans oublier...

LE CYCLE DE MARS
d'Edgar Rice Burroughs

Le Fantastique tient parfois à si peu de choses : il suffit de savoir qu'une vingtaine d'années après sa mort, Edgar Rice Burroughs (le père d'un sombre héros secondaire et pratiquement inconnu, qu'il avait bêtement prénommé... Tarzan), ne figurait dans aucun dictionnaire. En revanche, ses livres avaient déjà été traduits en une soixantaine de langues, y compris le braille, et vendus à des dizaines de millions d'exemplaires... Alors, bravo l'Académie, ou bravo aux divers rédacteurs d'encyclopédies du monde entier, parfaitement incapables (comme toujours ?) de reconnaître simplement l'existence de l'un des écrivains majeurs d'un genre aujourd'hui majeur : le Fantastique. Mouvement d'humeur terminé, on pourrait aussi parler du présent *Cycle de Mars*, première grande saga écrite par Burroughs, bourrée de symbolique et d'ésotérisme. Difficile d'aborder de front une telle oeuvre, si ce n'est pour dire qu'elle réinterprète les fondements de toute une civilisation, avec codes (franc-maçonniques) à la clé. C'est d'autant plus intéressant que l'auteur y fait preuve d'un bel anti-cléricalisme, qui annonce la méfiance qu'il portera toujours aux "signes extérieurs" d'une société. A lire de toute urgence...



MAD MOSIK

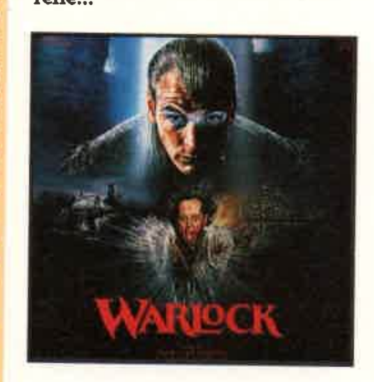
PET SEMATARY
de Elliot Goldenthal
VS 5227 Varèse-Sarabande

L'angoisse va s'installer dès le début, tempérée toutefois d'un chœur aux voix virginales. Mais les craquements l'emportent, les fantômes prennent le dessus, et les sons se déforment à l'infini, jusqu'au malaise. Oui, et malgré quelques feintes çà et là, faussement classiques, le suspense et l'effroi s'installeront, comme pour mieux s'accorder, sans nul doute, aux images déformées d'un esprit torturé. Les espérances explosent alors, la réalité s'écroule au ralenti, quand la musique insidieuse semble, elle, monter des tombes : elle vient offrir le linceul de l'oubli.



HAUNTED SUMMER
de Christopher Young
PM 264 Import Pathé-Marconi

Pour bien nous replonger dans cet été 1816 (qui vit la rencontre de Lord Byron et Mary Shelley, et la naissance impromptue du mythe de Frankenstein), Christopher Young choisit une sorte de ballet classique, par une introduction lente, presque marine, comme on laisserait à peine entrouverte la fenêtre des rêves, un soir de brise ou de vague à l'âme. Rêves qu'on effleure dans le ballet, et qu'aussitôt on concrétise après dans un rythme de boîte à musique.
Quand l'esprit du poète vagabonde, et qu'inopinément il vient à se poser sur l'idée directrice d'un roman, il va peut-être alors concrétiser sa création...
Lente, sans âge, sans durée, mais harmonieuse dans son insistance, la mélodie dix fois renouvelée pourra enfin s'épanouir en un final très pur, au piano, comme un retour à la réalité après une nuit intemporelle...



YOUNG EINSTEIN
de Yahoo Serious
Import A.M. Records

Si l'on dit qu'une bonne musique ne doit pas paraître, celle-là pourtant se remarquera ! Tel le film, elle attaque sec : la Cinquième (de Ludwig von) nous jette son Destin à la figure, puis le choc viendra d'un hard-rock maison, qui lui-même fait une liaison de bon aloi en précédant de peu une musique des *sixties* tout à fait romantique. Puis une resucée des Pink Floyd, entre autres, viendra terminer la face. A peine le temps de retourner qu'on replonge dans Haendel, version hystéro mais ô combien sympathique. Et qui nous amènera, on se demande bien comment, jusque dans l'Ouest, le beau le grand, celui avec l'harmonica... Ne me dites pas que vous suivez toujours ! Et notre ami Einstein, là-bas dans le fond, qu'est-ce qu'il fait ?

WARLOCK
de Jerry Goldsmith
PM 264/ Import Pathé-Marconi

Avec introduction lente et progressive, pour mieux transposer la gravité du conflit qui se prépare. Puis, et le combat s'engageant (à l'écran), on va tout simplement virer à l'affrontement wagnérien, pour l'ensemble de l'œuvre. D'ailleurs, comment serait-il possible de poursuivre un tel combat titanesque, de surgir du passé pour aller détruire le futur, sans se dissoudre intégralement dans un maëlstrom wagnérien ? C'est d'une walkyrie moderne qu'il s'agit ici, pleine de terreur et de fougue. Pour inconditionnels du maître...

En Anglais dans le Texte

Saturday Afternoon At The Movies
Alan G. Barbour

And now introducing... la série B, notre chère série B originelle, celle qui allait de Flash Gordon à Tarzan ou à Zorro, en passant par Sinbad et toutes les momies ou créatures engendrées par l'insouciant avant-guerre; sans parler de ce bijou de l'avant-guerre que constituait l'art du serial (épisodes de SF, Western ou comédie qui passait en premier programme des films à l'affiche). En 568 pages touffues, et sûrement beaucoup plus de mille photos, on peut se replonger ici dans les délices des productions soi-disant secondaires, dont le seul souci était apparemment de distraire et quelquefois de faire triompher le bien du mal, ce qui n'est pas obligatoirement une mauvaise idée en soi !
On côtoie et on redécouvre les "grands" (Douglas Fairbanks, Johnny Weissmuller), auxquels donnaient la réplique toute la cohorte des seconds couteaux du *sérial* (Charles Quigley, Buster Crabbe), et la ribambelle des héroïnes tout juste autorisées à montrer leurs genoux (Frances Gifford, Linda Stirling). Et on se prend à penser qu'après tout la série B, vue sous cet angle du divertissement pour *teenagers* du samedi soir, ce n'était jamais que 95% du cinéma, où l'on ne trouvait (en général) ni les "grands sentiments" lénifiants et moralisateurs (travail, famille, patrie), ni les grandes vedettes pontifiantes et imbues de ces mêmes "grands sentiments" moralisateurs, c'était du tout bon, quoi... Sans oublier que même les westerns de série B n'employaient encore que des John Wayne fringants et optimistes... De quoi se régaler les mirettes et les souvenirs made in USA... 319f.

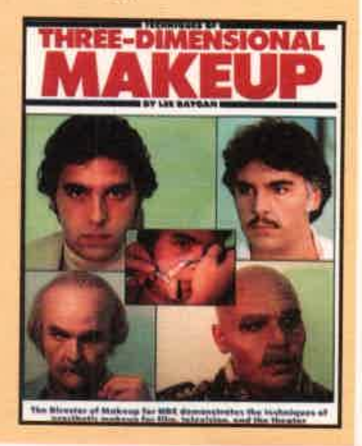
The Hollywood History Of The World
George McDonald Fraser

Idée si originale, et pourtant si simple qu'on ne pouvait éviter de la souligner. Un gros bouquin, qui réunit (en 268 pages) tout ce qu'Hollywood a compté de monstres sacrés, et tous les personnages (historiques) qu'ils ont représentés... Il est piquant de remarquer à quel point les acteurs "collaient" littéralement aux héros qui leur étaient assignés. Errol Flynn, par exemple, fut plus Robin des Bois que le vrai; et qui se souvient encore du portrait sévère de la Reine Christine de Suède, alors que le visage de la divine Greta Garbo nous est à jamais immortel ?
Marlon Brando personnifia jusqu'aux moindres tics de Napoléon; et, plus récemment, Ben Kingsley, quel mimétisme et quel talent mis à nous restituer un Gandhi magistral ! Le coup de génie est constitué ici, tout bêtement (mais il fallait y penser), d'un rapprochement entre l'image historique et la meilleure création d'acteur correspondante. De quoi s'extasier sur le "talent" et le travail acharné de plusieurs générations de comédiens qui, eux, ne se contentaient pas d'un simple maquillage pour nous en mettre plein la vue... Evidemment, c'est indispensable et très abondamment illustré. 170f.

Textes en anglais pour tous ces livres, disponibles à la librairie CONTACTS, 24 rue du Colisée, 75008 Paris. Où l'on peut trouver également tous les anciens Starlog, Fangoria et Cinéfantastique qui manqueraient encore à votre collection, ainsi que tous les ouvrages de référence cinématographique (Tél.: 43 59 17 71).

Three-Dimensional MAKEUP
Lee Baygan

Tout, tout, tout, vous saurez tout (*enfin !*) sur les techniques de maquillage de vos monstres préférés. Disons plutôt de ceux qui ont su garder figure humaine, mais que l'on a vieilli-enlaidi-flétri à loisir, pour notre plaisir...
Du façonnage des masques au modelage des mains ou à l'application des fausses dents-oreilles-etc..., il y a là de quoi vous refaire complètement le portrait, si toutefois le vôtre ne vous revient pas !
184 pages bourrées d'innombrables photos explicatives (1/3 couleur) sur les matériaux à utiliser, et la façon de se les appliquer. 219f.



ILS ONT OSE !

Emporté par la Batmania, la revue *Gai Pied* patauge dans le lyrisme. Il n'y a qu'à voir leurs sous-titres du mois dernier: Batsexe, Batmecs, Batcloset et enfin Batman. Pas de doute, la mode c'est bath...

Indiana Jones perturbe tout autant les esprits, et là c'est plus grave. La distribution américaine avait réservé une copie V.O. pour le Grand Rex, à Paris. Mais un distributeur indépendant, gérant du cinéma Max Linder, exigeait lui aussi sa copie V.O, ce qu'on lui lui a refusé. Scandale dans le Landerneau parisien et tout ce petit monde va se retrouver au tribunal pour démêler l'écheveau. Dès l'écheveau démêlé, nous vous donnerons le résultat des courses.

Nouvelles du 4 rue Mansart... Rien ne va plus dans la salle de rédaction la plus chaude d'Europe. Marc Toullec nous laisse tomber en plein bouclage pour fréquenter le Marché du Film de Milan (enfin, qu'il nous a dit, faudra voir...). Le ciel soit loué, Nico nous apporte son Mad'gazine, seulement 36 jours après la date prévue, en principe il devrait reprendre le rythme courant 1996, le temps travaille pour nous ! Depuis qu'il a sa photo dans Mad, Guignebert ne nous dit plus bonjour, au prochain *Forum*, on lui casse la gueule... J.P.P. descend carrément la pente : après la présentation du Festival du Super 8, il va aller inaugurer un vidéo Club fantastique à La Rochelle ; bientôt ça sera l'animation dans les prisunic, vous allez voir ! On est très peiné de ce qui est arrivé à Longo : Sébastien Fernandez voulant lui montrer le truc de la décapitation dans **Rabid Grannies** a lamentablement raté son coup; On a proposé à la tête restante une figuration dans **Re-Animator III**, c'est toujours ça. Michel Voletti, notre correspondant à Los Angeles s'est carrément installé à Paris, évidemment il nous donne bien encore des infos précieuses sur les agissements des gens de son imeuble, mais ce n'est quand même pas pareil. Alain Charlot vient de demander une augmentation au rédac'chef ; pour l'instant, les deux hommes ne se parlent plus... On attend toujours le N° 2 du fanzine **The Bat** dont le premier numéro date d'à peu près 10 ans: Marcel Burel, heureusement, a tenu à nous rassurer : ça y est les mecs, je viens de retrouver mon stylo !



Bruno Gruselle, Paris

En vous envoyant un réabonnement d'un montant dérisoire par rapport à la qualité du journal, j'aimerais râler un peu. Moi aussi je suis un lecteur moyen, comme l'est Phil Bringtown (précédent courrier page 61), mais je ne dois pas aimer le ciné-fantastique pour les mêmes raisons. Bien entendu le gore c'est marrant (qui dira que **Street Trash** ou **Bad Taste** ne sont pas des films tordants ?), mais produit à la chaîne, ça perd toute saveur. J'en viens au but de ma lettre, David Cronenberg, véritable génie (comme le sont Carpenter ou Romero), nous pond environ une fois par an une œuvre malsaine, riche de ses fantasmes et cela est rare.
Quel réalisateur aujourd'hui utilise vraiment le cinéma comme ce qu'il devrait être : un outil de communication ? Certainement pas ceux qui nous sortent des **Vendredi 13** ou des **Critters** à la chaîne.

Serge Paillé, Quimperlé

J'aimerais signaler à ci-gît Pépé (je sais que tu es en pleine forme, mais je n'ai pas pu résister) que ses *Craignos Monsters* et leurs délires me font penser à un musico du nom de Frank Zappa. Cela m'est revenu avec l'alien de **It Conquered the World**. Zappa en parlait dans l'introduction d'un morceau intitulé *Cheepnis* sur l'album *Roxy and Elsewhere* (1974). Eh oui, le temps passe. Il explique que lors du tournage de ce sommet du 7ème art, le metteur en scène passait son temps à gueuler sur ses assistants pour qu'on ne les voit pas dans le champ en poussant sur le craignos. Zappa ajoute qu'il est un fan des Monsters Movies et "the cheaper they are, the better they are", traduction: plus ils sont fauchés, meilleurs ils sont. S'ensuit le morceau lui-même qui est une parodie de **Godzilla** et consorts où le monstre est ici un caniche géant qui sème le bordel dans une grande ville. Il s'approche de la centrale nucléaire et rien ne l'arrête. Les militaires tentent de l'amadouer en l'appelant: "Ici Médor !" (here Fido). Musicalement c'est un régal avec une avalanche de voix démentielle et l'on sent que c'est un véritable hommage aux séries "Z comme Zappa" qu'il nous offre avec ce morceau. Ceci dit, il vaut mieux être anglophone pour apprécier.
Sur ce je vous laisse, tas de Mad Reporters and long live Uncle Mad.

Alors là, tu me laisses les bras ballants, Paillé (zut, je n'ai pas pu résister non plus) : Figure-toi qu'un lecteur nous disait exactement la même chose dans le courrier du Mad 18 (comme tu dis, le temps passe...) en évoquant ce film à propos du dossier paru dans les Mad 12 et 13 sur les films de SF années 50 américaines. Il citait d'ailleurs la même phrase de Frank Zappa.
*Si tu es amateur, sache que la fin de **It Conquered the World** passe en pré-générique du film **Elvira The Mistress of the Dark** et que ça donne envie de voir le reste. J'espère que Les Craignos auront permis de faire connaître ces films en attendant peut-être la chance de les voir ressortir un jour. On nous a bien balancé le fameux **Abbott and Costello Meet Frankenstein** il n'y a pas si longtemps, et dans une copie toute neuve, alors ? J.P.P.*

Martine Pesquer, Perpignan

Ah, je me suis littéralement éclatée à vos propos dithyrambiques, enfin ce sont ceux de JPP, et je me prosterne à vos pieds, je vous fais mille révérences, embrasse vos petites menottes (*arrête, Martine, ne va pas plus loin, faut que je finisse le courrier...*), bref je vous remercie pour ces glorieux éloges du héros entre tous, Indiana Jones. Si je suis aussi enthousiaste c'est que j'ai vu **The Last Crusade** deux fois à Londres le mois dernier et j'espère que le film fera un joli score au box-office, même si le rouleau compresseur chauve-souris écrase tout sur son passage (Bat'quoi ? Kisésa ???).
Je pense que le succès et le génie de la trilogie Indy doit surtout à Harrison Ford et à son talent et je suis bien d'accord avec Steven (Spielberg) lorsqu'il déclare qu'Harrison se bonifiera encore (comme si c'était encore possible !) avec les années. J'espère que vous nous pondrez d'autres pages sur **Indy III** ainsi qu'un *Forum*, ça s'impose !
Merci tout plein, je vous renouvelle ma fidélité. La Force soit avec vous, fortune et gloire et tout le toutim.

*Pour d'autres pages sur **Indy III**, il faut se procurer de toute urgence l'indispensable* Impact 23 *dont la parution alterne si pertinemment avec celle de votre revue préférée. Glissez Force, gloire et argent sous la porte, merci. J.P.P.*

Les Zyglutes Associés, Montrouge

On pourrait croire que notre revue préférée se contente de satisfaire les fantasmes visuels de teen-agers boutonneux en mal d'émotions et de polémiques. Billevesées que tout cela...
Mad nous a permis de découvrir un art plastique au service de l'imaginaire et du merveilleux. Grâce à vous, nous avons fondé une association qui nous permet maintenant de concrétiser, à un niveau professionnel, nos rêves. Nous vous envoyons quelques photos de nos créations (formule type !). See you soon... Les Zyglutes Associés, X-ophe, 79 Bd Romain Rolland, 92120, Montrouge.

T. Cauquil et C. Dulon, Toulouse

Quelques lignes pour nous épancher sur le sort du cinéma fantastique. Le déclin est-il irréversible, tel le processus d'auto-destruction du Nostromo ?
Bref, on distingue quelques grandes tendances stéréotypées, dont s'inspirent 80% des films actuels. Soit les comédies plus ou moins sirupeuses pour teen-agers (**Retour vers le Futur, L'Amie Mortelle**, voire, si, si, **La Mouche II**). Soit les productions qui banalisent le gore, ou le ridiculisent carrément (**Evil Dead II, Hellraiser**). Soit, encore, les bons gros films "commerciaux" d'action, avec flingailleries et carambolages de vigueur (**RoboCop, Cyborg**). Soit, enfin, ceux qui se réclament visiblement de comics puérils (**Superman, Maîtres de l'Univers**. Ou **Conan**, dont les "adaptations" doivent faire se retourner R. E. Howard dans sa tombe...). Sans parler des panachages entre ces courants, ou de la série symbole qui les synthétise tous: **Freddy**.
Mais ce qui fait le plus mal est de vous voir jouer cette carte, et vous changer insensiblement en un journal de bandes annonces par écrit. Même en conservant des "plus" par rapport à vos concurrents. Il y a encore deux ou trois ans, nous vous dévorions. Aujourd'hui, on vous feuillette... avec résignation . A vous de nous surprendre à nouveau ! Actuellement, où se trouve le vrai fantastique ? Peut-être dans la BD, avec des auteurs comme Andréas, Schuiten, Hermann. Mais certainement pas avec Papy Freddy.
Après sa mort virtuelle il y a quelques années sous l'assaut des séquelles répétitives et des gestionnaires blasés, on attend que notre ciné, tel le phénix, renaisse de ses cendres.
Sans transition : peut-on tabler sur une sortie chez nous des 3 épisodes du **Prisonnier** ? Ne serait-ce que pour le problème du doublage, 20 ans après, de la voix de Patrick Mc Goohan...

Attention à ne pas trop s'épancher, vous allez tomber...
Bien. Le Fantastique nous n'en sommes pas maîtres et, dans la revue, nous ne faisons que refléter l'actualité qui sort sur les écrans. Pour pallier le manque, non seulement de bons films, mais de films tout court, vous avez pu voir dernièrement que Mad publie des dossiers, intègre de nouvelles rubriques et s'intéresse un peu plus à la rétro. Je ne sais pas si nous allons réussir à vous surprendre, mais enfin Avoriaz approche et nous allons faire provision d'oeuvres nouvelles pour toute l'année 90. Souhaitons que la cuvée soit bonne et rendez-vous au prochain numéro. J.P.P.

J. Lapin, St-Denis, Ile de la Réunion

Alors là les mecs, dans le genre "plus ché-bran tu meurs", vous y allez très fort ! Il n'y a qu'à regarder la première page du *Quotidien* (un des deux plus grands journaux de La Réunion), à propos d'un article sur la Lambada où le journaliste explique et cite: "Personne n'a jamais douté de la capacité d'une chaîne de télé à "lancer un produit"... Le magazine *Mad Movies* avait entre-temps fortement *moukaté* la firme *Orangina*, sponsor de l'opération Lambada... etc.".
"Moukater, du créole réunionnais: critiquer fermement et de façon hilarante. Alors, qu'est-ce que vous dites de ça, les Mads ? Contents ? Je vous joins le canard pour vérifier.
Je voulais profiter de l'occasion pour vous dire que je constate une baisse d'humour dans *Mad*. Il fut un temps où, lisant certains de vos passages, j'étais pris de fou rire, et ma vieille de me demander si je n'étais pas devenu légèrement débile avec votre revue.
Sinon, un grand bravo pour le prix resté stable depuis pas mal de temps, essayez de continuer. Par contre, vous êtes trop en avance. Eh oui, ici nous recevons les films dont vous parlez au minimum deux mois après leur sortie en France.
Pas d'autres critiques à formuler... à une autre fois.

J'ai une idée géniale: tu t'abonnes au tarif normal (par bateau dans ton cas) et tu reçois le numéro pile quand les films sortent, qu'est-ce que tu dis de ça ? (j'aime ce cri muet de stupeur admirative...).
Quant à l'affaire Lambada, c'est bien qu'un journaliste ait à la fois l'humour d'apprécier et le cran de nous citer. Il faut dire que face à de tels phénomènes de mode purement fabriqués (Lambada, Batman, Bicentenaire, Noël au balcon et Danièle Gilbert en prison), on a un peu l'impression de se défendre en dénonçant toute l'artificialité du truc. Et toi lecteur, tu fais quoi pour échapper à cette crétinisation galopante ? J.P.P.

Olivier Sauret, Maisons-Alfort

Je reste sans voix (*tu fais bien d'écrire, alors*) face au dernier **Indiana Jones**. Quel fantastique duo nous offre le couple Lucas/Spielberg. Harrison Ford et Sean Connery illuminent l'écran par leur talent et leur humour. Pas une seule fois les deux acteurs ne tentent de se voler la vedette : leur jeu est complémentaire. **Indiana Jones et la Dernière Croisade** clôt en beauté les aventures de cet étrange archéologue en nous offrant des moments de magie tel que le cinéma ne nous en avait pas donnés depuis **Le Temple Maudit**.

Photos: Les Zyglutes Associés (c'est quoi, les Zyglutes, d'abord?)





Sylvie Bourasseau, St. Gilles Croix de Vie

J'aimerais répondre à Boris (N° 60) qui reproche aux lecteurs d'être assez jeunes et d'aimer des films tel que **Freddy**.
Tout d'abord, pourquoi le Fantastique s'adresse-t-il de plus en plus à nous les jeunes ? Je pense qu'en observant le monde des "adultes", on trouve facilement la réponse: ceux-ci, pour la plupart, enfoncés jusqu'au cou dans la trop terre-à-terre réalité, sont moins accessibles au monde imaginaire que nous ne le sommes, en tant qu'êtres avides de nouveautés et d'évasion. Il savent que tout est factice. Nous aussi, mais nous l'oublions durant la séance et pénétrons dans le film même. Nous sommes plus réceptifs. Dès la première image, notre esprit se libère, les frontières séparant le rêve de la réalité se brisent, l'écran nous ravit au monde extérieur.
En bref, nous sommes attirés par les rêves N'est-il donc pas logique que Freddy, personnage trouble évoluant dans un univers onirique fascine les teenagers ? C'est le mal incarné, un être subversif qui a une certaine sensibilité punk (R. Englund dixit). Si ce grand brûlé déplace les foules, c'est surtout grâce à son cynisme, sa monstruosité et son immense cruauté quant aux façons de tuer et de torturer (j'avoue que je lui trouve aussi un certain magnétisme, sex-appeal !). Mais aussi parce qu'on reconnaît en ce démon moderne une partie occulte de nous-mêmes: l'extrêmement mauvais côté de notre âme et notre peur secrète. Il est le bourreau de l'esprit. C'est aussi *"la petite voix qui nous incite à sauter quand on est au bord du précipice. Freddy sait ce qui nous fait peur"* (définition de Chuck Russell). Et il a au fond de lui un intense désir de vengeance. Il n'est en aucun cas comparable à Jason, le pourri masqué, ni le chef de file de films "techniquement bien, amusants, mais désespérément vains", étant donné son caractère unique.
N'ayant personne avec qui partager ma passion des films fantastiques, à part *Mad*, toutes vos lettres seront les bienvenues (même les tiennes, J.P.P.), merci à tous (je précise que j'ai 17 ans). Sylvie Bourasseau, 9, cité du grenouillet, 85800 St. Gilles Croix de Vie.

Guillaume Roy, Illkirch

Comme tout le monde, le 13 septembre j'ai vu **Batman** et je n'ai pas été déçu. Tout m'a ravi: décors extraordinaires, bons effets spéciaux, costumes parfaits (bravo à Bob Ringwood), acteurs sans reproche, musique intéressante et mise en scène efficace. Bref tout pour plaire à tous.
Je tiens à vous dire cela car j'entends déjà "ceuss" qui sont au-dessus de ça et qui, par prétention, vont nous dire que c'est nul. Réaction très française qui fait que quand un film marche bien, on trouve ça louche, on se dit que c'est bien populo et tout ça et que moi je ne veux pas avouer les mêmes goûts que la populace ni me mêler à eux... Rigolos, va !
N'empêche qu'on ne pourra pas reprocher à **Batman** de ne pas faire revenir les gens dans les salles de cinéma. Moi, je le dis haut et fort: Vive **Batman**.

*Avant de commencer ce courrier, j'ai séparé sur mon bureau les lettres pour ou contre **Batman**, de façon à y voir plus clair. Et je me suis vite aperçu... que je n'apercevais plus du tout mon bureau ! C'est dire si le débat passionne. Résultat des courses : plutôt défavorable encore que beaucoup remettent **Batman** à sa vraie place, à savoir : un film moyen, mais complètement détourné par la pub, et un bon exploit de Nicholson. J.P.P.*



Dessin: envoi de Gilles Delisse. Arrête, Gil, tu as trop de talent, tu vas finir par complexer les autres lecteurs...

Miriam Haaouni, Ste Foy-lès-Lyon

Je ne suis pas une fervente lectrice de *Mad* mais je suis une accro du Fantastique. J'adore le pinceau de Dali, la plume de Vian ou Rimbaud, la caméra de Bunuel ou Tarkovsky. Certains dédaignent le fantastique "intello" et "snob", certains s'y accrochent par snobisme ou maniérisme. J'en ai assez des hypocrisies à ce sujet, seules nos affinités comptent, mais mon souci n'est pas là.
Je voudrais vous dire que votre journal, malgré de nombreux articles intéressants ne se laisse pas moins submerger par un fantastique visuel, plein de sang et d'horreur, de scènes hallucinatoires de violence, parce qu'elles accrochent le regard. J'en ai assez de cette violence trop physique. Le leviathan du Loch Ness est tellement plus excitant; c'est l'éternel absent, éternellement redouté. Je refuse l'accélération des images et des chocs, l'action ampoulée de certains thrillers en vogue. Je n'aime pas non plus certains procédés trop faciles, trop efficaces, que je qualifierais d'"hormonaux", parce qu'ils déclenchent nos larmes ou nos poussées d'adrénaline comme des interrupteurs standardisés.
J'aimerais davantage de liberté de sentiment. Le film fantastique est trop autoritaire, et pas assez nuancé. J'aspire à plus de fantaisie et d'étonnement, de vacuité, quelque chose de cérébral que tout le monde apprécierait différemment. Bref, n'oublions pas que le fantastique, c'est avant tout de la poésie.

Bernard Engel, Genève, Suisse

Je vous écris pour donner mon avis sur un film dont vous avez peut-être entendu parler: **Batman** *(oui, très vaguement, mais continue, mon petit...)*. Car, je ne suis pas certain que tout le monde le sache, hormis les badges, les posters, les affiches de 100m sur 200 sur tous les murs, les gadgets et l'album de Prince, **Batman** est aussi un film. Mais si. Bien évidemment piégé par la pub tapageuse et agressive qui avait envahi la Suisse aussi bien que le reste de la planète, je me suis précipité au cinéma et j'ai regardé. Et j'ai compris à quel point les Américains sont de grands enfants. Un film pareil bat tous les records avant sa sortie; comme vous le disiez si bien: les gens avaient décidé d'aller le voir de toute façon. Mais voilà, en Suisse, comme en France, la "batmania fait plutôt sourire. D'autant que le film est loin d'être le chef-d'oeuvre que l'on attendait. Keaton n'est pas à la hauteur du personnage, il semble se noyer dans son armure. Au lieu du film noir annoncé, nous découvrons des scènes du plus haut kitsch qui font hurler de rire les spectateurs bonasses et fuir les autres. Finalement, **Batman** est un bon divertissement, sans plus. Seul Jack Nicholson, qui éclipse sans peine Keaton, confère une identité à ce grand délire. Sa prestation en Joker est remarquable, et ce n'est sans doute pas pour rien que son temps d'apparition à l'écran est nettement supérieur à celui du rôle-titre.

Jean-Philippe Annequin, St Marcellin

Je trouve un gros défaut à tous les numéros: vos lecteurs. Sans sombrer dans la déprime de la lettre de Boris Specbacher dans le 60, je constate la trop grande jeunesse de vos lecteurs. La preuve: je passe une annonce sérieuse dans votre rubrique, dans l'espoir de trouver un producteur, et qui est-ce qui m'écrit avec plein de fautes d'orthographe: des gamins de huit à dix ans. Faites quelque chose: mettez plus de sang, plus de gore. Ou encore mettez un grand X sur la couverture ! Interdisez la revue aux moins de 18 ans *(ça va pas, ho ? Tu joue avec mes sous, là...)*. Faites n'importe quoi pour que ces gamins aillent plutôt voir du côté du rayon où se trouvent *Mickey Parade* ou *Pif Gadget* ! Ca en devient stressant à la longue ! Que font donc les parents ?
Je signale quand même que je suis écrivain, j'écris du fantastique, du gore et de la SF. Alors si vous êtes intéressé, et particulièrement si vous êtes producteur, prière de me contacter. Jean-Philippe Annequin, 2, rue Champollion, 38160 St Marcellin.

François Silvy, Nice

Quel ne serait votre étonnement si je vous faisais part de ce qui m'est arrivé hier. J'entre dans une boutique style "librairie/antiquaire" et qu'est-ce que je vois à mes pieds ? Six ou sept *Mad Movies* et pas n'importe lesquels. Les numéros 1, 2, 5, 7, 27, etc. vendus pour la somme de 10F pièce. Le gars me voyant feuilleter ces revues comme des recueils de la *Pléiade* me lance: "je fais le tout pour quarante balles". Je cherchais les sous inexistants sur moi et je décidais alors de revenir at home casser ma tirelire. De retour à la caverne d'Ali Baba, le libraire me dit : "j'ai vendu la vieille pile de mags à la personne après vous, mais je vous ai gardé un numéro". J'emportai alors le Mad 27 avec **La Guerre des Etoiles** en couverture pour 5 sous. Mieux vaut ça que rien. Mais tout de même, quelle malchance ! Si ce pilleur me lit qu'il m'écrive, j'ai des choses à lui dire.
Au fait, je vends des jeux de rôles (Maléfices, Chill, etc.) à petit prix. Ecrire à François Silvy, 6, rue Guiglia, 06000 Nice.

Faut reconnaître que tu es passé là à côté de l'affaire du siècle. Les premiers numéros se vendent à plus de 100F, quand on les trouve... Sans parler du N° 1, dont j'ai entendu dire qu'il se négociait parfois entre 200 à 300 F. Honnêtement, je trouve que ça ne les vaut pas, mais rien n'arrête la spéculation. J.P.P.

Julien Magnat, Elancourt

J'ai failli fondre en larmes en lisant la lettre de Boris Specbacher. Comme J.P.P., je pense que la jeunesse est une affaire d'état d'esprit plutôt qu'une question d'âge. C'est vrai que **Freddy** vise un public d'ados puisque ceux-ci peuvent s'identifier aux héros, mais si on apprécie **Freddy**, ou même **La Belle au Bois Dormant**, c'est stupide de se culpabiliser en décrétant qu'on est trop vieux pour ça. Boris écrit à propos des séries B qu'elles sont dénuées de sujet à réflexion. Après la vision de **Freddy**, il peut consulter un livre scientifique à propos des rêves et des phénomènes de sommeil qu'utilisent le film: rêve lucide, éveil imaginaire, extériorisation de la conscience, etc. Lorsqu'on connaît la parapsychologie d'assez près, on peut s'instruire à la vision d'un film fantastique. Si Boris ne s'intéresse qu'à Sergio Leone, rien ne l'oblige à acheter *Mad Movies*.

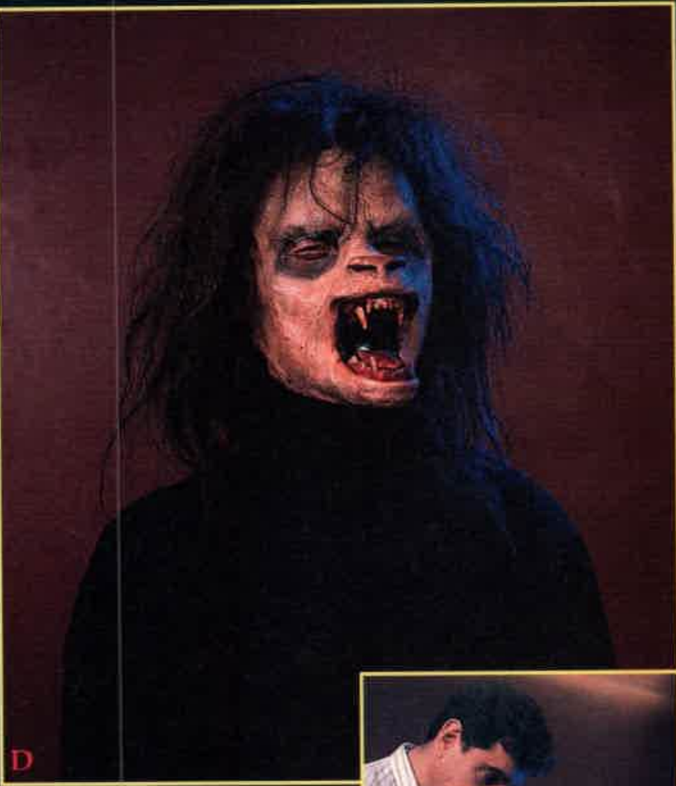
Si, il est obligé d'acheter Mad Movies. *D'ailleurs tout le monde devrait être obligé de l'acheter, d'abord. J.P.P.*



MAQUILLAGE EN STAGE

C'est vrai, à *Mad Movies*, on parcourt les quatre coins de la planète pour ramener des informations exclusives sur le cinéma fantastique. Mais les globe-trotters que nous sommes n'oublient pas qu'il se passe aussi des choses intéressantes sur place, et dont nous sommes souvent les seuls à parler : ainsi le stage de maquillage qui s'est déroulé du 18 au 29 Septembre, dans le vingtième arrondissement (de Paris). Patronné par la Mairie du quartier, ce stage était organisé sous l'égide de l'Association ADIMA, créée il y a deux ans par la maquilleuse Maryvonne Harrouet. En effet cette dernière, dans la profession depuis dix ans, et dont l'expérience est aussi bien télévisuelle que théâtrale et cinématographique (sans oublier la mode), a eu envie d'enseigner le maquillage, et en particulier l'utilisation des prothèses, ceci d'une façon vivante, pas scolaire... D'où ce stage, entre autres, avec une première semaine consacrée au maquillage publicitaire et à la peinture sur corps, et la seconde axée sur les effets spéciaux. Environ 200 personnes ont pu voir les démonstrations de Maryvonne Harrouet et de son équipe, ainsi qu'un maquilleur-prothésiste venu de Londres, Glynn McKay, et ce pour la réalisation de vieillissements, masques de loups-garous, etc... Ceux qui suivaient le stage ont évidemment mis la main à la pâte. Pour les retardataires qui ne sont pas venus cette année, et pour donner un avant-goût à ceux qui viendront l'année prochaine (puisque ADIMA a l'intention de reconduire le stage), voici quelques photos commentées, pour en savoir plus.







Photos A et B :
Il s'agit de la fabrication d'un effet de vieillissement. Maryvonne Harrouet a commencé par prendre une empreinte du visage du modèle, à partir de laquelle elle a exécuté des moules positif et négatif. Ensuite, elle a coulé de la mousse à chaud (on peut aussi utiliser du latex) pour obtenir la prothèse. A noter que ces produits, venus d'Allemagne ou de G.-B., peuvent se trouver chez Bogard-Paris, ou Adam-Paris.
Vient ensuite la pose de cette prothèse sur le visage (A), à l'aide d'une colle spéciale (spirit gum). Les bords de la prothèse, pour s'harmoniser avec la peau, sont fondus à l'acétone. Puis M. Harrouet maquille l'ensemble avec des colorants spéciaux (végétaux), car les produits traditionnels seraient trop fluides. Et voilà le travail (B)... Ne reste plus qu'à rajouter une petite prothèse autour de l'œil. Le posticheur (Wig Studio, pour le stage) a mis une perruque adéquate au modèle ainsi vieilli. Pour peaufiner, un peu de vernis sur les dents, pour les "abîmer".

Photos C et D :
Glynn McKay a conçu un loup-garou. Le processus est assez similaire au vieillissement : d'abord une empreinte (en alginate) du visage, pour faire les moules. Sur le moule positif, on sculpte la forme du loup-garou. Ici, il faut faire aussi une empreinte arrière du crâne, pour que le masque soit complet. Puis, à partir d'un négatif de la sculpture, la mousse est coulée pour donner la prothèse. Celle-ci est alors posée sur le modèle (C), donc après plusieurs jours de tavail. Reste à maquiller l'ensemble, à effectuer les implants de poils sur la tête (D). Quant aux dents, dans ce cas précis, c'est une prothèse à part qui est collée au reste du masque.

Reportage :
Jean-Michel LONGO
Photos :
Marc Grenet
Damien Piatkowski.

ADIMA (Association Diffusion Internationale Maquillage Artistique) : 209 rue des Pyrénées, 75020 PARIS. (Tél.: 43 58 25 04).

18 ème FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE PARIS

A sa 18ème édition, le Festival quitte le lieu consacré du Grand-Rex pour la grande salle de la Mutualité. Un endroit plus volontiers connu pour ses concerts rock, ses congrès d'intégristes catho ou ses assemblées syndicales, que pour ses hommages au 7ème Art. Mais au rendez-vous, toujours cet enthousiasme bruyant et une moisson d'œuvres inégales. Plus d'une vingtaine de films, dont les plus intéressants se retrouveront dans un palmarès pour une fois pas trop controversé par le public.

Le prix d'interprétation masculine couronnait Lance Henriksen pour **Horror Show** (de James Isaac, U.S.A., 1989) jouant ici un flic tourmenté, victime des apparitions d'un assassin qu'il envoya à la chaise électrique. Un quart d'heure magnifique dès le début, puis le thème s'installe confortablement sur les traces de Freddy, avant l'affrontement final.
Le Prix *"Toxic"* récompensait Fernand et Sébastien Fernandez pour leurs effets spéciaux "gore" du plaisant autant que belge **Rabid Grannies** (d'Emmanuel Kervyn, 1988). C'est l'anniversaire de deux grand-mères fortunées, et voilà qu'arrivent pour faire leur cour tous les héritiers présumés et franchement hypocrites. L'occasion pour le réalisateur de brosser un tableau à la fois humoristique et grinçant des personnages : lesbiennes, beauf', curé, vieille fille, etc. Coup de théâtre : un neveu dédaigné et quelque peu satanique va ensorceler les deux bonnes vieilles qui se transforment en harpies voraces. Des scènes "gore" vraiment hard et des répliques d'une "toxicité" bien réjouissante nous font adhérer complètement à l'entreprise, même si maladroite et assez fauchée.
Le prix d'interprétation féminine se dédoublait pour Kathleen Wilhoite et Jemma Redgrave (de Harley Cokliss, G.-B., 1988), héroïnes de **Dream Demon.** Le réalisateur manœuvre ici dans un univers onirique où sans cesse la réalité recule à mesure que nous croyons l'atteindre. Cet exercice scénaristique permet toutes les outrances et quelques effets de suspense particulièrement efficaces.



DREAM DEMON

Le prix des effets spéciaux consacrait **RoboForce** (de David Chung, Hong-Kong, 1989). Une vision futuriste du banditisme à grande échelle, via la robotique exacerbée. Pas le temps de s'ennuyer, tellement les coups partent de tous les côtés. On se laisse finalement prendre au bruit, aux combats, à cet humour souvent poussif et à répétition, mais tellement bon enfant, et puis aussi à cette pointe de poésie lorsque Maria, le robot, se laisse quand même attendrir par cet humain qui la vénère.
Le prix du scénario distinguait **Rowing in the Wind** (de Gonzalo Suarez, également auteur du scénario, Espagne/Norvège, 1988). Une nouvelle adaptation de la rencontre de Byron, Polidori, le poète Shelley et sa femme Mary, et de ce pari entre eux d'écrire l'histoire la plus terrifiante, qui devait aboutir à la création du mythe de Frankenstein. Suarez joue à fond la carte du romantisme, fait évoluer ses acteurs dans des décors très "**chambre avec vue**" et parvient à charmer ceux qui s'accrochent très fort à leur fauteuil.
Le prix de la critique, pour une fois à l'unisson de celui du public (un événement assez rare) allait à **Elvira, Mistress of The Dark** (de James Signorelli, U.S.A., 1988), une assez belle surprise car nous n'en attendions pas grand-chose. Outre son humour teen-ager, ses effets de feuilleton TV et des scènes d'un convenu notoire, **Elvira** casse la baraque parce qu'il introduit (oui, oh ça va...) l'irremplaçable Elvira, tout simplement. Un personnage néo-Mae Westien qui cloue au sol les ménagères timorées, les yuppies propres sur eux et les autorités quelles qu'elles soient par des répliques d'une cinglante causticité et un abattage hors du commun. Grâce à **Elvira**, le naturel revient au galop avec une bonne santé confondante et on se remet à croire en l'homme (et pourquoi pas un petit peu "en la femme" aussi...). C'est fou, et ça fait du bien.

ELVIRA, MISTRESS OF THE DARK

Le prix spécial du jury honorait **The Bite** (de Fred Goodwin, Italie/U.S.A./Japon, 1989), où le héros, mordu par un serpent, se tranforme en un mutant aussi impressionnant que meurtrier. Peut-être eut-il davantage mérité le Prix des effets spéciaux, mais ne chipotons pas les trophées.
Santa Sangre, enfin (de Alejandro Jodorowsky, Italie/Mexique, 1989), méritait sans conteste sa *Licorne d'Or*, Grand Prix du Festival. Le film de Jodorowsky, baroque et visuellement très riche, explore un univers fellinien où l'enfance tente de préserver son identité romantique dans un monde socialement monstrueux. Les rapports du fils et de sa mère, celle du héros et de la sourde-muette, forcent l'émotion tant il est évident qu'ils déboucheront sur ce tragique final. Le public, partagé en perturbateurs bruyants et perturbés fatalistes, apprécia diversement cette œuvre qui mérite de se revoir dans un silence religieux.

RETURN OF SWAMP THING



Débarquant en film-surprise, **Robojox** (de Stuart Gordon, U.S.A.) ne contenta que ceux qui n'en attendaient pas grand-chose. Rollerball gigantesque pour deux mastodontes s'affrontant dans l'arène au profit de leur pays respectif (pendant ce temps, on fout la paix aux bidasses, remarquez...), **Robojox** déploie des effets spéciaux réussis dans des décors prudents, qui sentent le petit budget. Parfois, 23 virgule 5 figurants s'entassent sur 4m2 pour donner l'illusion d'une foule compacte et on rigole doucement. Mais où sont passés les 12 millions de $ prévus par la production ? (Non, non, j'accuse personne).
Au chapitre des regrets, on évoquera **Lobster Man from Mars**, dont le joli titre ne cache qu'une frileuse parodie maladroite des films des années 5O, et où Tony Curtis s'en sort tout juste.
Toxic Avenger II, qui démarre en flèche dans la verve des "**Y a-t-il un Pilote dans l'Avion**" pour finir par se ramasser péniblement.
Night Life, ce simili téléfilm qui ne s'agite que vers la fin, lorsque tout le monde est déjà parti (sauf le journaliste de *Mad*, le pauvre...).
Blood Salvage, au scénario infiniment prometteur (de la biomécanique où les moteurs de voitures se combinent avec les corps humains, dans une ambiance très "**Massacre à la Tronçonneuse**"), mais qui piétine toutes ces belles espérances.



HORROR SHOW et TOXIC AVENGER II



The Return of Swamp Thing, aux merveilleux maquillages tellement inutiles : heureusement qu'il reste la tête figée de Louis Jourdan pour se distraire.
Et puis surtout la déception de la semaine: **976 Evil**, de Robert Englund et son diable, à la conquête de la Californie. Quand Freddy jette le masque, décidément ça fait peur...
Mais le festival annonce pour 1990 des projets dont l'ampleur laisse présager du sensationnel. A bientôt donc et sur un tout autre écran.

Jean-Pierre PUTTERS

CARRIERES

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de Vincent GUIGNEBERT



SIGOURNEY WEAVER

Elle est née Susan Weaver et est devenue Sigourney parce qu'elle a craqué sur ce prénom en lisant le roman de Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*. / Dans son enfance, elle a déménagé une trentaine de fois et ce n'est pas une légende. / "*En quittant l'université, je ne voulais pas intégrer le show-business,* dit-elle. *Je ne désirais qu'un petit job ordinaire*". Raté... / Elle a eu quarante ans il y a tout juste un mois, mais sa carrière en est à un stade quasi embryonnaire. / Les mauvaises langues disent que c'est la petite culotte blanche qu'elle arbore dans **Alien** qui l'a rendue célèbre, mais ce sont de mauvaises langues. / Femme élancée et de caractère, Sigourney Weaver traine avec elle, et malgré quelques rôles musclés, une image de bourgeoise peau-de-vache, arriviste, serrant les fesses après l'absorption de fayots. "*La plupart des directeurs de casting me perçoivent comme une fille de la "haute", ce qui tend parfois à me desservir*", confirme-t-elle. Elle s'en défend farouchement, en refusant de tourner les scénarios qu'elle reçoit et qui veulent l'utiliser comme telle. Elle fera quand même une exception pour **Working Girl**, où son rôle assumé de garce friquée met un terme aux ragots si courus à Hollywood. / Sigourney Weaver parle couramment le français, et même au cinéma dans **Une Femme ou Deux**, où elle a comme partenaire Gérard Depardieu. / Anti-militariste convaincue, elle déteste la compagnie des armes, ce qui lui vaut des journées entières d'angoisse pendant le tournage d'**Aliens**. Poussée par James Cameron, et pour les besoins du rôle, elle fait l'impasse le temps des prises, pourtant nombreuses, sur ce rejet de l'objet meurtrier. A l'écran, on a peine à croire à cette phobie, certains mal lunés ayant même vu dans la psychologie du personnage des relents de fascisme. / Lorsqu'elle ne course pas l'alien, elle a maille à partir avec les fantômes. Le **Ghosbusters** premier du nom la métamorphose en un gros doberman. Le deuxième **Ghosbusters** la métamorphose en rien du tout, et ses fans vont être très déçus par sa prestation toute en non-finesse. / "*Je me suis toujours considérée comme un acteur et non comme une actrice. Le mot "acteur" rime avec professionnalisme. "Actrice" a plutôt tendance à se traduire par "mon truc en plume!*" En fait, son côté masculin éclate surtout lorsqu'on focalise le regard sur sa mâchoire, une large broyeuse qui vous articule les syllabes comme aucune autre. / Tirée d'**Aliens**, sa réplique la plus célèbre, "Get away from her, you bitch !" se doit d'être prononcée haineusement alors qu'on s'apprête à combattre la pondeuse extraterrestre à l'intérieur d'un fenwick.

FILMO

*1977 - **ANNIE HALL** (Woody Allen), **MADMAN** (inédit, Dan Cohen) - 1979 - **ALIEN** (Ridley Scott) - 1981 - **L'OEIL DU TEMOIN (EYEWITNESS**, Peter Yates) - 1982 - **L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS (THE YEAR OF LIVING DANGEROUSLY**, Peter Weir) - 1983 - **DEAL OF THE CENTURY (LE COUP DU SIECLE** en vidéo, William Friedkin) - 1984 - **S.O.S. FANTOMES (GHOSTBUSTERS**, Ivan Reitman) - 1985 - **UNE FEMME OU DEUX** (Daniel Vigne) - 1986 - **ESCORT GIRL (HALF MOON STREET**, Bob Swain), **ALIENS** (James Cameron) - 1988 - **GORILLES DANS LA BRUME (GORILLAS IN THE MIST**, Michael Apted), **WORKING GIRL** (Mike Nichols) - 1989 - **S.O.S. FANTOMES II (GHOSBUSTERS II**, Ivan Reitman).*



ROBERT ZEMECKIS

"*J'adore travailler avec Bob parce qu'il est comme possédé. C'est un passionné; il doit se réveiller à l'aube en chantant "Le film, le film !". Et sur le tournage, il est plein d'énergie; il n'émet que des vibrations positives. C'est très stimulant*". C'est le feu follet Michael J. Fox qui parle ainsi de son réalisateur, Robert Zemeckis, sur **Retour vers le Futur**.

Robert Zemeckis est né en 1951 dans le sud de Chicago et sa vie ressemble, je m'excuse d'avance, à un conte de fée. Il gribouille dans sa jeunesse quelques images en super 8, rentre à la Film School de l'University Of Souther California, obtient son diplôme en 1973 et réalise cinq ans plus tard son premier long métrage, une production Steven Spielberg. Entre-temps, c'est vrai, les deux hommes s'étaient rencontrés à l'université, alors que Spielberg sortait de **Sugarland Express**. Profitant du fait qu'ils avaient à peu près le même âge, sauf que l'un était légèrement plus avancé que l'autre, Zemeckis proposa à Spielberg de jeter un œil sur son court métrage de fin d'année, **Field of Honor** (qui obtint l'Oscar du Meilleur Film d'Etudiant). "*Ce que j'ai vu m'a séduit,* explique Spielberg. *Zemeckis avait réalisé là un film extrêmement stylisé.*" Aussi, lorsque Zemeckis et son ami scénariste Bob Gale proposent à Spielberg, qui a une bonne mémoire, le script de **Crazy Day**, il ne fait ni une ni deux, mais par contre accepte de le produire pour *Universal* et confie la mise en scène à Zemeckis lui-même, tout content, on le serait à moins. **Crazy Day**, et **La Grande Magouille** (son deuxième film, toujours produit par Spielberg), mettront quelques années à traverser l'Atlantique, et pour atterrir enfin sur les écrans français. Une heureuse initiative de distributeurs inspirés, **Crazy Day** et **La Grande Magouille** étant les deux meilleurs travaux de Zemeckis. La suite de sa carrière (**A la Poursuite du Diamant Vert**, dollars, Spielberg, dollars, **Retour vers le Futur**, dollars, **Histoires Fantastiques**, Spielberg, un peu moins de dollars, **Roger Rabbit**, dollars, beaucoup de spectateurs, suite de **Retour vers le Futur**, plein de dollars en perspective), vous la connaissez, nous aussi. Elle s'appuie sur une absence totale de personnalité et sur un feeling hors du commun, surtout lorsqu'il s'agit de plaire au plus grand nombre. Car à 38 ans, Zemeckis, tel un industriel, réalise d'énormes "*money-makers*" à la chaine...



Sur RETOUR VERS LE FUTUR en compagnie de Michael J. Fox

FILMO

*1978 - **CRAZY DAY (I WANNA HOLD YOUR HAND)** - 1980 - **LA GROSSE MAGOUILLE (USED CARS)** - 1984 - **A LA POURSUITE DU DIAMANT VERT (ROMANCING THE STONE)** - 1985 - **RETOUR VERS LE FUTUR (BACK TO THE FUTURE)** - 1986 - **HISTOIRES FANTASTIQUES**, sketch intitulé **LA MAUVAISE TETE (AMAZING STORIES, GO TO THE HEAD OF THE CLASS)** - 1987 - **QUI VEUT LA PEAU DE ROGER RABBIT (WHO FRAMED ROGER RABBIT)** - 1989 - **RETOUR VERS LE FUTUR II (BACK TO THE FUTURE II)**.*

STEVE JOHNSON (Maquilleur)



Steve Johnson (à droite) maquille Treat Williams sur FLIC OU ZOMBIE.
Un effet qui sera coupé au montage, comme beaucoup d'autres, à cause de Dame Censure.



Linnea Quigley méconnaissable sous le latex de Steve Johnson dans NIGHT OF THE DEMONS.

Steve Johnson ne va pas défrayer la chronique puisque c'est en rencontrant, comme beaucoup de ses collègues, un maquilleur de notoriété mondiale, en l'occurrence Rick Baker, qu'il fait ses premiers pas dans le cinéma. Séduit par le port-folio de ce jeune texan de 16 ans (l'action se déroule en 1976), Baker se dit que Johnson pourrait devenir l'un de ses poulains. Après quelques années où la correspondance entre les deux hommes se fait de plus en plus prolifique, Johnson, appuyé par Baker, décroche son premier boulot sur **Galactic Connexion** (un inédit, où il fabrique six costumes de gorilles), puis assiste Rob Bottin (un autre poulain de Baker) sur quatre films : **La Bête d'Amour**, **Les Monstres de la Mer**, **Fog** et **Hurlements**, sur lequel il s'occupe de tout ce qui est lié aux poils et cheveux. En tout, 16 semaines consacrées à la finition des loups-garous du film de Joe Dante. Il ne sera même pas crédité au générique à la suite d'un coup en vache de Bottin, peut-être un peu jaloux que Johnson le quitte pour rejoindre Rick Baker... En effet, alors que le projet du **Loup-Garou de Londres** s'apprête à voir le jour, Baker cherche à s'entourer d'une équipe talentueuse, qui l'aidera dans sa lourde tâche. Les élus sont au nombre de sept : Doug Beswick, Shawn McEnroe, Kevin Brennan, Tom Hester, Bill Sturgeon, Elaine Baker (la femme de Rick), et Steve Johnson bien sûr. Les effets spéciaux du film de John Landis sont dispatchés et Johnson hérite de la confection d'un masque de monstre/nazi, personnage apparaissant dans la célèbre double séquence onirique. Après un passage dans la publicité (un nouveau costume de gorille, pour la chaîne de fast-food Taco Bell) et un effet de maquillage pour **Le Fantôme de Milburn**, il se retrouve de nouveau aux côtés de Rick Baker pour concevoir les effets hallucinants de **Videodrome**, dont la fameuse poche ventrale de James Woods. Quand on travaille de près avec Rick Baker (**Schlock**, **King Kong**), on touche obligatoirement aux singes. Johnson connait le domaine, et c'est tout naturellement que Baker fait appel à lui pour **Greystoke**. Etant donné qu'il est très difficile, pour des questions de ressemblance, de partir du visage d'un acteur pour le métamorphoser en singe, Johnson s'emploie à fabriquer une tête robotisée. Coup d'essai, coup de maître, c'est la mécanique qui sera utilisée pour la plupart des gros plans des chimpanzés. Après ce travail, épuisant, Johnson est contacté par des producteurs souhaitant filmer l'histoire d'une célèbre tribu de cannibales du 19ème siècle. Johnson dépense alors 7000 dollars en matériaux divers pour confectionner les membres mutilés, rongés, des victimes. Le film ne se fera, bien sûr, jamais. De l'argent perdu ? Pas vraiment, puisque pendant la préparation du **Jour des Morts-Vivants**, Tom Savini lance un appel à tous les maquilleurs pour récupérer des fragments saignants de corps humains. Johnson rentabilise alors son travail. Engagé sur **S.O.S. Fantômes**, il donne vie à la plupart des revenants dont le tout vert "Tête d'oignon", le chauffeur de taxi, l'ectoplasme planant du métro et la vieille bibliothécaire qui se transforme en trois étapes en monstre démoniaque. La troisième étape fut d'ailleurs coupée au montage, Reitman jugeant qu'on en voyait assez comme ça (en fait, on ne voit presque rien, mais bon...). Dans la même période, il enchaine tournage sur tournage : **Poltergeist 2**, **Les Aventures de Jack Burton**, **Solarbabies** (une production Mel Brooks sortie en vidéo sous le titre **Les Guerriers du Soleil**), **Hurlements 2** (qui lui permet plus qu'autre chose de découvrir la Tchécoslovaquie) et **Le Clan de la Caverne des Ours** (une décapitation, des costumes d'ours, quelques marionnettes mécaniques, la routine...). Puis il joue de malchance. Un maquillage particulièrement soigné et réaliste d'un brûlé vif met Richard Prior dans tous ses états pendant le tournage de **Jojo Dancer, your Life is Calling**. Johnson, accusé d'en faire trop, est viré le lendemain. Sur **Predator**, il fabrique pendant plusieurs mois le costume de l'extraterrestre, qui se révèle inutilisable dans l'épaisse jungle mexicaine. Johnson s'attend à ce qu'on lui demande des modifications mais, résultat, c'est Stan Winston qui prend sa place. Johnson encaisse difficilement et se lance à fond sur **Generation Perdue**, où il travaille longuement sur le look des vampires et



Un dessin pour du beurre de pré-production pour GENERATION PERDUE.

conçoit une folle scène de bagarre pour la fin du film. Une expérience de nouveau frustrante puisqu'il n'est pas engagé. Johnson enchaine avec **Flic ou Zombie** et considère les effets du film comme ce qu'il a fait de mieux jusqu'à maintenant. On se souvient, c'est vrai, de la scène très impressionnante où le corps de l'actrice Lindsay Frost tombe en morceaux. Un effet que Johnson, plus que fier, se refuse à dévoiler. **Flic ou Zombie** est sorti dans une version allégée après avoir reçu six classifications X par la censure américaine, gênée par l'abondance et la dureté des effets spéciaux...



FLIC OU ZOMBIE, un effet dont Johnson se montre très fier.

Johnson effectue ensuite un retour peu flatteur dans la série des **Hurlements**. L'opus 4, que vous pouvez voir en vidéo, ne le satisfait aucunement. A l'origine, les transformations montraient des hommes qui fondaient jusqu'à ne plus former qu'un tas de boue, duquel émergeaient les loups-garous. Un concept original et un rendu misérable par la faute d'une mise en scène catastrophique. Plus réussie la séquence de **Night of the Demons** où Linnea Quigley s'enfonce l'index dans le sein. Il collabore ensuite à un court-métrage, **The Four Horsemen**, où il représente la Mort squelettique sur un cheval, et **Night Angel**, où il transforme un mannequin, Isa Anderson, en monstre gracieux. Il enchaîne avec un travail plus important sur **Le Cauchemar de Freddy** où, avec l'aide de Chris Biggs, Screaming Mad George et Kevin Yagher, il s'occupe de la séquence finale montrant Freddy détruit par les âmes de ses victimes. Bizarrement, Johnson n'a pas participé au tournage de **Freddy 5**.





Les métamorphoses d'HURLEMENTS 4 quasi invisibles dans le film. Dans un premier temps, l'homme fond. Dans un deuxième temps, le loup garou s'extrait de la bouillabaisse obtenue.

PETITES ANNONCES

V. les B.O. de **Star Wars** (les 3), **Indiana Jones** (les 2), **Aliens**, **Cocoon**, **Willow**, **Rocky III**, **Batman**. + **A.** les B.O. de **Commando** et de **S.O.S. Fantômes**. John Amouriq, 40 bd. 11-Novembre, 69100 Villeurbanne.

A. le double album de **Superman**-le film (le 1er). Nicolas Poussin, 5 all. P. Vaillant-Couturier, 27140 Gisors.

V. les B.O. (en C.D.) de **House I** et **II**. Frédéric Pontille, impasse des Cèdres, 42370 Renaison.

A. le disque *"Visitors"* de Koto, et la B.O. (en C.D. si possible) (*de la BO en CD, c'est vachement EF, les mecs...*) des **Aventuriers du Bout du Monde** + l'affiche d'**Apocalypse Now**. Richard Fort, 1 rue du Docteur Labbé, 75020 Paris.

V. près de 400 B.D. (*Marvel, Titan, Strange, Nova, Captain America...*). Christophe Guihery, 19 r. de la Montagne, 89720 Villeblevin.

A. absolument tout sur **Freddy**, y compris les 4 K7 des **Cauchemars**... Fabien Germay, 6 all. de la Prunelaie, 45560 St Denis-en-Val.

V. les K7 de **L'Abattoir**, **Amazonia** et **Megavixens**. Et cherche à créer un club GORE (*attention à ne pas vous sectionner les membres du club, les gars*). Emmanuel Fumeron, route d'Angers, 49700 Doué-la-Fontaine.

A. les K7 de **Scarface** (l'original, de 1931), **Ben-Hur** (1927), **La Chute de la Maison Usher** (1928), **Dr Cyclop** (1940) et **The Phantom of the Opera** (1925). Reynald Gresset, 21 r. Lamartine, 80000 Amiens.

V. désespérément (*Comme on te comprend !*) d'anciens **Ecran** (1, 2, 10, par exemple). Sébastien Lamote, 5 av. du Champ de Course, 59130 Lambersart.

A. tout sur **Midnight Express** et sur **Le Grand Bleu**. Echange aussi contre nombreux docs de **Freddy**. Christelle Théry, 100 cité Bruno, 62119 Dourges.

V. 300 K7 (S.F. ou Horreur) + diverses B.D. (*Strange, Conan...*). Liste contre 1 timbre. Erol Ege, 56 r. Montagne des Glaises, 91100 Corbeil-Essonnes.

A. toutes K7 des films de John Carpenter. Olivier Marchal, 9 résid. Ste-Madeleine, 13011 Marseille.

V. masque de Freddy (350f.) + gants en tôle et cuir (450f.) (*à quand le slip de Freddy en kit ?*). P. Hartmann, 4 r. de Beaumont, 27000 Evreux.

A. tout sur Harrison Ford, Eastwood et Spielberg, + le **Mad** 24 (*fais un tour du côté du bon de commande des anciens numéros, tu vas connaître le bonheur*). Christophe Nandillon, 188 r. de Strasbourg, 36000 Châteauroux.

V. 11 films de Bruce Lee, état impeccable, version allemande, le tout à 1500f. + nbx cadeaux. Jacky Bœuve, 23 r. du Paty, 61200 Argentan.

A. anciens *Fangoria* et *GoreZone*, et suis également amateur de Lovecraft. + **V.** anciens *Fleuve Noir* et *Ecran*. J.-Yves Desrats, 5 r. Fr. de Pressencé, 69100 Villeurbanne.

V. collection complète *Starfix* du 1 au 44 (la totalité uniquement), scopitones (clips des années 60), affiches, photos, revues, jaquettes, divers, etc... Et cherche aussi correspondants pour échanges de B.O... Muriel Lejeune, Soulignac-Epargnes, 17120 Cozes.

A. tous films gore-horreur-et-plus (en VHS). Envoyer liste à Harri Honkaniemi (The Horror Crypt), 17 Vintergatan, 85241 Sundsvall (Suède).

V. plein de B.D. et revues de cinéma. Francis Campos, 8 r. Vincent Scotto, 13127 Vitrolles.

A. la B.O. du film **Do the Right Thing**. Julien Causse, 8 rue de la Guérinière, 91390 Morsang s/Orge.

V. affiches tous formats, hollandaises, américaines, françaises, etc..., à prix intéressants. Liste contre une enveloppe timbrée. Sébastien Rivaux, 18 r. des Chapelles, 62128 Boiry-Becquerelle.

A. affiches de **The Abyss**, **Prince des Ténèbres** et **The Thing**. J.-Christophe Sommer, 43700 Coubon.

A. la K7 de **Juillet en Septembre** (récemment diffusé sur *Canal +*). Et souhaite correspondre avec J.F. (20-25 ans et région Jura), aimant le fantastique. Pascal Bailly, av. Voltaire "les Cyclamens", 39300 Champagnole.

A. toutes jaquettes originales des meilleurs films (**Elephant Man**, **L'Exorciste**, **Gremlins**, **Hellraiser**, **Inferno**, **Legend**, **Lifeforce**, **Poltergeist**, **Terminator**, etc...). M'Baliya Saïd Ali, 36 r. Jean Cottin, 75018 Paris.

V. 700 photos de 245 films fantastiques... Daniel Cerisier, 28 r. Henriette, 91330 Yerres.

A. à tout prix C.D. de la B.O. d'**Hellbound** (*Hellbound, c'est la Maison du Dr. Edwards, pour ceux qui ne le sauraient pas*). Bruno Pralong, 13 rue Hector Berlioz, 33320 Eysines.

V. 3 aff. de **Bunker Palace Hôtel**, roman *"The Avengers"* (de 1967), K7 de **L'Emprise des Ténèbres** (500f.) (*hé, rigolo, on t'as reconnu, tu l'as gagnée dans un concours chez un concurrent, ça va les affaires ?...*) le tout en état neuf. Pascal Gillon, 31 r. Ferdinand Desoer, 4900 Liège (Belgique).

A. absolument tout sur les loups-garous, en vue Festival Sup-8... Olivier Persin, 8 r. de l'Eglise, 78740 Vaux.

V. K7 orig. de **House 1** et **2**, **Creepshow 1** et **2**, etc... Karim Bouguelaa, 11 cité des Moulines, 09300 Lavelanet.

A. les K7 de **Freddy 1, 3** et **4**, et **Evil Dead 1** et **2**. Urgent. Sandrine Charles, Roissac, 16130 Segonzac.

V. 150 B.O. de tous films d'horreur, fantastiques et SF. Disques neufs, et rares (pour certains). Marc De Backer, Eikenlei 51, 2128 St-Job (Belgique).

V. (ou échange) films, affiches, B.D., revues, etc... (*ça doit pas être facile à échanger, les "etc..."*). Eric Franchi, résidence "Super-Bastia", immeuble "le Lorba", 20200 Bastia.

A. *"Giger's Alien"* et *"The Necronomicon"* de H.R. Giger, + les musiques de **Vampire, vous avez dit Vampire ? 1** et **2**. Christophe Tonin, chemin Violette Presle, 73110 La Rochette.

V. anciens *Horizon du Fantastique*, *Prophétie* (le 1), *Eerie* et des *Creepy* de la première série... Alain Pecqueur, 31 r. des Mimosas, 59940 Estaires.

A. les K7 des **Freddy's Nightmare**, et **V.** la B.O. du film **4**. Tél. à Bertrand Langlois, au 37 51 27 16.

V. collection **"Star Wars"** (revues, disques, K7, personnages...). Eddy Lang, 21 rte de Neuf-Brisach, 68000 Colmar.

A. les B.O. des **Faucons de la Nuit** et **Inferno** (K. Emerson). Gilles Maurel, rte du Born, 31340 Villemur s/Tarn.

V. magazines *Filmfax*, *GoreZone*, *House of Hammer*, *Fango*... Ecrire en anglais (+ coupon internat. pour la réponse) à Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford 7 (England, UK).

A. tous docs sur *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* (romans, K7, photos, magazines...). Laurent Chanut, 51 av. de la Gare, 07160 Le Cheylard.

LE TITRE MYSTERIEUX





Deux photos, mais un seul film à trouver pour ce *Titre mystérieux*. Un film qui sacrifie pas mal aux effets spéciaux et dont les revues françaises ont déjà parlé bien qu'il soit resté inédit. On cherche très fort et on envoie sa réponse à l'adresse de la revue. Les cinq premiers gagnants recevront le prochain numéro de *Mad Movies*. Les autres, rien...

A. tous les *Mad Movies* (de 1 à 19, + 21 et 22). Et recherche la liste des sélectionnés de tous les Avoriaz... Alain Julia, 28 r. Gambetta, 66160 Le Boulou.

V. nombreuses affiches (40 x 60), tous genres. Olivier Strecker, Bât. G25 "La Saladelle", 13270 Fos s/Mer.

A. les K7 des films de Bela Lugosi, et la K7 d'un documentaire suédois tourné en Transsylvanie avec Christopher Lee (*holà, attention, c'est très casse-pieds, ça, comme truc*). Pierre Idellon, 220 av. de la Division Leclerc, 95160 Montmorency.

V. tous mags de cinéma + posters de films + K7 (**Conan**, **Furie**, **Les Chariots de Feu**...) + B.D. comics + (*hé là, tu vendrais ton père ou ta mère, toi, si on te laissait faire !*). Thiérry Planes, 7 lotiss. "Crémade", 34460 Cessenon.

V. K7 de **Porcherie** (130f. port compris) + cherche club(s) de cinéma underground américain (*curieux, quand même, cette idée de vendre d'abord "porc" compris, et ensuite de rechercher un ou des "groins" américains !*). Sylvain Lachize, 202 av. Marx Dormoy, 92120 Montrouge.

A. K7 d'**Evil Dead** en V.O. et à bas prix. Tél. à Christophe : 55 23 58 88.

A. tout sur **Star Wars** (photos, revues, affiches US ou françaises, etc...). Sébastien Cuisinier, 25 rue Holgato, 50500 Carentan.

V. plein de K7 (60 à 80f. l'une, ou 100 à 150f. les deux). Et **A.** tout synopsis, pour le fanzine *Fusion Fantasy*. J.-Marc Baurit, Fressines, 79370 Celles s/Belle.

A. en V.O. (et s.t.f. si possible) les K7 de **Witchcraft 1** et **2**, **The Kiss**, **Invasion Los Angeles**, + tous films de la *Troma* (*n'en achète pas trop, ça va te traumatiser...*). Richard Lemmelet, 48 av. Henri Barbusse, 78360 Montesson.

V. K7 de **Aliens**, **Predator** et **Gremlins**, + beaucoup d'autres (tous genres) pour 100f.(+ port). Marc Gereys, 7 av. de Belledanne, 38640 Claix.

Cherche à correspondre avec tout amateur français s'intéressant au cinéma d'horreur et d'action. Hamid Walid, Rue 146, Numéro 3, Aïn Chock, Casablanca (02) Maroc.

Fan *"Star Wars"/Indy* souhaite contacts avec d'autres fans (20/30 ans) ayant visité les studios Elstree (et pris des photos...), et allant eux aussi à la Convention Mondiale de SF en Hollande en 1990. Martine Pesquer, 2 av. du Cap Béar, 66100 Perpignan.

Recherche inexorablement (*prenez des notes*) films science-fiction et fantastique, années 30 à 70, format 16mm, version intégrale, VF ou VO S.T. exclusivement. Ecrire à JPP, adresse de la revue (*le premier qui fait le con sur cette annonce, ça va chier ! Guignebert, qu'est-ce que je viens de dire ?*).

Au secours... Sur le point de tourner un clip fantastique, je ne trouve pas d'amateurs en effets spéciaux, dans la région lyonnaise (*moi personnellement, je connais une amatrice en effets spéciaux à Livry-Gargan, si ça peut servir...*). Tél. au plus vite à : Patrick, au 78 33 47 35.

Collectionneur échange sur K7 audio des B.O.F. tous genres (*Pour ceux qui désirent échanger des baffes en tous genres, nous contacter très vite avant épuisement des stocks...*). Benoît Lemaître, 26 rue Marcel Pagnol, 78410 Aubergenville.

Avis aux fans des effets spéciaux: je fabrique des créatures (voir photo ci-dessous) et j'aimerais qu'une âme charitable m'apprenne à fabriquer des yeux et des dents, en résine ou autre produit. Merci d'avance. Ecrire à Yannick Fusier, 7, rue Claudot (et vous foutez pas de moi), 21000 Dijon.



Achète tout dossier de presse français, memorabilias (*holà, on a affaire à un spécialiste*), fantastique ou pas. Tél.: 42 26 79 13.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE

N° 34: **AFTER DEATH**, de Clyde Anderson (encore un pseudo... ça s'rait pas Lamberto Bava, des fois ?). Affichette italienne.


AFTER DEATH


ILS REVIENNENT POUR SAUVER LE MONDE
BILL MURRAY DAN AYKROYD SIGOURNEY WEAVER
HAROLD RAMIS RICK MORANIS
Un film d'IVAN REITMAN
S.O.S FANTOMES II
GHOSTBUSTERS II
COLUMBIA FILMS Présente
S.O.S. FANTOMES II (GHOSTBUSTERS II) • ERNIE HUDSON • ANNIE POTTS musique RANDY EDELMAN effets spéciaux I.L.M. montage SHELDON KAHN, A.C.E. et DONN CAMBERN, A.C.E.
chef décorateur BO WELCH directeur de la photographie MICHAEL CHAPMAN producteurs exécutifs BERNIE BRILLSTEIN • JOE MEDJUCK • MICHAEL C. GROSS écrit par HAROLD RAMIS et DAN AYKROYD produit et réalisé par IVAN REITMAN
DOLBY STEREO